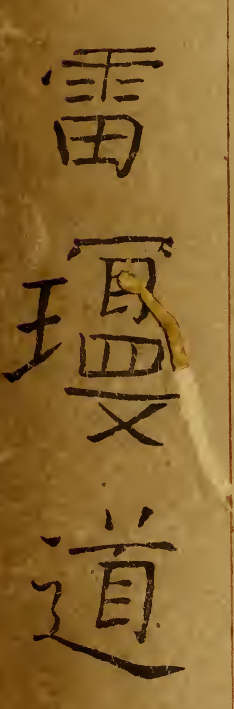


CL. MADROLLE

HAI-NAN

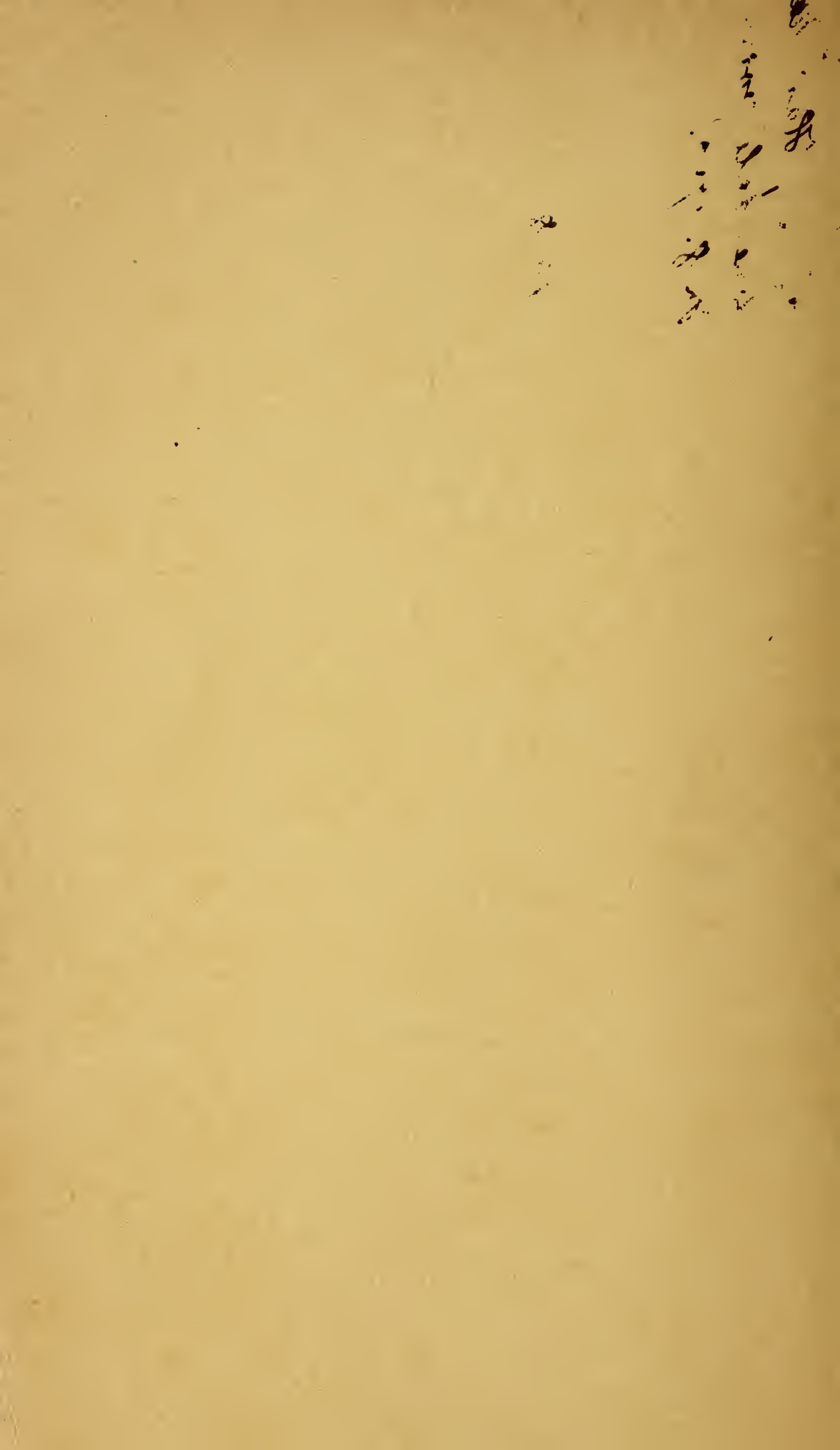
ET

LA COTE CONTINENTALE VOISINE



PARIS
Librairie CHALLAMEL
17, Rue Jacob, 17

1900.




a 00001 96273 6

Pour servir à l'Etude

de la

Zône d'Influence française

en Chine

Il a été Tiré

une Édition de luxe de 25 Exemplaires numérotés

et une Edition ordinaire de 300

BIBLIOTHÈQUE HAI-NANAISE

PREMIÈRE SÉRIE

L'EMPIRE DE CHINE

HAI-NAN

ET

LA COTE CONTINENTALE VOISINE

PAR

Cl. MADROLLE

OUVRAGE CONTENANT PLUSIEURS PLANCHES
ET UNE PRÉFACE
par
LE Cte R. DE MARGUERYE

PARIS
Augustin CHALLAMEL, Éditeur
17, Rue Jacob, 17
LIBRAIRIE MARITIME ET COLONIALE

1900.

IN MEMORIAN

FORTIUM GALLORUM QUI,
IN « EXILII INSULA » DEFUNCTI,
SUÆ IN ILLAM CARITATIS
EXEMPLUM PRŒBUERUNT :

JOANNI FORGET
(1660)

AUGUSTI MAILFAIT
(1851)

HOC OPUS, IN SINIS INCŒPTUM,
IN EUROPA PERFECTUM,
DIUTURNI HAYNANÆ INSULÆ
STUDII PARTUS EST.

CLAUDIUS MADROLLE.

TABLE DES MATIÈRES

PLANCHES HORS TEXTE

PRÉFACE

> Singulier peuple qui ne touche aux abîmes que pour remonter aux étoiles.
>
> (Mgr TOUCHET, Evêque d'Orléans. — *Panégyrique de Jeanne d'Arc, 13 mai 1900.)*

Quelles seront les destinées de la France ?

Nous qui avons été les témoins du désastre de 1870, les contemporains de « l'année terrible » ; nous qui avons attendu avec anxiété, lu avec terreur les télégrammes toujours désolants ; nous qui avons compté les coups portés à la Patrie, souffert les angoisses des capitulations successives, crié sous le fer de l'amputation finale, il nous est difficile de ne pas tressaillir en posant cette question, de ne pas frissonner en songeant aux réponses possibles de l'avenir.

Plus heureux sont les jeunes ; plus heureux et plus forts, car ce poids de souvenirs, ce fardeau de craintes n'alourdit pas leur élan, n'affaiblit pas leur belle et saine confiance ; leurs visions d'ave-

II

nir ne sont pas troublées par ce voile de sang et de deuil. Il leur semble d'autant plus facile de relever la Patrie qu'ils ne l'ont pas vue si complètement couchée à terre, broyée sous le pied du vainqueur, perdant son sang et livrant son or.

Admirons leurs efforts et constatons leurs succès ; cela seul peut nous rendre espoir et confiance, nous faire oublier les maux passés, ajourner sagement la consolation directe et demander à d'autres entreprises un nouvel élément de force, d'honneur et de grandeur pour notre pays.

Car il ne faut pas désespérer ; cette chère France est si vivace ! Ecoutons ces belles paroles que prononçait naguère, dans la chaire de Notre-Dame, à Paris, l'éloquent évêque d'Orléans, parlant de Jeanne-d'Arc et de son époque :

« Ça remet l'âme de se souvenir qu'on disait » alors, qu'on avait dit avant, qu'on a dit depuis » que la France n'était plus bonne qu'à jeter à la » fosse où finissent de se consumer les nationalités » éteintes tandis qu'elle était à la veille de devenir » plus forte que jamais. Singulier peuple qui ne » touche aux abîmes que pour remonter aux » étoiles. »

Remonter aux étoiles ! C'est bien haut ! En sommes-nous là ? Si nous considérons notre situation intérieure, ce sont de nouvelles et inquiétantes profondeurs que nous entrevoyons, et notre situation diplomatique en Europe ne démontre pas que nous ayons gravi beaucoup d'échelons, malgré

une alliance chantée avec lyrisme et dont les conditions et les avantages présents ou futurs restent un peu dans le vague.

Mais, à côté de cela et pendant que le patriotisme et la science de nos officiers de terre et de mer nous préparaient une armée et une flotte puissantes, respectables, à la force redoutée desquelles, en définitive, nous avons dû trente ans de paix, que se passait-il ?

La France, agitée au dedans, gardant en Europe une attitude défensive que l'on a pu quelquefois trouver trop prudente, la France se développait étrangement sur les autres continents ; son empire colonial se formait par conquêtes successives, par le dévouement, souvent héroïque, de petites phalanges de ses armées et par l'action précise et intelligente de sa marine.

Comment ce peuple « tombé aux abîmes » s'agrandissait-il ainsi ? En vertu de quelle loi, ne trouvant plus sur le vieux continent les éléments constitutifs de sa gloire et de l'affirmation de sa puissance, les allait-il chercher en Tunisie par une occupation presque pacifique, en Extrême-Orient avec Courbet et Négrier, en Afrique occidentale avec Dodds, en Afrique orientale avec Duchesne et Gallieni, au centre du Continent noir par les pointes hardies des Binger, des Maistre, des Monteil et par l'admirable mais hélas ! inutile trouée de l'expédition Marchand ?

Ah ! croyons que c'est en vertu de la vitalité

de la France ; car le fait est là, tangible, indéniable : ce pays appauvri, inquiet, dont la diplomatie est effacée et balbutiante, ce pays, sans cesser d'avoir l'œil sur sa frontière de l'Est, a doublé son Algérie d'une admirable Tunisie, conquis Madagascar et étendu, dans des proportions énormes son empire en Indo-Chine. Et ces conquêtes se sont faites, non seulement sans plan initial et au hasard des circonstances, mais presque à contre cœur de la part des gouvernants qui se sont succédé et qui ont souvent apporté à cette œuvre la plus mauvaise volonté. Il faut dire aussi, pour être juste, presque malgré l'opinion publique.

Il semble que ce développement fut plutôt dans les vues de la Providence que dans les calculs des hommes. Peut-être, alors, faut-il dire que c'est ainsi que la France doit « remonter aux étoiles ».

Dieu le veuille ! Et que la France sache lui en être reconnaissante.

Nous ne sommes pas les seuls, d'ailleurs, à subir cette évolution ; nous voyons tous les grands Etats européens coloniser et se tourner notamment vers cette Chine immense, au sud de laquelle nous possédons une situation prépondérante, une base d'action importante, qu'il faut cependant fortifier encore, car nous ne sommes pas sans concurrents et il apparaît même que, dans un avenir qui peut devenir proche, les difficultés entre les nations de notre continent se dénoueront sur un autre champ de bataille que cette vieille Europe et que, peut-

être, ce déplacement des intérêts de chacun vers d'autres latitudes amènera de profondes modifications dans les relations diplomatiques et conduira à des ententes inattendues.

Il y a donc pour la France un intérêt énorme, pressant à connaître les choses d'Extrême-Orient, à donner toute son attention à son empire Indo-Chinois, formé par à-coups, n'ayant pas, à l'heure actuelle une cohésion suffisante, une administration productive, un réseau sagement combiné de voies ferrées et restant une sorte de « Colonie en l'air » tant au point de vue militaire de la défense ou de l'offensive qu'au point de vue du développement industriel et commercial.

Les Français, malheureusement, se désintéressent trop de ces questions coloniales auxquelles ils n'ont été préparés ni par leur instruction, ni par leur éducation ; ils admirent de confiance, quasi-officiellement et sans être curieux d'approfondir les résultats acquis, les vaillants pionniers de cette expansion, les hardis explorateurs qui, comme l'auteur de ce livre, ont ouvert les voies à l'action officielle, fait connaître les points où elle peut et doit utilement s'exercer, la valeur stratégique, agricole et commerciale des acquisitions faites ou à faire, et indiqué les conditions nécessaires pour entrer en lutte politique et commerciale avec nos rivaux et nos concurrents.

Très jeune encore, M. Madrolle se sentit attiré par ce courant d'idées ; il se pénétrait de

cette nécessité pour la France de se répandre au-dehors puisque, pas plus que les autres nations elle n'échappe à cette condition économique, depuis longtemps signalée, la « surproduction », développée par le perfectionnement de l'outillage et qui impose l'urgence de trouver à notre activité industrielle de nouveaux et fructueux débouchés.

A vingt-deux ans, le désir d'être utile à son pays, plus encore qu'un goût naturel pour les voyages, le conduisait au Soudan où il explorait une partie de l'Afrique sur laquelle il a fourni, dans un volume important, une statistique très documentée.

En 1895, après un repos de près de deux ans, commandé par les fièvres d'Afrique, il donnait suite à ses projets de visiter la Chine. Il y pênétrait par le Iun-nan, cherchant une voie commerciale vers le Tibet, relevant les crêtes des bassins du Fleuve Rouge, de la Rivière de l'Ouest et du Fleuve Bleu.

Son retour à la côte l'amena en face d'Hai-nan où il passait en 1896. Et, après une longue et consciencieuse exploration de cette île presque ignorée, bien qu'elle ait l'importance d'une grande province de France, la Bretagne par exemple, avec ses cinq départements, il resta frappé et convaincu des avantages multiples que présente cette île pour la sécurité et le développement de nos établissements au Sud-Est de l'Asie. Il a, d'ailleurs, résumé ces avantages dans un mot

expressif : « Hai-nan, a-t-il dit, est l'œil de l'Indo-Chine ».

Dans plusieurs conférences, dans un certain nombre d'opuscules, il a appelé l'attention publique sur ce joyau de la côte asiatique, à peine possédé par les Chinois et qui viendrait facilement à nous. Dès 1896, il chargeait la Société de Géographie de décerner, en 1900, un prix spécial, espérant que d'autres pourraient compléter son œuvre et apporter un nouveau contingent de documents sur cette partie de l'Empire chinois qui comprend, avec Haï-nan, les provinces continentales lui faisant face ainsi que les côtes avoisinantes, et qu'il juge indispensable de faire entrer dans la sphère d'influence française.

M. Madrolle s'exprimait ainsi :

On ne songe nullement qu'aux environs de notre Indo-Chine existe une grande île chinoise que les Anglais et les Allemands (voire les Japonais) surveillent avec envie: je veux parler de l'île de Hai-nan que je viens de parcourir ; Hai-nan point stratégique par excellence est la clef du Tonkin ; son occupation par une autre puissance serait dangereuse pour notre empire Indo-Chinois. Afin que les pouvoirs publics et surtout que nos compatriotes ne perdent pas de vue les terres baignées par le golfe du Tonkin, le détroit de Hai-nan et la mer jusqu'à l'embouchure du Si-kiang (Rivière de l'Ouest) je pense qu'il est utile d'encourager les Français à s'intéresser à ces régions voisines du Tonkin.

Le *Bulletin de la Société de Géographie* ajoutait « dans ce but M. Madrolle annonce qu'il met à la disposition de la société une somme d'argent pour la création d'un prix

spécial dit *de la Chine méridionale et de l'île de Hai-nan,* à décerner en 1900 au Français qui par ses travaux ou son exploration aura fait connaître les régions comprises dans le sud de la province du Kouang-toung, depuis la rive droite du Si-kiang jusqu'au Tonkin, du Kouang-si à la mer de la Chine du sud ».

Ce programme, résumé en quelques mots, M. Madrolle entend le développer dans une série de volumes dont celui-ci est le premier et dont l'ensemble constituera une étude complète sur Hai-nan et son entourage, contrées qui sont en effet, d'un intérêt capital pour la stabilité et la prospérité de nos possessions en Indo-Chine.

Nous avons, assez rapidement et sans difficutés comparables, par exemple, à ce que nous a coûté la conquête de l'Algérie, occupé un vaste territoire, mais il ne faut jamais s'endormir sur une victoire facile et, de même qu'une armée, dans ses mouvements stratégiques, pousse au loin des avant-gardes et des postes avancés, de même une colonie, sous peine d'être surprise, cernée, séparée de la métropole, doit se couvrir de postes solides et suffisamment munis de ressources locales pour agir par eux-mêmes dans leur sphère d'action.

Hai-nan est un de ces postes avancés de l'Indo-Chine, comme Kouang-tcheou est un centre de rayonnement vers la boucle du Si-kiang, tandis que les îles Saint-Jean sont des sentinelles surveillant Hong-kong et les voies fluviales aboutissant à Canton. Sans doute le souci d'être maîtres

de ces annexes n'est pas en opposition avec notre expansion au Iun-nan, mais avant d'occuper les régions lointaines, il faudra s'assurer des ports de sortie, des débouchés qui puissent commander politiquement et commercialement l'arrière pays, s'établir fortement sur le littoral, depuis le Tonkin jusqu'aux environs de Canton.

Et d'ailleurs, il ne faut pas croire, parce que les Anglais et les Allemands se fixent aujourd'hui dans le nord de la Chine, qu'ils se désintéressent des régions méridionales du vaste Empire, et il faut aussi compter avec les ambitions d'une autre grande puissance, les États-Unis d'Amérique, dont l'intervention à Hai-nan se serait peut-être déjà produite s'ils n'avaient sur les bras leurs entreprises aux Philippines.

La possession du dernier lambeau insulaire de l'Empire chinois reste donc en suspens.

C'est une question des plus graves, qui devrait préoccuper nos gouvernants plus que des difficultés intérieures dont, le plus souvent, ils sont les artisans, et tous les bons Français doivent être reconnaissants à M. Madrolle d'avoir, depuis quatre ans, appelé, à maintes reprises, l'attention du pays sur Hai-nan et indiqué son importance pour nos intérêts coloniaux.

A plus forte raison faut-il le remercier et le féliciter d'avoir entrepris de condenser dans un ouvrage complet et de longue haleine les résultats de sa courageuse et minutieuse exploration et des

recherches savantes auxquelles il n'a cessé de se livrer depuis son retour.

Et si, un jour, Hai-nan, devenue française, assure la solidité de notre empire asiatique, si nous gravissons ainsi quelques échelons dans notre « marche aux étoiles », on ne voudra pas oublier le nom du jeune explorateur qui le premier aura dit : France, il faut que tu ailles là !

COMTE R. DE MARGUERYE.

Juin 1900.

INTRODUCTION

L'Empire chinois a occupé bien des savants, et certaines de ses régions continentales ont été très étudiées. Parmi les terres extérieures, Formose, ancienne possession de la Chine, a su intéresser à son sort bien des peuples étrangers, et, des historiens ont décrit par le menu son état présent et son passé ; mais une autre île, Hai-nan, jusqu'à notre époque, comme un pays déshérité, a vécu à peu près ignorée de ses voisins, parvenant à grand peine à mendier çà et là quelques notes de voyage à des touristes attardés sur son rivage, sans que personne ait songé à faire un essai de travail général sur cette terre insulaire.

Ce premier volume de la *Bibliothèque hainanaise* comprend les *Voyages et les Relations* que l'Europe a retenus, et qui sont notés dans les auteurs les plus anciens du Moyen-âge et de l'histoire moderne. Ce chapitre de la première série n'est pas complet, il a été traité surtout au point de vue des récits, il demandera qu'on reprenne

plus tard cette île d'après la cartographie, en suivant de près la diversité de ses appellations, tout en continuant l'exposé des voyages de tous les Européens qui ont foulé avec intérêt cette terre, jusqu'à la fin du XIX[e] siècle.

Hai-nan historique est un récit succinct qui sera complété de nouvelles traductions de documents chinois.

Le *Catholicisme* ne comprend cette fois que les débuts du christianisme en Chine méridionale et les missions des Jésuites en Hai-nan. La réorganisation des chrétientés par les membres des Missions étrangères, de Paris, auxquels les Portugais ont succédé sera l'objet d'articles différents, qui nous mèneront à nous occuper de la mission protestante.

Comme le titre l'indique, il est parlé de *la Côte continentale voisine :* la première série contient quelques renseignements sur la péninsule de Lei-tcheou, et sur le littoral chinois jusqu'à Macao. L'arrière pays jusqu'au Si-kiang ne manquera pas d'y avoir sa place : les préfectures de Lien, de Kao, et une partie du Tchao-king, fou, avec une bibliographie ne seront pas oubliées.

Parmi les autres études groupées dans les volumes qui se succèderont, l'auteur parlera des Races et des parlers insulaires, des célébrités hainanaises, du Sol, de la Flore, de la Faune, du Commerce, de l'Industrie, de l'Agriculture, etc. Des cartes seront jointes à chacun de ces travaux.

Enfin une étude commentée de l'Intervention étrangère dans ces régions que, par avance la France considère comme son champ d'action en Chine, sera en digne place, avec des documents pour servir à l'histoire de ces pays.

Pour entreprendre ce travail de recherches sur Hai-nan, il était bon *d'avoir pris l'air du pays ;* l'auteur devait pouvoir se faire une opinion personnelle sur les publications chinoises ou les notes en langues étrangères qui ont déjà paru, il devait être à même de savoir reconnaître, puis sélectionner les historiettes et les contes, des documents véridiques.

Le narrateur a frappé à bien des portes pour augmenter les renseignements qu'on trouve communément ; partout où il s'est adressé il a reçu un accueil parfait, des encouragements, mais partout il n'a pas trouvé les documents sur lesquels il comptait. D'abord en France on s'est peu occupé de Hai-nan, et sans quelques lettres ou traductions en français de quelques rares récits de missionnaires, nous ne possèderions rien. La Bibliothèque nationale, à Paris, n'a pas tous les livres qui parlent de Hai-nan, et, qu'on penserait y trouver, parce que rares ils auraient pu y être sous forme de manuscrits.

Parmi les pays d'Europe : l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, et de l'Extrême-Orient, les Philippines, sont peut-être un peu mieux partagés que la France, sous le rapport des vieux manus-

crits, ou des renseignements du premier siècle qui suivit l'arrivée des bâtiments européens aux Indes ; c'est que les nationaux de ces pays avaient parcouru les mers de la Chine du Sud bien avant que la France se ressaisit de son inaction.

C'est cet éparpillement des renseignements encore en grande partie célés qui rend difficile les recherches. Aussi l'auteur est-il heureux de remercier ceux qui ont bien voulu s'intéresser à son ouvrage et l'aider de leurs conseils, tout particulièrement le P. Carrez qui a fait quelques recherches fructueuses dans les archives de son ordre.

BIBLIOGRAPHIE SUR HAI-NAN

A). JUSQU'A LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE

1° Travaux écrits en Français

— *Histoire dv Grand Royavme de la Chine,* situé aux Indes Orientales, contenant la situation, antiquité, fertilité, religion, cérémonies, sacrifices, rois, magistrats, mœurs, us, lois et autres choses mémorables du dit royaume.

Plus trois voyages fait vers iceluy en l'an 1571, 1579 et 1581, avec les singularités plus remarquables y veuës et entendues ; ensemble un itinéraire du nouveau monde, et le desionurement du nouveau Mexique en l'an 1583.

Faite en espagnol par R. P. Ivan Gonçalves de Mendoce, de l'Ordre de Saint-Augustin, et mise en Français auec des additions en marge, et deux Indices, par Lvc de la Porte, parisien, docteur ès-droits. — Paris, Adrian Perier, 1600.

Malgré sa date ancienne, ce livre n'est pas rare. Il a été réimprimé à Paris chez Iean Arnaud, en 1606, avec cette note :

En cette nouvelle édition a été adioustée une ample, exacte et belle description du Royaume de la Chine et de toutes les singularités, nouvellement traduite de latin en français.

En 1609, François Arnouillet, de Lyon, en a fait une nouvelle édition, qui fut remise sous presse en 1614 à Rouen, chez Nicolas Angot.

Sur un de ces volumes je trouve cette note manuscrite : « Cette histoire de la Chine est assez curieuse, et le P. du Halde dans son édition in-folio l'a beaucoup pillée. »

— *La Mission de l'Isle de Hainam,*

— *De l'Entrée de nos Pères en l'Isle de Hainam,*

Se trouvent aux pages 113/119 et 149/153 de la *Relation de la province du Iapon,* escriste en Portugais par le Père Cardim de la Compagnie de Iesus, Procureur de cette Province.— Paris, Mathvrin Henavlt et Iean Henavlt, MDCXLVI.

Le texte portugais n'a pas été publié. On retrouve encore la traduction française dans un recueil, moins important que le précédent, ayant pour titre : *Relation de la province du Iapon,* traduit par le P. Fr. Lahier. — Paris, Henavlt, MDCXLVI. Le titre du chapitre porte : *La Mission de l'Isle d'Haynam,* fragment d'un manuscrit portugais du P. François Cardim...

— *Kiuncheu* dans *Novvs Atlas Sinensis* a Martino Martinio, soc. Iesv, descriptvs et seren^mo^ archidvci Leopoldo Gvilielmo Avstriaco dedicatvs.

Cet ouvrage parut en 1656.

— *Kiun Tcheou, fou,* dans le tome 1er, p. 230/233 de la *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise,* enrichie des cartes générales et particulières de ces Pays,

de la carte générale et des cartes particulières du Thibet et de la Corée, et ornée d'un grand nombre de figures et de vignettes gravées en taille-douce, par le P. J.-B. du Halde. — 4 vol. Paris, Le Mercier, MDCCLXXXV.

2º Travaux Etrangers

— *Carta do padre Baltasar Gago, pera os jrmaos de Portugal da Companhia de Iesu :* escrita em Goa a 10 Dezembro de 1562.

Dans les *Cartas que os Padres e Irmaos da Compânhia de Iesus, que andao nos Reynos de Iapao escreuerao aos da mesma Companhia da India, e Europa, des do anno 1549 ate o de 66.*

Nellas se conta o principio, socesso, e bodade da Christadade daquellas partes, e varios costumes, e idolatrias da gentilidade, par Iesus. — Coimbra, Antonio de Maris, 1570, in-4º.

Ce recueil de lettres a été réimprimé en portugais à Alcada, chez Iuan Iniguez de Lequerica, in-4º, en 1575.

On retrouve des fragments de la correspondance des Pères Jésuites Portugais dans *Imagem da Virtude en o noviciado de Coimbra ;* tome I, livre 3, c. 52, p. 678/683, par Franco.

Die Missionsgeschichte, Japon ; tome I, p. 293/309, par le P. Eglauer.

Le récit du P. Gago, publié dans la 1re série, de la *Bibliothèque Hai-nanaise,* paraît pour la première fois en français.

— *Libro y relacion de las Grandezas del Regno de la China*, par un Frayle Franciscano Desalço de la Orden de

San Francisco, de seys que fueron presos en el dicho Regno en la isla de Haynam en el ano de 1585.— S. L. e A, in-4°, 1585.

Ce récit de ff. 28 c. est rare, la Bibliothèque Nationale de Paris ne le possède pas. Il y a eu deux éditions successives ; dans la seconde, le mot « Franciscano » ne paraît pas dans le titre.

C'est en vain qu'on chercherait dans ce recueil des renseignements sur Hai-nan ; quelques lignes seules se rapportent à l'île, tout le sujet roule sur l'Empire et la ville de Canton ; les titres des neuf chapitres sont : *L'Etendue de la Chine ; La fameuse Muraille qui sépare les deux Royaumes ; La Chine et la Tartarie ; Les Provinces et les Villes ; La Fertilité de la Terre ; La Population de la Chine ; Les Richesses du Roi ; Le Gouvernement de la Chine ; Les Idôles et les Prêtres ; La Puissance de la Chine.*

— *Compendio historico de la Apostolica Provincia de S. Gregorio de Philipinas de Religiosos menores Descalzos* en que se declaran sus heroycas empressas para la dilatacion de nuestra santa Fé, por varios reynos y provincias del Assia : con las vidas, martyrios, y hechos en cōmun, y en particular de sus venerables hijos, correspondientes a la succession de los trienios y missiones, desde su fundacion, hasta los anos del senor mil setecientos y ocho. Dividese, para mayor claridad, en tres libros. El primero compendia todo lo que toca a esta Provincia e Islas Philipinas. El segundo a la gran China, Cochinchina y otros reynos. Y el tercero de lo porteneciente a el Japon, par le R. P. Fr. Domingo Martinez, predicator, ex-difinidor, chronista general de la Provincia en el trienio de el R. P. Fr. Alexandro Ferrer, predicator, ex-difinidor y ministro provincial, etc. — Impreso en Madrid el ano de 1756.

Cet ouvrage in-folio comprend 3 livres et 13 chapitres. Le premier livre a 340 pages, le second 116, et le troisième

218. Ces volumes sont difficiles à trouver ; la Bibliothèque Nationale ne les possède pas.

Ce sont les chapitres VI et VII qui ont rapport au voyage des Franciscains en Indo-Chine et en Chine méridionale. Ils ont pour titre : VI. *Le premier débarquement de nos Religieux en Cochinchine.* — VII. *Ils arrivent en Chine après une terrible tempête ; dans ce pays ils sont pris pour des pirates, et éprouvent de grandes souffrances avant de débarquer à Malacca.*

— *Journal of the Schooner Cuddalore on the coast of Hainan 1760,* par Alexander DALRYMPLE. — London, Printed in the year 1771, in-4°, p. 38.

Cet opuscule résume les observations journalières d'un bâtiment qui a relevé quelques côtes de Hai-nan ; c'est le journal de bord du *Cuddalore.* La Bibliothèque Nationale l'a possédé sous le chiffre $\frac{O2N}{680}$, il a disparu depuis quelques années.

B). DURANT LE XIXe SIÈCLE

1° TRAVAUX ÉCRITS EN FRANÇAIS

— *Note sur l'Ile d'Hai-nan, sur les Religieux de la Mission de la Chine, et sur les Chinois,* communiqué à la Société de Géographie, par M. DE LA ROQUETTE. — *Bulletin de la Société de Géographie,* tome VII, nos 48 et 49. — Paris, Arthus Bertrand, 1827.

L'auteur apprécie quelques citations du voyage de Purefoy, publiées dans l'*Asiatic Journal.*

— *Description de l'Isle de Hai-nan,* par Klaproth. — *Annales des Voyages,* tome vi, 1827.

C'est une étude de l'île d'après les ouvrages chinois ; l'auteur y a joint une carte traduite en français.

— *Lettre de M. Guillemin.* — *Annales de la propagation de la foi,* 1852, n° 140, p. 40/59.

Dans cette correspondance datée de Hong-kong, 20 mai 1851, Mgr Guillemin donne de nombreux renseignements sur les travaux du P. Mailfait en Hai-nan.

Le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris,* 4e série, tome iii, n° 18, juin 1852, a reproduit une partie de cette lettre.

— *L'Ile de Hainan,* d'après le *Recueil consulaire Belge.* — *Revue maritime et coloniale,* tome lxxx, 1884, p. 234.

— *Hainan,* par Cl. Madrolle dans le *Supplément illustré de l'Indo-Chine française,* Hanoi, janvier 1897.

C'est un résumé du voyage de l'auteur dans l'île chinoise ; photographies et carte.

— *Hainan et les Influences étrangères,* par Cl. Madrolle. — *Revue générale des Sciences*, Paris, 15 janvier 1897.

Aperçu de la politique extérieure.

— *L'Ile de Hai-nan :* 1° Aperçu du voyage, notes commerciales, par Cl. Madrolle. — *Bulletin de la Société de Géographie commerciale*, Paris 1897, tome xix, n° 5, avec une carte ; 2° Divers itinéraires, tome xx, n° 7, 1898.

— *Hai-nan*, la colonisation chinoise, l'île au point de vue économique et diplomatique, par Cl. MADROLLE. — *Questions diplomatiques et coloniales,* Paris, 1er juillet 1897, avec deux cartons.

— *Généralités sur l'Ile de Hai-nan*, par G. KAHN. — *Bulletin de la Chambre de Commerce de Hanoi,* 1897.

A été reproduit dans l'*Indo-Chine française,* Hanoi, 2, 3, 4 novembre 1897.

— *Hai-nan*, ses populations, par Cl. MADROLLE. — *Comptes-rendus des séances de la Société de Géographie,* Paris, avril 1898, nº 4.

A été distrait de l'étude suivante.

— *Etude sur l'Ile de Hai-nan,* par Cl. MADROLLE. — *Bulletin de la Société de Géographie*, Paris, 2e trimestre 1898, avec un itinéraire au 450.000.

Ce travail et le précédent portaient la date de mars 1897. Cette étude a passé presqu'en entier dans le *Nouveau Dictionnaire de Géographie universelle,* continué par L. ROUSSELET. — Paris, chez Hachette.

— *Les Peuples et les Langues de la Chine méridionale,* parlers de l'île de Hai-nan et de la presqu'île du Lei-tcheou (Loui-tcheou ou Louei-tsiou), suivis de quelques expressions des Peuples originaires des régions voisines du Thibet, carte de la Chine méridionale, par Cl. MADROLLE. — Paris, Augustin Challamel, 1898.

— *Haïnan*, l'île de l'Exil, par Carl. C. JÉRÉMIASSEN. —

Le Globe, organe de la Société de Géographie de Genève, p. 40/51. — Genève, Burkhardt, 1899.

C'est un résumé d'une conférence faite par M. Jérémiassen, en décembre 1898.

— *Renseignements sur Haï-nan.* — Dans les *Annales de Géographie,* p. 271/277, Paris, 15 mai 1899.

C'est un aperçu de Hai-nan d'après les données des voyageurs anglais. Les mots géographiques sont en langue cantonaise, mais écrits d'après la prononciation anglaise.

— *Voyage dans l'Ouest de la Chine (1895-1896) et dans l'Ile de Hai-nan (1896),* itinéraire de M. Claudius Madrolle. — *Année cartographique,* 9e année, 1898. — Paris, Hachette, 1900.

La carte de Hai-nan est en couleurs.

LITTÉRATURE

— *Cœur d'Enfant*, par Charles de Vitis. — Paris, Geoffroy, 1899.

Ce sont les aventures d'un Français qui, recueilli par les autochtones de Hai-nan, est fait prisonnier par les pirates. Cet étranger est transporté sur le continent chinois où les brigands s'établissent le long des frontières annamites. Dans une de leurs incursions au Tonkin, ces pirates se heurtent à une patrouille française qui délivre leur compatriote.

Ce roman est écrit avec beaucoup de verve ; ce qui a rapport à l'île de Hai-nan forme la 7e partie du volume : 1o p. 1045/1083 en Hainan, la vie sauvage, chez le mandarin ; 2o p. 1178/1194 neuf ans après, Madry cherche.

— Parmi les articles de Journaux ou de Revues sur Hai-nan, on peut citer : *Monde Moderne,* Paris, juin 1897 ; *Tribune des Colonies,* Paris, 9 décembre 1897 ; *Courrier du Mexique*, Mexico, 4 janvier 1898 ; *Dépêche Coloniale,* Paris, 7 janvier 1898 ; *Phare d'Alexandrie*, Alexandrie, 8 janvier 1898 ; *Avenir du Tonkin*, Hanoi, 28 février 1898 ; *Nouvelle Revue*, Paris, 1er mars 1898 ; *Le Me-kong*, Saïgon, mars 1898 ; *Tribune des Colonies,* Paris, 21 avril 1898 ; *Questions Diplomatiques et Coloniales*, Paris, 1er mai 1898 ; *La Nature,* Paris, 14 mai 1898 ; *Dépêche Coloniale,* Paris, 10 juin 1898 ; *Tribune des Colonies,* Paris, 15 septembre 1898 ; *Petit Bleu,* 1er janvier 1900.

2° Travaux Etrangers

— *Diary of a Journey from Manchao, on the south coast of Hai-nan to Canton in the years 1804 and 1805,* par le Capt. Purefoy. — « The Asiatic Journal and Montly Register for Britich and foreign India... » — London, in-8°, 1825, tome xx, p. 521/528 et 621/628.

Il a paru annoté sous d'autres initiales et avec un nouveau titre : *Journal of a trip overland from Hainan to Canton in 1819*, par J. R., annoté par S.-W. Williams. — *The Chinese Repository*, Canton, in-8°, may 1849, tome xviii, n° 5, p. 225/253.

Ce voyage a été traduit en allemand et en suédois ; il le sera également en français dans la seconde série de notre *Bibliothèque Hai-nanaise.*

— *Tagebuch einer Landreise durch die Küstenprovinzen China's von Manchao an der seeküste von Haïnan nach Canton.* In den J. 1819 und 1820. Aus dem Engl. von C.-F.

Leidenfrost. — *Neue Bibliothek der wichtigschen Reisebeschreibungen.* — Weimar, xxx band, 2 abth.

— *Tagebuch einer in dem Jahren 1819-1820 gemachten Fussreise von Manchao auf der Insel Hai-nan nach Canton.* Aus dem Engl. — *Etnograph. archiv.*, grand in-8°. — Jena, 1823, Bran (Engelmann).

— *Dagbok ofver en Resa till fots aren 1819 och 1820, fran Manchao pa ôn Hainan, Canton.* — Ofversattning, Stockholm, 1828, in-8°, p. 203.

La préface est signée J. R. Supercargôr.

— *Remarks on a cruise inside Now-chow to Kingchau fu, Hainan straits,* etc., par T. Kerr, acting master. — *The Chinese Repository.* — Canton, in-8°, t. xviii, 1849, p. 613.

Ce sont des relevés faits en 1849 par un bâtiment anglais, commandé par John C. Dalrymple Hay.

— *The aborigenes of Hainan,* par Bowra. — *Notes and queries on China and Japon,* tome i, p. 83/84.

— *The aborigenes of Hainan,* par E.-C. Taintor.— *Notes and queries on China and Japon,* tome ii, p. 17/19.

— *Geographical sketch of the Island of Hainan,* par E.-C. Taintor. — Canton, 1868, broch. in-4°, p. 14 avec une carte.

— *Kinng-chau.* — *Chinese commercial guide,* 1863, p. 181/182.

— *On the Chinese dialect spoken in Hainan,* par Swinhoe. — *The Phenix*, n° 6, décembre 1870 ; n° 7, janvier 1871 ; n° 8, février 1871.

— *Weber die Insel Hainan and der süd-küste von China.* — *Hydrograph. Mittheilungen,* 1873, p. 242.

— *Die Insel Hainan,* par G. V. — *Mittheilungen K. K. Geographischen Gesellschaft.* — Wien. 1873, xvi Band (der Neuen Folge vi).

— *Report on the newly-opened ports of K'iung-chow (Hoi-how) in Hainan and of Hai-phong in Tonquin.* Visited in April 1876. Par N.-B. Dennys, secretary of the Hong-kong general Chamber of Commerce. Hong-kong, noronha, 1876.

Cet opuscule a été traduit en allemand.

— *Beschreibung der neueroffneten Hafen Hoi-how (K'iung-chow) auf der Insel Hainan und Hai-phong (Hanoi) in Tong-king.* Nach einer Denkschrift des Dr N.-B. Dennys zu Hong-kong. — *Annalem der Hydrographie und maritimem meteorologie.* — Berlin, 1876, p. 504/515.

— *Notes on Hai-nan and its aborigines,* par Calder. — *China Review*, Hong-kong, tome xi, 1883-84, p. 42.

— *L'Ile de Haï-nan,* par Ouspensky. — *Izviestiia de la Société russe de Géographie.* — Saint-Pétersbourg, tome xx, p. 468.

Etude en russe, d'après le *Tchao-tai-tsoung-chou.*

— *France and Tonking.* A narritive of the courpaign of 1884 and the occupation, par J.-G. Scott. London, Fisher, 1885.

L'auteur en se rendant de Hong-kong au Tonkin a fait escale à Hai-nan ; il décrit cette île principalement d'après des travaux publiés avant son passage. Hai-nan occupe dans cet ouvrage les pages 329/361.

— *The close of a Journey trough Hainan,* par B.-C. Henry. — *China Review*, tome XII, 1884-85, p. 109.

— *Ling-nam* or Interior views of Southern China, including Explorations in the hitherto untraversed island of Hainan, par B.-C. Henry. London, Patridge, 1886.

Le R. P. Henry, missionnaire anglais décrit son voyage à Hai-nan à la fin du volume, p. 326/511.

Un exposé de cet ouvrage a été publié en allemand.

— *Die Insel Hainan,* nach B.-C. Henry.— *Geographische Blatter.* — Bremen, 1887, 2e cahier.

— *Hainan and its Missionary Work,* par Frank P. Gilman. — *Chinese Recorder and Missionary Journal,* tome XXI, june 1890, no 6, p. 271/280.

Une courte description de Hai-nan est suivie de l'histoire de la mission, des incidents qui sont survenus et de l'état de ses travaux.

— *The Languages and Dialects of Northern and Western Hainan,* par P. Gilman.

— *Fauna, Zoology,* par E.-H. Parker. — *China Review,* Hong-kong, tome xix, n° 7, 1891-92, p. 369.

— *The Li*, aborigines of K'iung-shan, par E.-H. Parker.— *China Review,* Hong-kong, tome xix, n° 6, 1891-92, p. 383.

Vocabulaire d'une fraction des peuplades autochtones, établie aux environs de la préfecture.

— *The Capture of a Lee Stockade,* par Sandal-Wood. — *China Review*, Hong-kong, tome xix, n° 6, 1891-92, p. 387/394.

— *Die Insel Hainan nach Chao Ju-kua,* par Friedrich Hirth. — *Bastian Festschrift,* 485/512). — Berlin, Dietrich Reimer, 1896.

— *Returns of trade and trade Reports.* Published by order of ther Inspector général of Customs. China, Imperial maritime customs, Sang-hai.

Cet organe du service des douanes chinoises paraît tous les ans. Un rapport du Commissaire des Douanes, à Hoi-hao, est publié dans chacun de ces volumes depuis l'ouverture du port de K'ioung-tcheou au commerce étranger.

— Parmi les articles de Journaux ou de Revues sur Hai-nan, on peut citer : *Singapore Chronicle,* Singapoor, 3 mars 1825 ; *The Asiatic Journal*, London, 1826, tome xxi, p. 15 ; *Chinese Repository,* Canton, 1883, tome i, p. 90 et 151 ; *Hong-kong Register*, Hong-kong,

juillet 1849 ; *N. C. Herald*, Hong-kong, 28 mars 1868 ; *China Review*, Hong-kong, 1871-73, tome I, p. 124/127 ; *Shang-hai Budget*, Chang-hai, 1er février 1872 ; *Nueste Nachrichten*, Berlin, 30 janvier 1898 ; *Siam free Press*, Bangkok, 7 mars 1898 ; *Pall Mall Gazette*, London, 9 avril 1898 ; *China Mail*, Hong-kong, août 1898 ; *Morning Post*, Hong-kong, 8 novembre 1898.

Travaux en Chinois

— *Kouang-toung t'oung-tche.*

Description générale de la province du Kouang-toung. Publication officielle du gouvernement de la province, imprimée à Canton.

— *K'ioung-tcheou-fou tche.*

Description du département de K'ioung-tcheou. Travail officiel publié dans l'île d'Hai-nan.

— *Ouen-hien-toung-kao,* par Ma Touan-lin.

Comprenant 25 livres, traduits en français par d'Hervey de Saint-Denys, sous le titre de *Ethnographie des Peuples étrangers.* — Genève, Georg, 1876, 2 vol.

— *Tong-kien-kang-mou,* traduit par l'Abbé Grosier. — Paris, 1777.

CARTES DU XIXe SIÈCLE

1° Travaux Individuels

— *L'Ile d'Haï-nan.* Extrait des auteurs chinois par Klaproth. *Annales des Voyages*, t. vi. 1827.

— *Map of the province of Canton*, par le Rév. Lorcher, de la Mission évangélique de Bâle.

La traduction est en langue cantonaise et écrite à l'anglaise. Hong-kong, 1879.

— *Die vier südlichen departements* (Hsia-ssu-fu) : Lien-chou fu, Kao-chou fu, Lei-chou fu, Ch'iung-chou fu. Nach chinesischen quellen von Dr F. Hirth dans « *Mitteilungen des Vereins für red kunde* zu Leipzig » (1881).

— *Carte d'Hai-nan* (croquis provisoire) au 2,000,000^e, par Cl. Madrolle. *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris,* n° 5, 1897.

— *Ile Hai-nan.* Itinéraire par Cl. Madrolle, 1896, au 450,000^e. *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 2e trimestre 1898.

— *Hai-nan.* Les noms employés sont d'après les patois locaux, par Cl. Madrolle, 1896. Au 2,000,000^e. *Les Peuples et les Langues de la Chine méridionale.* — Paris, A. Challamel, 1898.

— *Hai-nan et la presqu'île de Louei-tchiou.* Exploration de M. Cl. Madrolle. Au 2,500,000e. L'*Année cartographique,* 1899. — Paris, Hachette.

2° Du Dépot des Cartes et Plans de la Marine Française

— N° 439. — Carte réduite de la *partie méridionale de l'île d'Hai-nan* parcourue en 1817 par la frégate du roi, la *Cybèle,* commandée par A. de Kergariou, cap. de vaiss. (1819).

— N° 440. — Plan de la *baie Lyeoung-soy,* en l'île d'Hai-nan, par de Kergariou, cap. de vaiss., commandant la frégate du roi, la *Cybèle* en 1817.

— N° 442. — Plan de la *baie d'Yu-lin-kan.*

— N° 1842. — Plan du *port de Yu-lin-kan* (côte sud d'Hainan), levé en août 1858, par E. Ploix, s.-ing. hydrogr. (1860).

— N° 3843. — Croquis du *Port d'Hoïta,* levé en 1879, par Gareau, cap. au long cours (1881).

— N° 3857. — *Mouillage de Nankin,* levé en 1881, par Schmitz et Costet, ens. de vaiss. à bord du *Kerguelen.*

— *Mouillage de Tinhosa,* par les mêmes.

— N° 3844. — *Baie Hoi-hao*, levée en 1879 par le cap. Napier, de la mar. roy. angl. (1882).

— N° 3917. — *Détroit d'Haï-nan, partie orientale*, d'après le levé exécuté en 1880, par le cap. Napier, de la mar. roy. angl. (1882).

— N° 4034. — *Mouillage de Hiong-po*, levé en 1881, par Favé, s.-ing. hydrogr. avec le concours de P. Moreau, ens. de vaiss. (1884).

— N° 4057. — *Détroit d'Haï-nan, partie occidentale*, et côte N.-O. de l'île d'Haïnan, d'après les levés exécutés en 1880-82 par Favé, s.-ing. hydrogr. et par les officiers du navire angl. *Magpie* (1885).

— N° 4831. — *Baie de Sama,* croquis levé en 1889, par Arago, lieut. de vaiss., commandant la *Comète.*

— *Mouillage de la Pte Pyramide*, par Arago.

— *Mouillage de l'île du Ponent,* —

— *Banc de la Comète,* —

— *Port de Sama,* —

— *Baie de Gaalong,* d'après le plan russe de 1885.

3° China. Imperial maritime customs

— *Sketch map of the treaty port of Kiungchow.* — (Hoihow). Decennal reports (1882-91). Sanghai 1893.

4° Cartes de la Marine anglaise de l'Hydrographic Office, publiées par The Admiralty

— Travaux importants dont la plus grande partie a servi à l'établissement des Cartes maritimes publiées par les pays étrangers.

Pour les mots chinois, l'auteur s'est généralement servi des termes du dialecte de Pé-king, écrits selon la prononciation française ; lorsqu'il emploie d'autres langues ou des orthographes étrangères, il place, en italique, à la suite du nom, la lettre initiale du pays dont il emploie le parler :

c langue de Canton ou ses dérivés,
h — Hok-lo —
s dialecte du Se-tch'ouan,
a orthographe anglaise,
n note.

Lorsqu'il est nécessaire d'indiquer le dialecte de Pé-king, il se sert de la lettre *p*.

L'aspiration est marquée d'une virgule à l'envers. Le ton avec ses cinq degrés, n'est ordinairement pas mis dans le corps de l'ouvrage ; un chapitre spécial dans le dernier volume reprendra tous les mots chinois.

Les termes *fou, tcheou, ting, hien*, etc., qui désignent des centres d'administration, la qualité particulière d'une cité, sont mis entre virgules.

CHAPITRE PREMIER

VOYAGES ET RELATIONS

JUSQU'AU COMMENCEMENT DU XVIIIe SIÈCLE

RECHERCHES CHEZ LES AUTEURS ANCIENS

Les vieilles Annales Chinoises sont les premières à nous parler de Hai-nan, que les vaillantes troupes de Han Ou-ti ont abordée après la soumission des tribus du Nan-iué ; ces écrits de l'antiquité nous donnent quelques notes politiques sur cette terre isolée, que l'Europe ignore durant de nombreux siècles.

Les relations anciennes, comme celles des Arabes Soleyman et Abou-zeyd-al-Hassan (du IXe siècle), ne font pas mention de cette île. L'itinéraire ordinaire des navires qui sillonnent les mers de Chine, de Cochinchine au Fou-kien, ne comprend pas d'escale à Hai-nan, qui présente dans le sud des terres élevées habitées par des populations indépendantes, peu portées au commerce.

Mais au XIIIe siècle, des relations s'établissent entre l'Europe occidentale et l'Asie orientale ; ce sont les inva-

sions des grands conquérants mongols (1) qui éveillent la curiosité des chrétiens sur cet empire de l'Extrême-Orient, et à la suite des légats du pape, des négociants se rendent au camp de Karakoroum, puis à la cour de Khân-bâliq (2), aujourd'hui Pé-king.

Parmi ces derniers, le vénitien Marco Polo demeure en Asie de 1269 à 1295 et, de marchand, devient un fonctionnaire important de la dynastie mongole des Iouen. Venu en Chine par terre, Polo retourne en Europe par la mer des Indes, après être resté vingt-quatre ans à la cour du grand Khan. Peu de temps après son retour en Italie, Venise et Gênes entrent en lutte; la flotte vénitienne est vaincue et l'équipage du vaisseau que monte Marco Polo est capturé et emmené en captivité à Gênes. C'est en prison que le voyageur vénitien fait connaissance avec le pisan Rusticiano, auquel il dicte un récit de ses voyages (1298).

La Chine, que l'on prétend avoir été connue de Ptolémée (3) sous le nom de pays des Siné, était au XIIIe siècle divisée par les Européens en deux régions: au nord le Cathay, au midi le Mangi ou Manzi (4). Polo et plus tard

1) On disait autrefois Moungules, Mogols ou Mongous.

2) Marquée encore Chambalech.

3) Ptolémée, dans sa géographie parle ainsi de l'Asie Orientale : « Les Sinois sont divisés vers le nord par une partie du pays des Sères, du côté de l'est et du sud par une terre inconnue, et à l'ouest par l'Inde qui est en dehors du Gange..... La capitale des Sinois est Theine. »

Thévenot dans son *Recueil* (1666) rapporte qu'au VIe siècle, Cosmas, d'abord marchand, puis religieux, dit en parlant de l'île de Taprobane :

« Les autres marchandises viennent du Tsin ; au-delà du Tsin il n'y a point de terre habitée; car l'Océan l'entoure du costé de l'Orient. »

4) Les Chinois se croient supérieurs aux autres hommes ; ils donnent volontiers le nom de Man ou Man-tse (Barbares) aux populations qui ne parlent pas ou ne pensent pas comme eux. Mangi, Manzi ou mieux Man-tse est un terme de mépris pour les populations du sud de la Chine qui furent longtemps indépendants des Célestes.

Dans une lettre envoyée de Chine en 1598, par le P. Nicolas Lon-

Odoric (xiv[e] siècle) font ainsi deux vastes régions de l'Asie orientale comprise entre l'Indo-Chine et la Mandchourie.

Dans son récit, Marco Polo donne ses impressions sur la cour mongole et sur ses divers itinéraires en Chine, puis il s'embarque à Zaiton [1] pour les mers du Sud :

« Quand on part de Zaiton et qu'on navigue vers l'occident et un peu vers le sud, mille cinq cents milles, on arrive à une contrée appelée Cianba [2], qui est moult riche et grande. Je fus moi, Marc Pol, dans ce pays vers l'an 1285 (An-nam du Sud) ». Puis il gagne Java : « Le grand Khan, dit-il, ne put jamais s'en emparer à cause de son éloignement et de la difficulté de la mer [3]. Les marchands de Zaiton et de Mangi ont déjà tiré de grands trésors de cette île et continuent à exporter beaucoup d'or. »

Mais Marco Polo ne parle nulle part de Hai-nan, pas même dans sa description spéciale de la mer de Chine :

« Sachiez que ceste mer, où sont ces isles de ceste part,

---

gobardo, et imprimée en latin à Mayence en 1601, il est dit que les Chinois appellent volontiers les habitants de la province de Quam-tum (Kouang-toung), Mangi.

« Les Chinois méridionaux pour se moquer des septentrionaux, les appellent Pe-tai, c'est-à-dire fous du nord ; et ceux-cy pour se moquer de ceux du midy et les railler à leur tour les appellent Nân-mân, barbares du midy. Les Tartares, pour se moquer de tous les Chinois les appellent aussi Mantzu, barbares. Mais comme ces Tartares, principalement les Occidentaux, ne peuvent pas bien prononcer la syllabe tzu, ils disent gi, Mangi : ce que j'ai entendu mille et mille fois depuis vingt-trois ans que je vis avec eux. » Gabriel de MAGAILLANS. *Nouvelle relation de la Chine,* écrite en 1668.

1) Zaïtoûn, Zaiton, Zayton, Çayton serait Tsiouen-tcheou, fou, ou Tchang-tcheou, fou.

2) Pays de l'Indo-Chine méridionale.

3) On sait cependant d'après les documents officiels réunis par ordre de K'ang-hi, en 1696, par Kiang-fan que les Chinois s'établirent à Java sous la dynastie des T'ang (618-924). — *Memoires sur les Chinois*. XIV. 103.

s'appelle la mer de Cim, qui vault à dire : la mer qui est contre le Mangy. Car, ou langaige de ces isles, quant dient Cim, c'est-à-dire : le Mangy. Et si vous di que en ceste mer de Cim qui est au levant, si comme dient les pescheurs et les saiges mariniers de ceste contrée, il y a VII mille quatre cens LIX isles (1), là où les dis mariniers vont ; et pour ce le scevent ils ; car ilz ne font autre chose que naigier par la mer. Et si vous di qu'il n'y a nulle de ces isles où il n'ait arbres moult bons et de grant oudour ; si comme de lingaloel, et encore meilleur ; et si y a aussi moult de manieres d'espices. Et vous di que ces îles naist le poivre blanc comme noifs à moult grant planté. Si que c'est grant merveille des richesses qui y sont : d'or, de pierres et de toutes espiceries. Mais elles sont si loings de terre ferme que à grant paine y puet l'en aler. Et quant les nefs de Çaiton et de Quinsay (2) y vont, ilz en ont moult grant gaain et moult grant prouffit (3). »

Un autre grand voyageur est Odoric, de Pordenone (4). Il entreprend son tour d'Asie (1318-1330) en sens contraire de Marco Polo, par l'Asie mineure, les côtes des Indes, Java, la Chine, le Tibet, le Turkestan et l'Europe.

Odoric venant de « la province de Sillam, alias Silan (Ceylan), » se dirige vers « l'isle de Dondiin » et la Chine méridionale qu'il appelle « la haulte Inde » où il aborde à Cartan (Canton). « Je partis de Dondiin, si m'en alay par mer vers l'Orient maintes journées jusques à la Haulte Inde. » Dans la narration de ce religieux de saint François, Venni et d'autres ont cru voir dans Dondiin une description de Hai-nan ; qu'on se rassure l'île ne possède pas d'indigènes aussi sauvages que ceux qu'Odoric se plaît à nous

1) 7.459 îles.
2) Quinsay est Hang-tcheou, fou, du Tche-kiang.
3) Texte de Pauthier.
4) Odorico.

décrire. Je laisse da Civezza croire que dans ce récit, qui paraît un peu fantaisiste, il s'agit des Philippines, et d'autres penser qu'il peut se rapporter aux îles Andaman :

« De cette isle [1] m'en alay vers midi jusques a une grant isle qui a nom Dondiin. En ceste isle a les plus merveilleuses gent et la plus mauvaise qui soit ou monde. Ilz menguent char crue et toutes manières d'autres ordures treuve on en eulx et de cruautés. Car le père y mengue le filz, et le filz son père, li maris sa femme, et la femme son mari ; et se le père ou la mère d'aucun est là malade, li filz s'en va à un astronomien, c'est-à-dire au prestre de leur loy et lui dist : « Sire alez à nostre Dieu et lui demandez et sachiez se mon père ou ma mère eschâppera de ceste maladie. » Donc vont ensemble ce prestre et ce filz à leur ydole qui est d'or ou d'argent et lui font oroison, et puis lui demandent se le malade mourra de la maladie ou non. Le diable respont par la bouche de l'ydole selon la demande. Si il respont que le père ne mourra point, le filz en prent soigneusement garde jusques à tant que il sera garis, et se l'ydole respont que il doit mourrir li prestre vient au malade et lui met une pomme (un pano, ce doit être plutôt un pagne) sur la bouche et l'estraint et le tue. Le père mort, vient le filz et le coppe par pièces, puis mande tous ses amis et les heraulz de la contrée et le menguent à grant joye et à grant feste et chantent et balent à grans solempnités. Tous les amis et parens du mort qui à le mengier ne sont point appelé en sont moult honteulz et se tiennent à moult villennez et vergondez. De cest affaire moult les reprenoie en disant que c'estoit contraire à toute raison du monde. Car chiens et loups ne mengeroient point de leur semblable se on leur donnoit. Comment donc ont gens raisonnables cuer de ce faire ? Ilz respondirent nous le faisons

1) Sillam.

affin que li ver ne les menguent car se les vers rongoient sa char son ame en soufferroit trop grant peine. Plusieurs autres manières de merveilles sont de ceste île que nulz a peine vouldroit croire se il ne les veist. Car en tout le monde la on puist trouver tant de merveilles. Mais je y vis a mes yeulx ce que je escrips. De ceste isle demanday a pluseurs, mais tous s'accordoient que ceste isle contient en soy bien XXIII isles toutes solempneles et bien habitées et sy a LIIII roy couronnez (1). »

Les relations de voyages de Marco Polo, et d'Odoric ne paraissent pas s'être répandues promptement en Europe, car la *Mappemonde* d'Angelino Dulcert, de Majorque, qui date de 1339, ne donne aucun renseignement sur l'Extrême-Orient.

Il faut attendre l'apparition d'un *Atlas* en langue catalane de 1375 (2) pour y voir figurer la Chine. Cet ouvrage est le résumé des connaissances géographiques des savants de la fin du XIVe siècle.

Le géographe qui dressa la feuille de l'Asie orientale de l'Atlas catalan paraît avoir eu en mains le voyage de Marco Polo; c'est le Vénitien qui fait tous les frais de la transcription et des annotations et on y suit facilement les différents itinéraires en Chine du grand voyageur. Le cartographe a également puisé quelques noms chez Odoric; quant aux mots persans et arabes ils sont estropiés parce qu'Aboul-Féda et Ibn-Batoutah n'ont pas été consultés.

L'Atlas catalan n'en est pas moins une œuvre remarquable pour l'époque, car au moment où il paraissait, les Iouen tolérants venaient de faire place (1368) à la dynastie chinoise des Ming. Les étrangers attirés par les Mongols, et dont plusieurs remplissaient d'importantes fonctions

1) *Odoric*, texte de M. Henri Cordier.

2) J. A. C. Buchon dit 1374. L'*Atlas catalan* provient de la bibliothèque de Charles V, roi de France; il est conservé à la bibliothèque nationale, galerie mazarine, et comprend six planches.

en Chine ou à la Cour furent expulsés ou massacrés ainsi que les missionnaires catholiques et les prêtres nestoriens.

La route de la Haute Asie était dès lors fermée aux Européens.

L'intérêt, qui doit s'attacher à l'Atlas en langue catalane, tient à la description des côtes de la mer de la Chine du sud :

Le fleuve qui sert de frontière, « finis Indie », à l'Asie méridionale [1], donne sur l'autre rive les noms mal définis de pays de l'Indo-Chine ou voisins de cette presqu'île ; il faut atteindre l'autre cours d'eau pour identifier les cités du littoral de cette carte avec les villes maritimes chinoises :

Cincalam (Canton), que Marco Polo n'a pas connue, fut visitée par Odoric : « La première cité ou je entray a nom Tesculan ; elle est plus grant que la cité de Venise III fois, et siet à une journée de la mer sur un fleuve si grant et si roidde que il monte tout contre la mer et cuert dessus la mer bien à XII journées en sus de la terre dont il vient. Ceste cité a si grant manière que nulz ne l'oseroit croire [2]. »

Comme l'auteur de l'Atlas s'est servi de Marco Polo pour composer sa carte de Chine,il est quelquefois embarrassé pour placer les cités qu'il trouve chez Odoric : Cincalam, que les Persans et les Arabes dénommaient plusieurs siècles auparavant Sin-Kîlân, le gêne, et le cartographe le place au milieu de villes qu'il est difficile d'identifier positivement mais qui doivent être des noms de cités ou d'états de l'Indo-Chine actuelle.

Plus sur la droite : *Canyo* (?)

Puis si l'on continuait le littoral [3] :

---

1) Voir la reproduction partielle de cette carte.

2) Texte de M. Henri Cordier.

3) Ma reproduction à grands traits de carte catalane s'arrête à Canyo.

Ciutat de Cansay représente Hang-tcheou, fou.

Tapinguj, près d'un cours d'eau, tient lieu de Chao-king, fou, sur le Si-kiang.

Fogo, Fou-tcheou, fou.

Zayton, au fond d'un golfe près d'un fleuve ; les uns y voient Tsiouen-tcheou, fou, d'autres Tchang-tcheou, fou [1].

Mais revenons à la partie de notre carte située entre Cincalam et le fleuve qui marque le « finis Indie » :

Calajan. Marco Polo qui vient du Kien-tchang (Se-tchouen méridionale), va de Houi-li, tcheou, sur le pays de Carajan (Iûn-nân), et atteint sa capitale Jacin [2], après cinq jours de marche à partir de la rivière Brius. C'est en effet la distance qu'il y a du bourg de Loung-kai, sur le Kin-cha, Kiang, à Iûn-nân, sen, route que je suivis en sens inverse du voyageur vénitien en 1895 [3].

Aocjam et *Zardadajn* tiennent lieu des pays de Ta-li et de Birmanie, et *Chianfuy*, du Siam (?), au fond d'un golfe et sur un fleuve.

Le littoral a deux villes importantes, la *Cjutat de Cayna açj finis Catayo* et la *Ermjnjo ciujta* qui peuvent représenter des états de l'Indo-Chine qui ont relevé autrefois de la Chine.

En mer, l'île *Caynam ;* puis au-dessous une légende que M. H. Cordier a remis au clair : « *Insula nudorum, in qua homines et mulieres portant unum folium ante et retro alium.* » Les autochtones insulaires s'habillent en effet très peu.

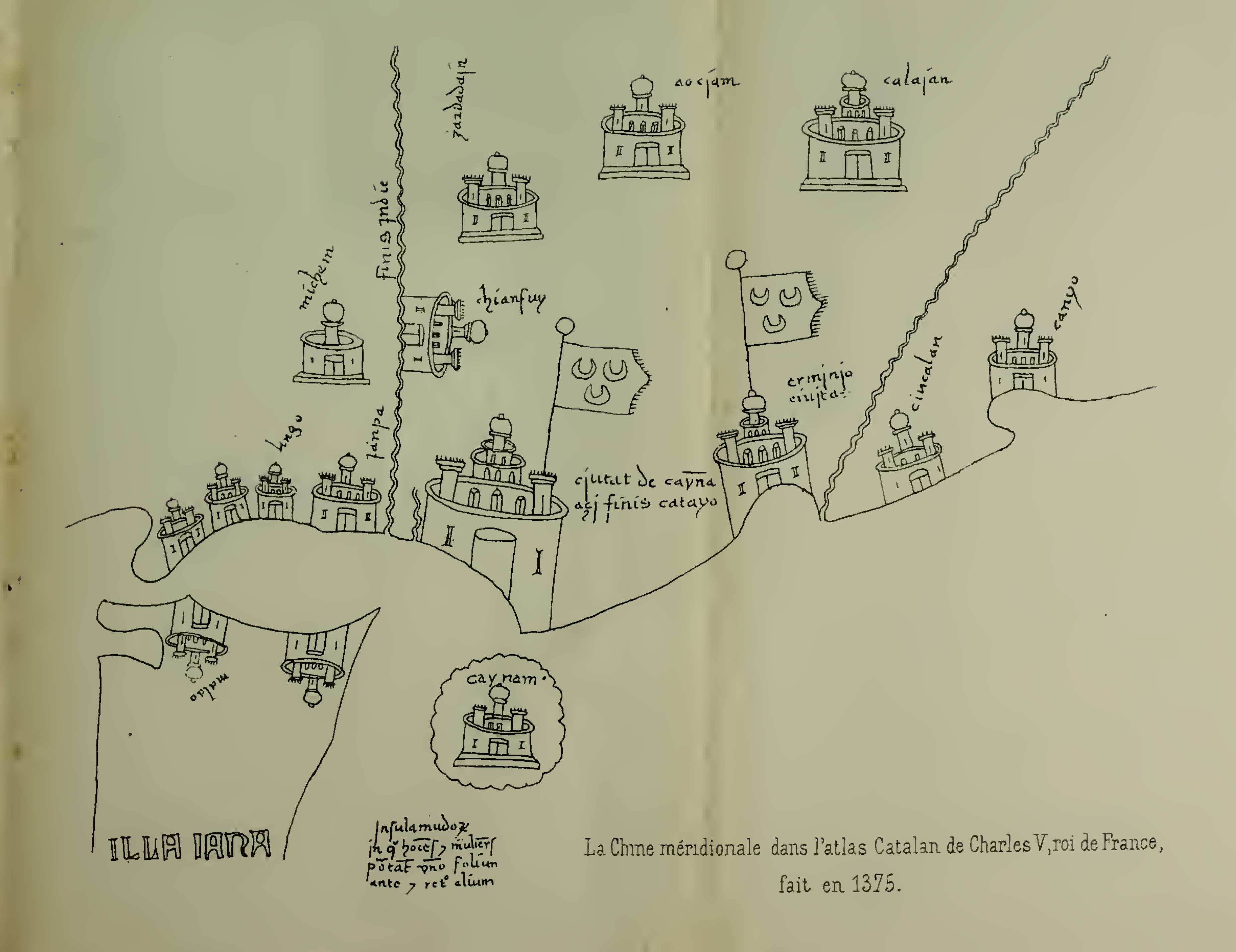
---

1) M. H. Cordier tient pour la première ville, et MM. G. Phillips et C. Douglas, pour la dernière.

2) Jacin selon Pauthier, Yachi d'après Yule.

3) Les avis sont partagés sur la route que suivit Marco Polo vers le Iûn-nân.

Le colonel anglais Yule donne ainsi l'itinéraire présumé du Vénitien : Tchen-tou, Ia-tcheou, Ning-iuen, Ta-li (M. Polo, II, p. 51, 57), et le consul anglais Hosie partage en partie cette opinion. (Three years in Western China, chap. VII).



La Chine méridionale dans l'atlas Catalan de Charles V, roi de France, fait en 1375.

Sur la gauche *Illa Jana*, Java.

Cette apposition un peu longue sur l'Atlas catalan était nécessaire pour faire connaître les pays voisins de l'île, que le cartographe marque *Caynam,* et qui, sans aucun doute, est Hai-nan [1].

En effet, lorsque Marco Polo s'embarqua dans un port du Fou-kien (1285) pour gagner Java, Hai-nan était déjà le nom de la partie sud de l'île, marquée Caynam ; les côtes méridionales de cette terre étaient les seules que les marins, évitant les Paracels, reconnaissaient sur leur route de Chine vers le Cambodge, le Siam, Java ou les Indes. Cette expression *sud maritime* était opposée à *Hai-pe* qui désignait la côte nord. C'est la division administrative de l'île en deux gouvernements, Hài-pe et Hài-nân, donnée par K'ou-bi-lai, qui a fait prévaloir par les navigateurs le mot Caynam [2] ou Hai-nan.

Ce mot s'est étendu à tort à l'île entière et a été employé depuis dans les géographies européennes. Les Chinois, cependant, ignorent presque de nos jours cette expression, et désignent cette terre insulaire du nom de la préfecture qu'on appelle, depuis 1370, K'ioung-tcheou, fou, selon le dialecte de Pe-king.

Cette explication paraîtra certainement plausible, mais comme ni Marco Polo, ni Odoric ne parlent de Hai-nan dans les relations qui sont parvenues jusqu'à nous, on peut supposer qu'ils ont laissé d'autres récits restés inconnus.

Le mot Caynam, en effet, ne pouvait pas s'inventer,

---

1) M. H. Cordier dit : « Caynam, qui doit-être Hai-nan ; la ville n'est qu'une addition du cartographe. » (page 24), et plus loin (page 45) « Il m'est bien difficile d'en faire les îles Andaman. J'y vois plutôt la grande île de Hai-nan, dans la province de Kouang-toung, qui est, en effet, à la frontière de la Chine. »

2) Les dialectes méridionaux de l'Empire disent nâm, au lieu de nân (sud) qui est particulier à la langue de Pe-king.

et la position être justement bonne ; le géographe catalan a donc eu des notes inédites, soit des voyageurs précédents, soit de navigateurs dont le nom ne nous est pas parvenu.

La chute de la dynastie Iouen arrête les relations de l'Europe avec la Chine par le nord, et durant deux siècles la cartographie ne fait aucun progrès depuis l'Atlas catalan.

Cependant Vasco de Gama tourne le cap de Bonne-Espérance (1498) (1), et aborde aux Indes. Les Portugais suivent les flottes commerciales des Asiatiques, Albuquerque s'empare en 1511, de Malaca, où il fait connaissance avec les bâtiments chinois, et les commerçants de Lisbonne traitent alors directement avec les Célestes du Fou-kien et du Kouang-tong ; ils établissent des factoreries à Canton (1514) (2).

La Chine, malgré elle, rentre désormais en relation avec l'Europe, cette fois par le sud, mais les voyages des frères d'Andréade, l'installation des Portugais à Ning-po, à Tsiouen-tcheou, à Sancian, puis à Macao n'ajoutent rien encore à la cartographie : les géographes du XVIe siècle s'en tiennent toujours à Marco Polo, à Plan Carpin, à Rubrouck et à Mandeville : témoin Abraham Ortelius

---

1) *Il Giornale de Litterati* prétend que le roi Henri III, de Portugal, aurait été mis en possession d'une carte de Marco Polo, dont l'original aurait longtemps demeuré à Venise, et dans laquelle le sud de l'Afrique était marqué comme un passage libre pour la navigation. 1586, vol. 1.

2) C'est une lettre d'André Corsali à Julien de Médicis du 6 janvier 1515 qui fixe à peu près l'arrivée des Portugais à Canton.

Odoric écrivait Cathan, Catan ou Cartan ; la mappemonde du roi Henri II, roi de France dit Cantam.

Le mot Canton vient des Portugais qui ont donné à cette ville le nom de la province, Kouang-toung, en estropiant ce terme chinois. Les Ming rendirent à cette cité le nom de Kouang-tcheou, qu'elle avait porté avant l'époque des Trois Royaumes. Sous les Mongols elle s'appelait Tsing-hai.

dans sa *Géographie du Théâtre du Monde Ancien et Moderne* (1) avec ses cartes en couleurs gravées sur cuivre :

Est hic quoque Cathaia regio, cuius metropolis est Cambalu, quæ ut Nicolaus de Comitibus tradit, duodetriginta Italica miliaria in ambitu habet, aut ut M. Paulus Venetus scribit triginta duo..... Quinzai vero urbs Mangi prouinciæ, quæ Oriente versus ad Oceanum Eoum conspicitur, hanc amplitudine excedere criditur ; hanc namq ; idem M. Paulus, quem circa annum à natinitate Domini, 1260, ibidem habitasse constat, contena milliaria compræhendi scribit. Idem Odericus asserit. In lacu dulci sita est...

La carte de l'Asie orientale d'Ortelius se rapproche déjà des relevés actuels pour sa forme générale.

En venant du nord, on reconnaît :

Chequeam, mis pour la province du Tché-kiang.

Zaiton, pour Tchang-tcheou, fou.

Chincheo, pour Tsioun-tcheou, fou.

Fuquiam, pour le nom de la province de Fou-kien.

Cantan, pour Kouang-tcheou, fou (Canton).

Tinhosa, petite île élevée, voisine de Hai-nân ; ce nom paraît pour la première fois dans une carte.

Aynam est l'ancien Caynam de l'Atlas catalan, que les géographes avaient oublié durant deux siècles ; le naufrage du P. Baltasar Gago, sur les côtes de l'île fut peut-être la cause de sa réapparition sur les cartes.

---

1) Avant Ortelius, la carte de Cabot, de 1544 (dont l'exemplaire conservé à la Bibliothèque nationale est unique) donne une description des côtes de Chine, sans qu'on puisse reconnaître parmi les îles indiquées, quelle est celle qui pourrait être Hai-nan ; ce nom n'existe en tout cas sous aucune forme.

Le travail d'Ortelius fut traduit en français en 1574.

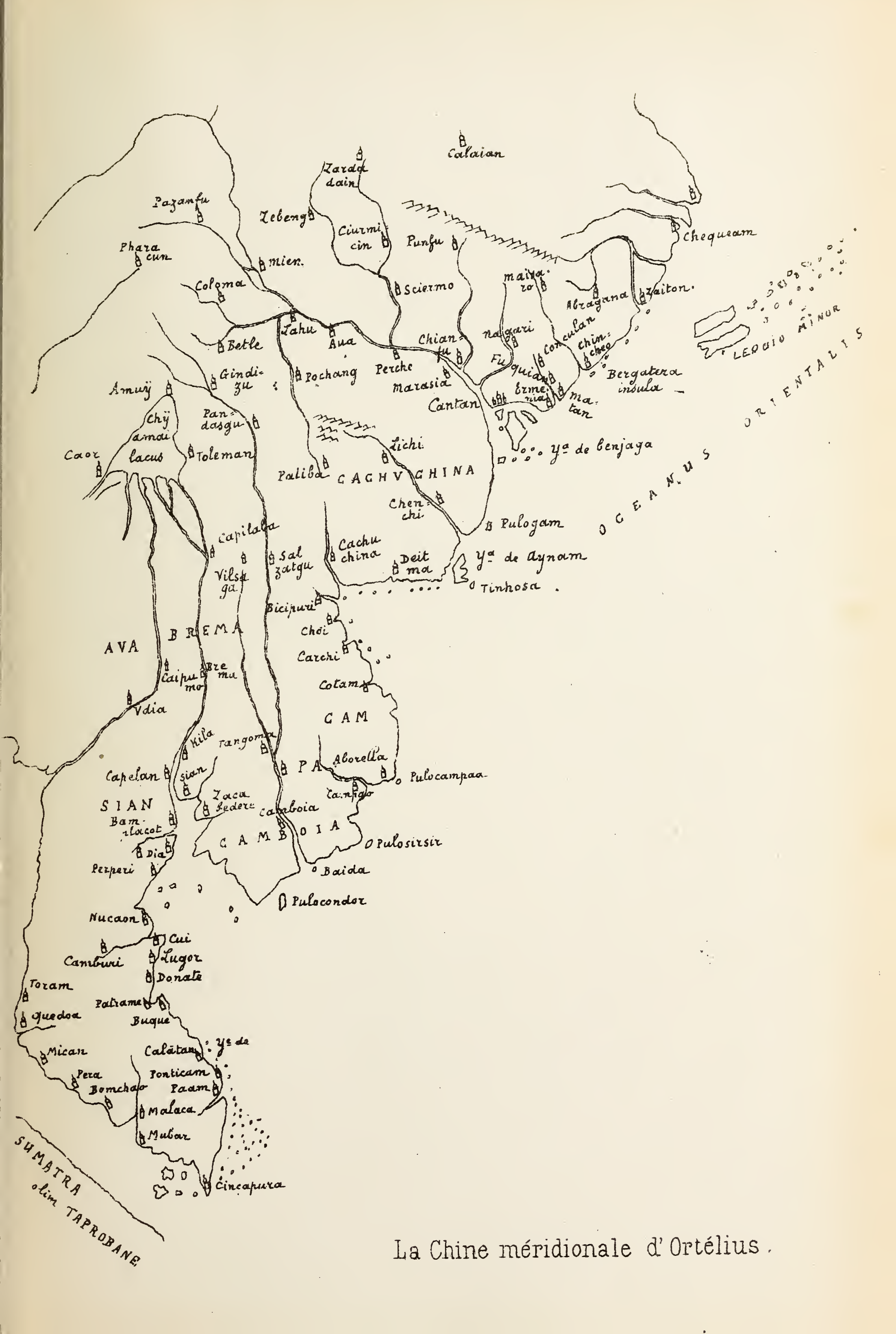
Cet auteur s'est aidé des voyageurs asiatiques de l'époque des Mongols, et d'un poëme italien en six chants qui est la géographie de Ptolémée mise en vers par le florentin Berlingheri.

On peut encore signaler la carte de Georgius, publiée à Anvers en 1584 et qui est établie d'après des renseignements chinois.

Le P. Gago avait séjourné plusieurs années au Japon lorsqu'il résolut de regagner les Indes portugaises. Il s'embarqua avec quinze de ses compatriotes le 27 octobre 1560 sur une jonque que commandait Manoel de Mendoça, du port de Malacca.

« Le dimanche, qui fut le troisième jour de notre navigation, le pilote constata que les courants nous emportaient à cinquante lieues vers les bas-fonds de Bornéo (où nos navires, allant de Chine aux Indes, se sont déjà perdus); les vagues étaient très fortes..... Les inquiétudes ont continué pour nous jusqu'à ce que nous arrivions à terre, c'est-à-dire durant quinze jours. A chaque instant nous risquions de périr tant le danger était grand... Enfin nous aperçumes la terre. Il y avait à bord un tel désir d'arriver que nous faillîmes nous perdre, car il était tard quand nous la vîmes ; il était nuit lorsque nous allâmes nous mettre entre les îles où il n'existait aucun mouillage ; on ne trouva pas de fond ; la nuit arriva très sombre, elle nous contraignit à beaucoup de manœuvres pour que nous ne donnions pas contre la côte car le vent nous y poussait. Au matin, avec l'aide divine, nous sortîmes des îles ; les Chinois reconnurent alors que nous étions en face des côtes de l'île de Aynao (1), grande île, plus étendue de Ceylao (2). Cette terre dépend de la Chine, et les Célestes en tirent de nombreux articles d'alimentation ainsi que des amarres pour les navires. Dans cette île, on trouve les produits de l'Inde et tout ce qu'on peut désirer, des semences de perles et des perles ; la terre est très propre à toutes les productions, et il y a quantité de villes entourées de murs de pierre. Nous atterrîmes cependant dans un mouillage, et grâce à des présents nous y pénétrâmes, le 21 novembre, parce que nous étions complètement désemparés ; ce jour

1) Hai-nan.
2) Ceylan.



La Chine méridionale d'Ortélius.

était la présentation de la Vierge. Mais à l'entrée du port nous courûmes grand risque, et j'y eus plus peur que lors des tempêtes passées, parce que le navire alla buter sur des bancs de sable dans lesquels l'arrière donna ; la poupe s'ouvrit et nous allions nous perdre corps et biens, quand un délégué du mandarin, capitaine du port, vint à nous avec quantité de vivres et tout le nécessaire pour secourir la jonque.

» Notre bâtiment n'était plus en état de continuer sa route, et nous, de notre côté, nous n'étions pas en mesure de nous rendre dans le nord pour gagner le port de Veniaga (?), en Chine ; sur l'ordre du mandarin, un Portugais partit pour Canton par la voie de terre, d'où il donna de nos nouvelles aux Portugais de Macao, qui fort inquiets, nous croyaient perdus. Le Courrier arriva le jour de Noël, ou commencement de l'an 61. Bientôt il nous vint des embarcations dans lesquelles nous montâmes. Notre séjour à Aynao fut de cinq mois, et nous mîmes encore trente jours pour arriver à Macao, le vent ayant presque toujours donné en proue...

» L'île de Aynao est possédée et gouvernée par les Chinois. Les naturels de cette terre vivent d'une manière agreste : leurs vêtements sont courts, ils portent à la tête deux cornes de la longueur d'une palme qui sont placées comme sur la tête d'un bœuf ; ils ont le haut du front tondu et très luisant. On ne peut savoir ce que cela veut dire, on dit, que le démon leur apparaît sous la forme de quelque animal et qu'ils ont adopté cet emblème en son honneur.

» Dans l'île de Aynao j'ai dit quelques messes, j'ai aussi administré quelques sacrements.

» Le jour de Pâques nous nous sommes embarqués pour la Chine ; nous avons fait escale à une petite île où nous avons dit la messe, le lieu, du reste, nous y invitait : il était frais et avait une église que la nature a créé elle-

même dans un rocher, une grotte semi-sphérique s'y trouvait, on n'eut qu'à élever un autel et les Portugais communièrent.

» Nous restâmes en Chine jusqu'à notre départ pour l'Inde [1]. »

La lettre du P. Gago qui s'étend longuement sur les péripéties du voyage ne donne pas le lieu exact du naufrage, les seules indications, qui puissent nous guider, sont les îles et la description des autochtones.

Hai-nan n'a qu'un petit nombre d'îlots dans le voisinage de ses côtes ; ils sont situés dans le sud et dans le sud-est. Si le P. Gago s'était échoué vers les Tinhosa, il n'eut pas fait connaissance avec les Aborigènes qui à cet endroit sont trop éloignés du littoral ; le naufrage se produisit donc dans le sud, à San-ia (Sam-a) très probablement. Là, en effet, il y a des autorités, un petit port intérieur ou mouillage avec des jonques, et, dans les environs, des indigènes tels que le missionnaire les décrit.

Le P. Gago se rendit à pied au port de la capitale de l'île (1560-1561), d'où il s'embarqua pour Macao. En route il fit escale sur une terre où il dit la messe ; cet arrêt eut lieu sans doute à Nao-tcheou.

Vingt-cinq ans plus tard, huit Franciscains et deux Frères, de la mission des Philippines s'embarquèrent à Manille pour l'Indo-Chine. Ils abordèrent dans l'ancien pays de Kam pa [2] occupé partiellement par les Anna-

---

1) C'est la première fois que cette relation est traduite en français.

Le P. Gago quitta la Chine la première semaine de Noël (commencement de l'année 1562), treize jours après il était à Pedra Branca (Pierre Blanche) à l'entrée du détroit de Sincapura (Singapour) et le 20 janvier à Malacca ; c'était alors une colonie portugaise. Le 6 février le missionnaire quitta la presqu'île malaise pour les Indes, aborda à Cochin, enfin à Goa. Sa lettre est datée de cette dernière ville, 10 décembre 1562 : Carta do padre Baltasar Gago, pera os jrmaos de Portugal da companhia de Iesu.

2) Le royaume qu'on appelle en sanscrit Kam pa (Cam pa) était situé à l'emplacement de l'Annam actuel ; ses habitants, les Kam,

mites. Quelques-uns de ces missionnaires se retirèrent chez les Kam, tandis que six d'entre eux résolurent de gagner par mer la cour d'Annam.

Ce fut durant ce voyage qu'une violente tempête jeta les Franciscains sur la côte de Hai-nan (1585). Ces Pères de l'ordre de St-François, de nationalité espagnole, moins bien partagés que le P. Gago et ses compagnons portugais, furent saisis, malmenés par les Chinois et privés de leurs bagages. Les autorités qui n'avaient pas toujours été bienveillantes à l'égard de ces naufragés, leur rendirent enfin leur liberté.

Un de ces missionnaires a laissé un petit mémoire sur ses impressions de Chine : Canton y tient la plus grande place, quant au voyage à Hai-nan il n'y consacre pas même une page.

Il faut atteindre l'année 1606 pour trouver une notice en français sur cette île des mers de Chine. L'auteur de l'*Histoire du grand Royaume de la Chine* n'a pas signé son ouvrage, et ajoute, à la leçon portugaise Aynao, une nouvelle forme, Aynan ; il semble du reste employer ces deux mots sans trop se rendre compte qu'ils désignent la même terre :

« De la ville de Macao, qui est habitée de Portugais, et située à 22 degrés à l'extrémité de la terre ferme, ledit P. Ignace chemina devers Malaque passat par le goulfe d'Aynao, qui est une isle et province de la Chine, à cinq lieuës de la terre ferme, et à neuf vingt lieuës des Philippines. C'est une province fort riche, et bien abondante en

peuplaient autrefois la côte indo-chinoise du cap St-Jacques à Ke-bao. Odoric y aborde et désigne cette région du nom de Campe ; Marco Polo l'appelle Cianban ; les Arabes, Senf, Senef ou Sanf ; le P. Ordonez de Cevallos, Champa ; Yule et Venni, Zampa ; M. de Civezza, Zapa ; d'autres Capa, Carpa, Canpa et Chiampa. Aujourd'hui on dit plutôt : le royaume de Tchampa, et ses habitants, les Tcham ou Tjam. Les Chinois connaissaient ce pays sous le nom de Tchen-tcheng ; les Annamites s'en emparèrent à la fin du XVe siècle.

vivres, et entre l'isle et la terre ferme est un destroit, ou se pesche grand nombre de perles grosses et menues, qui surpassent en plusieurs caras celle de Baren, qui est en la coste d'Arabie, et celles du Royaume de Manar, d'où il s'en transporte ordinairement en grand'quantité à la Chine. Aussi est cette isle très bonne et forte, et les habitans d'icelle sont tous dociles et bien nés.

A vinq cinq lieuës de ladite isle est le royaume de Cochinchine... »

Les Portugais ne sont plus les seuls dans les mers de la Chine, les Hollandais s'installent à Java et à Formose, et les Anglais développent leur commerce ; ils échangent des étoffes de laine pour du thé, élèvent une loge aux îles Chusan, à Amoy, enfin à Canton, tandis que les négociants français n'osent pas encore s'aventurer en Asie orientale.

Les Jésuites qui ont établi des missions au Japon et en Chine, puis au Tonkin, s'installent en 1632 dans l'île de Hai-nan et organisent des chétientés aux environs de K'ioung-chan, hien [1], à Tin-an, hien, et dans la vallée du Fou, ho. Mais durant un siècle leur séjour est irrégulier. Ils font cependant parvenir en Europe des renseignements exacts qui ont été publiés en français.

La carte du Père de Rhodes, de 1650, écrit Hainan et cite Tigaosa ; sur la côte voisine la sépulture de saint François Xavier est marquée ; puis Tinpa (pour Tin-pak ou Tien-pai) ; plus loin une tour signale sur le littoral l'approche de la sous-préfecture de Ou-tchouan, hien ; une rivière descend dans le Kouang-tcheou, ouan ; une petite presqu'île suffisamment indiquée est celle du Lei-tcheou, fou. La côte fuit vers le Tunkin (Tong-king).

A peu près à la même époque le P. Martin Martini fait une savante étude de l'Empire du milieu.

Les connaissances sur le Céleste Empire ont fait un

---

1) Sous-Préfecture établie à K'ioung-tcheou, fou.

pas remarquable, grâce aux travaux des missionnaires que le Fils du Ciel retient à sa Cour ; la Chine méridionale prend une forme vraie sur les cartes qui paraissent en Europe, les vagues notions sur les populations orientales de l'Asie sont complétées :

« La ville principale, nommée Kiuncheu (1) appartient, dit le P. Martini, à l'Empereur de Chine avec 12 cités, qui sont sur les côtes de l'île. Le dedans du païs est occupé par les originaires, qui y vivent libres et indépendants, et négocient avec les Chinois, dont ils tirent principalement du sel et des habits. Cette île est remplie de montagnes et de forêts, et abonde néanmoins en tout ce qui est nécessaire à la vie. Il y a des mines d'or et d'argent dans les montagnes ; mais on n'y travaille pas, et ces sauvages se contentent d'amasser l'or, qui est mêlé dans le sable des rivières. Il ne se trouve point ailleurs tant de perles que sur les rivages de l'île du côté du septentrion… »

Un peu après le milieu du XVIIe siècle, paraît sur l'Asie une œuvre considérable pour l'époque. La *Géographie Blavienne* donne une description détaillée du continent jaune et l'accompagne d'une carte en couleurs d'après les documents chinois traduits par les Jésuites. Son article sur Hai-nan (2) (K'ioung-tcheou, fou), dit :

« Il faut passer un bras de mer pour venir dans cette ville ; car elle est dans l'isle de Hainan et située dans le promontoire au levant et par conséquent renfermée et environnée d'eau de tous costez, qui facilitent l'entrée aux vaisseaux jusqu'aux murailles de la ville : cette ville est la capitale de l'isle, et qui a juridiction sur treize citez qui sont aussi situées dans la dite isle, la 1re est Kiuncheu, 2e Chingyu, 3e Lincao, 4e Tingan, 5e Venchang, 6e Hoeitung, 7e Lohœi, 8e Chencheu, 9e Changhoa, 10e Vancheu,

1) K'ioung-tcheou.
2) Dans la carte générale de l'Asie l'île est marquée Ainaon.

11e Lingxui, 12e Yaicheu, 13e Cangen (1). Cette isle est presque toute couverte de montagnes et de vieilles forests, et abonde en tout ce qui est nécessaire pour l'entretien et conservation de la vie : les places, qui sont sur le rivage et le bord, dépendent des Chinois et obéissent à l'Empire. Pour ceux qui sont au cœur du pays, ils sont libres de leurs droits sans reconnaître les gouverneurs de la Chine, se contentant de négocier avec les Chinois qui demeurent sur le rivage, dont ils tirent principalement du sel et des habits. Les Chinois écrivent qu'il y a des mines d'or et d'argent dans les montagnes ; toutefois ces montagnards n'en veulent pas tirer, ou à tout le moins ne s'en soucient guères ; mais ils amassent bien à la vérité un peu d'or par ci par là dans le sable des rivières. Il ne se trouve point ailleurs tant de perles que sur les rivages de l'isle, qui est au septentrion. Le bois d'Aigle, qui est un bois de senteur et odoriférant, croist dans les montagnes comme l'ébène, le bois de rose ; et celui qu'on nomme d'ordinaire bois du Brésil, dont les foulons se servent dans toute la Chine pour en faire leur teinture : il y croist aussi partout des noix d'Indes, des grosses et des petites comme aussi ce fruit est estimé communément le plus gros du monde, qu'on a accoutumé d'appeler Jaca dans les Indes, qui à cause de sa grosseur ne croist pas sur les branches des arbres, bien qu'il y en ayt pourtant d'assez gros, mais sur le tronc même ; comme si les branches craignoyent de ne pouvoir supporter ni soustenir une si pesante charge, encore qu'elles soyent assez fortes et robustes : l'écorce du fruit est si dure et si épaisse qu'il est besoin d'une hache pour la fendre et pour l'ouvrir ; il y a au-dedans quantité de logettes et de petites fueilles, qui contiennent et environnent la chair qui est jaune, et la renferment comme

1) Ces noms sont respectivement : K'ioung-tcheou, Tchen-mai, Lin-kao, Ting-an, Ouen-tch'ang, Houi-t'oung, Lo-houi, Tan, Tch'ang-houa, Ouan, Ling-choui, Ai, Kan-guen.

une chastaigne ; quand elle est meure, elle est fort douce et agréable ; si on la rostit et cuit dans les cendres, elle a le mesmes goust qu'ont nos chastaignes. Cette isle produit aussi par tout de l'osier ou de la rouë, dont nous avons fait mention cy-dessus ; mais sur tout de celle qu'on nomme osier blanc ; elle est aussi pleine de cerfs, de diverses sortes d'oiseaux, de quantité d'animaux privez et domestiques ; comme aussi de bestes sauvages. De plus, les Chinois prennent les Baleines au septentrion de l'isle de la mesme façon que les Hollandais les peschent dans la mer Baltique proche de Groenland, desquelles ils tirent une huile dont ils se servent diversement par après. En fin pour ne parler point d'une infinité de choses, il ỳ a une merveilleuse herbe qu'ils nomment Chifung, ou vent qui paroist et se montre ; car les gens de mer affirment qu'ils peuvent sçavoir toute l'année en quel moys et quand il fera mauvais temps, et ce par les nœuds des herbes simplement ; car tant moins qu'il y a de nœuds, moins doit on craindre et appréhender les tempestes ; mais ils asseurent que par la distance et esloignement des nœuds de la race, ils peuvent inferer en quel moys la tempête doit arriver.

» Les Chinois affirment que cette isle a mille stades. La compagnie de Jésus y a des Eglises, avec un grand nombre de chrestiens : autrefois on la nommoit la terre de Gao [1], avant qu'elle fust dans l'obéissance des Chinois : le premier de ceux de la Chine qui s'en soit rendu maistre a esté ce grand Empereur Hiaovus [2] de la famille de Hana [3], et parce qu'il y trouva quantité de perles, il la nomma Chuyai [4], et y bastit une ville ; et c'est celle qui se nomme à présent Kiuncheu ; car Chuyai signifie le

---

1) Kao.
2) Hiao.
3) Han ou mieux T'sien-Han (206 avant J.-Chr. à 221 après).
4) Tchou-ai.

rivage aux perles : Leangus [1] l'appella Yaicheu ; pour le nom qu'elle a à présent c'est la famille de Tanga [2] qui le luy a donné, et qui vient de Kiun qui signifie marbre rouge, dont il y en a beaucoup. Toute cette terre se nomme communément Hainan, c'est-à-dire au midy de la mer.

» Au sud-est de la ville est la montagne de Tao. La 24e entre les célèbres et renommées dans les livres de Taoxu, dont il sort un ruisseau qui forme 36 plis ou des tours.

» Au midy est la montagne de Kiun où l'on trouve du marbre rouge, dont la ville tire et prend son nom.

» Proche de Lincao est la montagne de Pisie, fameuse et celèbre pour les contes fabuleux que les Chinois font ; car ils disent qu'il s'y trouve un animal extrêmement fin et rusé (de sorte qu'on estime même qu'il use presque de raisonnement) qui a la forme du chien ; ils veulent que ç'ayt été un de ces animaux qui conduisit et mena autrefois l'armée de ces Insulaires par des routes et des chemins inconnus, pour fermer le passage et couper chemin à leurs ennemis, qui venoyent de Cochinchine et estoyent entrez dans leur isle ; de façon que ceux de l'isle remportèrent et obtindrent une fort grand victoire ; tellement qu'on battit dans le même endroit un temple à l'honneur de cet animal.

» Proche de la cité de Van est l'isle de Tocheu, qui a 100 stades, il y a une montagne qui est si haute qu'elle va au-dessus des nües. Il y a un sommet fort haut, proche de la cité de Yai qui s'appelle Hœifung : on assure qu'il est si haut que le vent et la plage n'en peut incommoder ni nuire à ce qui est dessus, comme on remarque que cela arrive sur le mont Olympe comme s'il retenoit et appaisoit les tempêtes de la mer ; aussi le nomme on Hœifung, c'est-à-dire, qui appaise le vent.

---

1) Leang, 502-557.
2) Tang, 620-907.

HAI-NAN
ET LA COTE CONTINENTALE VOISINE



LE KOUANG-TOUNG MÉRIDIONAL

dans le *Novvs Atlas Sinensis*

A MARTINO MARTINIO (1656)

» Pour ce qui est de la mer qui passe proche de la cité de Kiun, les géographes Chinois escrivent qu'il y a ceci de remarquable; c'est qu'on n'y aperçoit point le flux et le reflux de la mer, qui toutefois est commun et perceptible dans les autres endroits qui sont proches, à raison qu'il monte durant 15 jours vers l'orient, et descend le reste du moys vers le couchant.

» Le lac de Tung est proche de la ville au levant ; ce lac s'est formé des ruines d'une grande ville, et d'une fente ou ouverture de terre. Pour le reste, il est tel comme on le void dans les cartes. »

Si les navigateurs du XVIe et XVIIe siècles ont peu ou point laissé de notes sur leur passage dans les eaux de Hai-nan ou de la côte voisine, il n'en est pas de même des voyageurs qui se servent des bâtiments pour parvenir en Extrême-Orient. Ces passagers sont des missionnaires le plus généralement, car les négociants sont encore rares à cette époque : les Jésuites, mieux que les Dominicains, ont laissé des lettres sur leur navigation ou leur séjour à terre.

En 1668, la Cie française qui a le monopole du commerce entre le Royaume de France et l'Empire Chinois affrète l'*Amphitrite*. Le 7 mars de la même année ce bâtiment, commandé par le chevalier de la Rocque, quitte La Rochelle, emmenant vers l'Extrême-Orient plusieurs savants de la Compagnie de Jésus. Le vaisseau fait escale au Cap, manque le détroit de la Sonde, remonte la côte de Sumatra, franchit le détroit de Malacca, et navigue dans les eaux de Cochinchine, quand un vent tenace le pousse sur des rochers situés dans les mers de la Chine du Sud. Le peintre Ghirardini que le P. Bouvet avait emmené, nous a laissé le récit des émotions de ce voyage :

« Je prédis le lendemain qu'il nous arriveroit quelque chose ce jours-là, et justement le soir comme je racontais

mon songe, on vit très distinctement de tous côtez d'affreuses roches sous le vaisseau. On sonde et l'on ne trouve que cinq ou six brasses.

» La mer blanchissoit et brisoit devant nous, et un assez gros grain se formoit sur l'arrière : que faire pour le coup ? il n'y eut personne qui ne se crût perdu sans ressource, on rebroussa chemin le mieux qu'on pût et le plus vite. Comme le fond étoit inégal, on attendoit plus que le moment où le vaisseau rencontrant un rocher plus gros et plus élevé que les autres, iroit donner dessus avec furie et se casseroit comme un verre. Au lieu de tout ce tintamâre qui se fait presque toûjours dans un bord, on y voyoit regner un triste et morne silence. Tous les visages étoient pâles et sombres, c'étoit je vous assûre d'excellens modeles pour peindre la crainte et le regret. Chacun montroit sur son front et dans les yeux tout ce qu'il avoit dans l'âme.

Le passager craintif fait alors mille vœux
Pour se rendre le ciel propice
Promet d'aller à Rome, à Lorette, en Galice
Aux autres lieux les plus fameux.

» ...Mais c'est que mon songe me rassuroit ; car si je n'avois resvé mes rochers et mon chemin de charette, je crois que je serois mort de peur : tant il est bon quelquefois de resver. Au reste le banc de roches sur lequel nous étions se nomme le Paracel, et a plus de cent lieuës de long.

» Grâce à Dieu, me voilà presque à la fin de mon voyage. On découvrit terre un dimanche 5 d'octobre, sans sçavoir ce que c'etoit. C'etoit l'isle de Sancien où est mort le grand apôtre de l'Orient, saint François Xavier de la Compagnie de Jésus. Les Révérends Pères Jésuites furent à son tombeau et nous avons tous ressenti trop visiblement la protection de ce grand Saint pour ne pas

nous acquitter au plutôt d'un vœu qu'on luy a fait, d'élever dans le lieu où il mourut, un petit monument à la postérité, ce que nous luy devons [1]. »

Deux années et demi après son premier départ de France, l'*Amphitrite* quittait une seconde fois l'Europe pour les mêmes régions asiatiques. Il avait à bord plusieurs missionnaires pour la Chine, et des cadeaux que les PP. Jésuites comptaient transporter à Pe-king pour les remettre eux-mêmes à l'Empereur. Le P. de Fontaney dit dans sa relation :

« ...L'*Amphitrite* étoit parti de Port-Louïs le 7 de mars de l'année 1701, commandé par M. de la Rigaudière, que son habileté, son zèle pour les intérests de la Compagnie royale de la Chine et sa grande vigilance, toûjours accompagnée d'un air honneste, nous faisoit aimer et estimer. Il avoit pour lieutenans Messieurs Horry et la Touche-Bouvet, pour enseignes M. de Beaulieu et le chevalier de la Rigaudière. M. Figeralz venoit à la Chine pour être premier directeur de la Compagnie, et avait pour seconds Messieurs Pecheberty, France et Martineau. J'y retournois aussi avec huit missionnaires de notre Compagnie qui ne respiroient que les occasions de travailler à la gloire de Dieu.

» ...Nous fismes un voyage très heureux, jusqu'à cent lieuës de la Chine... Ce fut le 29 de juillet à cinq heures du matin, que nos masts de Misene et de Beaupré furent emportez tout d'un coup dans la mer. Treize matelots montez sur les vergues y tomberent en mesme temps ; trois se noyerent, les autres furent tirez de l'eau. On accourut pour sauver le grand mast, mais comme il n'étoit plus soûtenu par les masts de devant, ausquels il est attaché, la tempeste et l'agitation de la mer l'ébranlerent si violemment que sur les dix heures du matin nous

1) *Relat. du Voyage fait à la Chine,* par le s[r] Ghirardini.

le vismes prest à tomber. Tous alors se crurent perdus ; car il étoit entre quatre pompes, éloignées les unes des autres d'environ deux pieds. Ces pompes vont jusqu'au fond de calle et le mast tombant dessus les enfonce ; et par la violence du coup le vaisseau s'entre ouvre, et est submergé dans un moment. Ce n'étoit pas la seule manière dont sa cheute nous pouvoit perdre ; car on craignoit encore qu'en tombant, il ne brisast une partie de notre bastiment.

» ...La tempeste étoit furieuse, et la mer irritée s'élevoit comme des montagnes. Notre vaisseau n'étant plus soûtenu par ses masts, tournoit au gré des vents ; les flots le couvroient souvent, et le battoient si violemment, qu'il pouvoit estre à tout moment englouti.

» ...La tempeste cessa le matin, et nous eusmes ensuite deux jours de calme, durant lesquels on dressa quelques petits masts, pour achever s'il le pouvoit le voyage. J'ay appris depuis ce temps-là de personnes qui connoissent parfaitement les mers de la Chine, que la saison de ces vents furieux ne commençoit jamais avant le 20 de Juillet et ne passoit gueres le 4 Octobre ; que durant tout ce temps-là il falloit se tenir sur ses gardes, et dès qu'on approchoit à cent ou deux cents lieuës des costes de la Chine, mettre bas ses perroquets, et ne laisser point en mer sa chaloupe, ni son canot ; parce que la tempeste, qui surprend ordinairement, et qui vient tout-à-coup ne permettoit plus de les rembarquer. Il vaut mieux, disoient-ils, arriver deux ou trois jours plus tard, en venant avec moins de voiles, que de risquer son voyage et sa vie, en voulant porter toutes ses voiles, et faire plus de diligence.

» Le 5 d'aoust nous étions proche des isles de Macao, que nous aurions doublé ce jour-là mesme, si le vent eust continué : mais il changea sur le soir, et fut encore contraire le lendemain. M. de la Rigaudière, qui ne se trouvoit pas en seureté au lieu où il étoit, voulut prendre

langue d'un vaisseau Portugais, qui vint moüiller à un quart de lieuë de nous, et qui se préparoit à entrer dans ces Isles. Nous voulions sçavoir s'il y avait dans ces parages quelque lieu seur, où nous pussions nous retirer, et le prier de nous donner un Pilote, pour nous conduire. Ces Messieurs, quoy qu'ils se dîssent de nos amis, ne permirent pas à notre canot de les approcher ; l'Officier eut beau crier qu'il étoit François ; qu'il étoit seul, qu'il venoit leur demander s'ils connoissoient un abri dans les Isles : on luy fit signe, les armes à la main, de se retirer, et on ne voulut jamais ni luy parler, ni luy donner la moindre connoissance. Une conduite si peu attenduë picqua vivement nos gens : elle étoit d'autant plus cruelle, qu'il y avoit en effet plus d'un endroit dans ces Isles, où nous eussions pu demeurer en toute seureté. Si nous l'eussions sceu, nous serions arrivez à Canton en sept ou huit jours, c'eust esté gagner un an, et éviter tous les dangers que nous eusmes encore à courir.

» Le 7 d'aoust à huit heures du matin, il s'éleva une seconde tempeste aussi violente, mais plus dangereuse que la premiere ; parce que nous étions proche des costes, et que nos masts et nos voiles étoient trop foibles pour conduire le vaisseau. Comme le vent venoit du côté de l'est, il fallut aller vers l'isle de Sancian, qui étoit à l'Oüest à dix ou douze lieuës de nous. M. de la Rigaudière eut besoin, en cette circonstance, de toute son habileté. Une de nos voiles s'enfonça, un mast de hune se rompit ; à chaque moment il arrivoit un nouveau malheur ; on remedioit promptement à tout. Enfin nous entrasmes au soleil couchant dans une Baye, où nous étions à couvert du vent d'Est : mais parce que nous y craignions le vent du Sud, qui nous auroit jettez à la coste, nous passasmes deux jours après à l'occident de l'isle, à la veuë du tombeau de Saint François Xavier, où les Jésuites de Macao avoient basti depuis un an une petite chapelle, laquelle s'apper-

cevoit dans l'enfoncement à deux lieuës de notre mouillage.

» Je ne vous dirai point, mon Révérend Père, quelle fut notre consolation parmi tant de désastres, de nous trouver si proche de ce lieu de bénédiction. Nous chantasmes le *Te Deum*, et l'on déchargea tout le canon. Chacun de nous se souvint, comme ce grand Saint avoit tiré l'*Amphitrite* du milieu des rochers du Paracel, où il s'étoit engagé dans le premier voyage ; et nous ne doutions point que nous ne luy dussions encore notre salut en celui-ci. Comme le vaisseau n'avoit point de mast, je partis incontinent avec quelques officiers, pour en aller chercher à Canton. J'eus l'avantage en passant par la Chapelle du Saint d'y dire la messe, de baiser pour la première fois la terre qui avoit receu son precieux corps, et de m'offrir à Dieu, pour recommencer ma *Mission*, où il avoit achevé la sienne. Je me souvins de mes Compagnons, que j'avois tous laissez dans le vaisseau, pour la consolation de l'équipage. Dès que je fus à Canton, je leur envoyai une galère bien fournie de rameurs, pour estre toûjours à leur disposition, quand ils voudroient aller au tombeau du saint Apostre. Ils m'écrivirent que je n'avois pu leur faire un plaisir plus sensible : qu'ils y alloient tous les jours dire la messe ; que les officiers et les matelots y venoient avec eux tour à tour ; que tous y avoient communié, et quelques-uns même plus d'une fois. C'étoit un petit pélerinage, où chacun alloit toûjours avec plaisir, durant les vingt jours que le vaisseau demeura sous Sancian.

» Les masts que nous apportasmes de Canton n'étoient pas assez grands ; mais on n'en trouva pas alors de meilleurs dans tout le pays. On fut quinze jours à faire sept ou huit lieuës, tant les courants étoient rapides. Les pilotes costiers furent d'avis de moüiller sous une isle nommée Niou-co, dans un endroit assez bon, asseurant que les vents d'oüest ne manquoient point dans les mois de septembre, et qu'il en viendroit un assez fort pour achever ce qui

restoit de chemin. Il ne falloit que sept ou huit heures d'un vent favorable, pour doubler les isles de Macao, et gagner l'entrée de la rivière de Canton, d'où les seules marées nous conduiroient ensuite aisément jusqu'à la ville.

» Ce vent vint en effet, et fit faire deux ou trois lieuës: mais il changea tout à coup au coucher du Soleil. Les vents d'est et de nord-est recommencèrent à souffler avec tant de furie, qu'on n'a jamais une si horrible tempeste. M. de la Rigaudière voulut gagner son premier abri sous l'isle de Sancian (1) ; mais il n'en pût venir à bout. Il perdit ses maistresses anchres, et fut obligé d'abandonner sa chaloupe et son canot. L'obscurité de la nuit, accompagnée d'orages et d'une horrible pluye, ne laissoit rien voir. Les vergues, les voiles et les masts se brisoient les uns après les autres. Ce fut alors qu'on se crut plus que jamais au dernier jour de sa vie. Le Père de Tartre et le Père Contancin, que j'avois laissez dans le vaisseau, quand je revins à Canton la seconde fois avec mes compagnons, entendirent les confessions de tout le monde... On se crut trop heureux de mener [le vaisseau] derrière une petite isle, qui couvroit un peu du vent. On sceut deux jours après qu'elle s'appelait Fan-ki-chan, qu'elle etoit à cinq lieuës d'une ville nommée Tien-pé (2), qu'on avoit fait, pour y venir, plus de cinquante lieuës sans voiles en une nuit et une matinée, et passé entre plusieurs isles sans en apercevoir aucune.

» Quinze jours après on eut en cet endroit un autre coup de vent, qui se peut nommer une quatrième tempeste. Les Mandarins de Tien-pé m'ont dit depuis, qu'ils allerent sur une hauteur, pour observer si le vaisseau ne se deraderoit pas : mais par bonheur son anchre tint ; c'etoit l'unique qui luy restoit alors.

---

1) Fait partie d'un groupe d'îles dont le meilleur refuge est près de l'île de Sancian ou Cheong-tchun (c).

2) Tien-pai, hien.

» J'avois averti M. de la Rigaudière, qu'en cas qu'il n'arrivast pas à Canton avant le premier jour d'octobre, je partirois ce jour-là pour aller prendre les presens de l'Empereur, afin de me rendre au plustôst à Pekin. Je partis en effet avec deux galères, accompagné du Père Porquet. Je m'en allai droit à Niou-co ; mais l'*Amphitrite* n'y étoit plus : on avoit quitté ce poste le 29 de septembre. Comme personne ne pouvoit nous dire quel chemin le vaisseau avoit pris, parce que c'étoit durant la nuit qu'il avoit esté emporté par la tempeste, je le cherchai par toutes les isles. J'allai à Sancian, je visitai toute la coste, et vins jusqu'à Macao. Enfin, après avoir couru ces mers durant vingt-cinq jours, et souvent avec danger, je me rendis à Canton où je trouvai des lettres du premier mandarin de Tien pé, qui me donnoit avis que l'*Amphitrite* étoit arrivé dans son voisinage, et qu'il se feroit un plaisir de bien traiter les François. Il écrivoit les mesmes nouvelles au Tçonto (1), qui me les communiqua sur le champ.

» Je me remis en chemin avec le Père Porquet, et le Père Hervieu. Ce dernier venoit pour servir d'aumosnier, et relever le Père de Tartre et le Père Contancin. Je ne pus retenir mes larmes à la veuë de ce pauvre vaisseau, battu si souvent de la tempeste, et si fortement protégé de la Providence. A peine y fus-je arrivé, que nous receusmes deux beaux masts, dont le Tçonto nous faisoit présent. Il les avoit retirez d'une grande somme de Siam, qui avoit péri sur les costes de la Chine dans la première tempeste que nous essuyasmes le 29 de juillet, et nous fit apporter de plus de soixante lieuës, traisnez le long des costes par des galères et des chaloupes, avec toute la peine et la dépense qu'on peut s'imaginer.

» Je fis une autre chose pour le salut du vaisseau, qui

1) Tsong-tou.

se pouvoit perdre tous les jours, tandis qu'il étoit sous Fan-ki-chan. Ce fut de luy trouver un Port asseuré, pour se retirer durant l'hyver. On nous avoit parlé d'un lieu nommé Qoan-tcheou-voan, éloigné de Tien-pé d'environ trente lieuës vers l'oüest. Mais avant que d'y aller, nous voulusmes voir nous-mesmes si ce port étoit aussi seur qu'on disoit, sans trop s'en rapporter aux Chinois ; il falloit en connaistre les chemins et les sonders. Les Mandarins, ausquels j'en parlai, permirent à nos pilotes de l'aller examiner, et leur donnerent des gens pour les y conduire.

» Enfin Messieurs les Directeurs n'ayant ni barques ni chaloupes, pour transporter à Canton l'argent et les effets de la Compagnie, je leur cedai mes deux galères, et je revins par terre avec les présens de l'Empereur. Je ramenai avec moy le Père Hervieu, ayant esté obligé de laisser sur l'*Amphitrite* le Père Contancin, à ses pressentes instances. Il avoit vu les quatre tempêtes qu'on avoit essuyées déjà, sans que rien n'eust pu ni allarmer son courage ni épuiser les forces que Dieu seul pouvoit luy donner dans un travail si rude et si constant.

» Si-tost que M. de la Rigaudière fut arrivé à Qoan-tcheou-voan [1], il m'écrivit plusieurs lettres très obligeantes. « C'est à présent, dit-il, mon Révérend Père, que nous vous avons obligation de la vie, mon équipage et moy, pour nous avoir procuré des masts, et un bon port... Notre vaisseau est en toute seureté dans ce port ; nous y ressentons déjà les effets de votre zèle. Tous les mandarins des environs sont venus nous voir, et nous ont offert tout ce qui dépendoit d'eux. Ils font tenir des galères auprès de nous, pour nous faciliter le transport de toutes choses. La joye regne dans notre équipage, nous avons un gros poulet pour un sol, un bœuf pour quatre francs, et toutes les

---

1) Kouang-tcheou, ouan.

autres denrées à proportion. Enfin après toutes nos peines, Dieu nous a mis dans un bon quartier d'hyver, où rien ne nous manque. Le Père Contancin devient tous les jours plus zélé ; je vous promets d'apporter tous mes soins pour le conserver en bonne santé, car il n'est pas venu à la Chine pour s'épuiser en travaillant pour l'*Amphitrite,* il doit se réserver pour un meilleur sujet. »

» Le Père Contancin m'écrivit quelques jours après les mesmes choses à peu près ; mais dans un plus grand détail. « M. de la Rigaudière, dit-il, revint incontinent après votre départ de Tien-pé. Le lendemain 15 novembre, il fit embarquer les masts du Tçonto, de l'eau, du bois, les malades et les cazes qu'on leur avoit faites dans l'isle : de sorte que sur les dix heures du soir nous appareillasmes au clair de la lune, nous eusmes un vent favorable pour notre masture. M. de la Rigaudière en profita si heureusement qu'au lever du soleil nous vismes le Port où nous devions entrer, quoy qu'il soit éloigné de vingt-quatre à vingt-cinq lieuës du lieu d'où nous étions partis.

» Le pilote chinois de Tien-pé nous conduisit fort bien, et en habile homme. Comme le vent s'étoit abaissé, et que la marée nous étoit contraire, nous ne pusmes y entrer que sur les trois heures. On passe entre deux bancs de sable, qui s'avancent fort loin dans la mer sur une ligne parallele, et forment un canal large de plus d'une lieuë. A l'entrée de ce canal on ne trouve que cinq, six et sept brasses d'eau : mais plus on approche du port, plus on y en trouve. M. Horry alloit devant nous dans un canot, la sonde à la main. Enfin nous sommes entrez sans aucune peine, trouvant presque toûjours dix brasses. Nous sommes presentement comme dans un bassin, moüillez par huit brasses, à la portée d'un boucanier de terre. La terre nous environne de tous costez : de sorte que les malades qui étoient au lit quand nous y entrasmes, n'ont pu reconnaître par où nous étions entrez.

» Si-tost qu'on eut moüillé, M. de la Rigaudière fit chanter le *Te Deum*... Nous sommes aussi tranquillement ici que nous serions dans une chambre ; nous n'avons pas encore senti le moindre mouvement dans le vaisseau : et il faudroit qu'il fit une tempeste bien horrible au-dehors, pour causer du roulis dans le lieu où nous sommes. C'est pourquoi l'on a mis à terre les masts et les vergues, et l'on a déchargé notre vaisseau. Monsieur notre Capitaine, comme vous voyez, a fait tout ce qui dépendoit de luy. Nous vous prions, mon Révérend Père, d'achever le reste, c'est-à-dire, de faire en sorte qu'on nous fournisse les vivres necessaires, en payant, et que les mandarins non seulement ne nous inquietent pas, mais qu'ils paroissent mesme prendre part à ce qui nous regarde. M. de la Rigaudière est bien résolu de son costé, de retenir ses gens dans le devoir, et d'empescher qu'ils ne donnent aux Chinois aucun sujet de plainte ni de scandale.

» Samedy au soir, poursuit-il dans une autre lettre, un homme du mandarin d'Ou-tchuen (1) nous avertit, que son maistre venoit en personne nous témoigner combien il s'interessoit à notre arrivée. Il y vint en effet hier matin 21 décembre, escorté de cinq galères, et nous rendit visite en cérémonie avec le grand collier ; ce qui le fit prendre par nos matelots pour un chretien, qui portoit un gros chapelet au col. On ne peut nous marquer plus d'amitié, ni parler d'une manière plus obligeante. Il nous promit de faire tout ce qu'il pourroit pour nous rendre service, et nous offrit de nous laisser quelqu'un de ses gens, pour nous conduire où nous voudrions aller. Il m'a prié instamment de vous asseurer qu'on seroit content de la manière dont il en useroit. Il s'appelle Tchen-lao-ye, et signe Tchen-loung dans ses billets de visite. On luy donna fort bien à disner, et à trois autres mandarins qui l'accompa-

1) Ou-tch'ouan, hien.

gnoient. Notre manière de manger leur plut, et ils trouverent les liqueurs qu'on leur servit très bonnes. Sur les trois heures il retourna à sa galère, et nous le saluasmes de trois coups de canon, qui firent grand peur aux Chinois qui l'accompagnoient; aussi étoient-ils de bonne poudre. Un quart d'heure après nous allasmes, M. de la Rigaudière et moy luy rendre visite.

» Nous fusmes saluez en arrivant de trois coups de canon, et de trois autres en sortant. Nous luy fismes notre présent. Il partit sur les neuf heures du soir pour s'en retourner, et nous saluasmes encore sa galère de trois coups de canon. Au reste vous serez bien aise d'apprendre que nous sommes ici dans l'abondance ; c'est apparamment un effet de vos soins. Les bœufs ne nous coûtent que quatre francs, la douzaine d'œufs un sol, les poulets autant; jugez combien il s'en mange parmi nos matelots. On va librement à la chasse ; les sangliers, les cerfs, les faons, les perdrix et les beccassines viennent souvent sur la table de M. de la Rigaudière. Dieu semble dédommager nos Messieurs de leurs peines passées, par le plaisir qu'il leur fait retrouver ici.

» Voilà, mon Révérend Père, qu'elle a esté la demeure de l'*Amphitrite* dans le Port de Qoan-tcheou voan, près de la rivière de Sin-men-kiang, à neuf lieuës de la petite ville d'Ou-tchuen (1). »

Ainsi les tempêtes ont rendu service à la science, en forçant quelques Européens à relâcher, malgré eux, sur les côtes de la Chine méridionale : le P. Gago, portugais (1560), puis des Franciscains espagnols (1585) par le sud, le P. Lobelli, italien (1646), et quelques autres membres de la Compagnie de Jésus (1658) par le nord, trouvent dans Hai-nan le salut de leur personne, et

1) *Lettr. édif.* VIIIe rec. P. de Fontaney.

donnent à l'Europe les premiers renseignements sur cette île.

La France, durant cette période, prend une grande part à la reconnaissance de ces régions, et, tandis que les PP. Forget et Greslon, le premier Champenois, le second Périgourdin, séjournent à Hai-nan, le vaisseau *Amphitrite* parcourt la côte voisine, fait connaître le nom de la France, sur un littoral que les descendants des sujets du Grand Roi, devaient deux siècles plus tard regarder comme leur.

De l'embouchure du Si-kiang à la presqu'île du Lei-tcheou, les arrêts de l'*Amphitrite*, Sancian, Fan-ki-chan, Kouang-tcheou, devaient marquer comme autant d'étapes à l'expansion de la France dans le sud du Céleste Empire.

Mais à cette nomenclature des survivants il y a les disparus, ceux que les tourmentes des flots n'ont pas rejetés sur des côtes hospitalières, et qui, pour la plupart s'en sont allés sans que l'histoire nous ait laissé leurs noms.

Exception est faite des PP. Alfaro et Rodriguez, qui ont péri en vue de Hai-nan, des quelques Jésuites naufragés sur les côtes du détroit, et du P. Marquez (1670) qui fut englouti par les vagues, non loin de l'île qu'il avait été le premier à évangéliser.

CHAPITRE SECOND

HAI-NAN HISTORIQUE

JUSQU'A LA DYNASTIE MONGOLE (1280)

La Chine d'autrefois comprenait les terres voisines du grand Fleuve, situées au nord du Iang-tse, kiang; l'ouest et le sud de l'Empire actuel étaient habités par des populations indépendantes que gouvernaient des princes nombreux et rarement puissants. Ts'in Che-houang-ti (221-209 av. notre ère), empereur de la dynastie des Ts'in (255-206 avant Jésus-Christ), résolut de réunir sous son sceptre les diverses populations du Fleuve Bleu, puis, en 214, fit franchir le Nan-ling à ses troupes qui se répandirent dans la région comprise aujourd'hui dans le Leang-kouang.

Ces immenses étendues de pays que les armées conquérantes parcouraient en ravageant, étaient d'une fidélité douteuse; l'empereur résolut d'y imprégner le sang de ses sujets et les habitudes chinoises, il ordonna d'y faire transporter les vagabonds, les désœuvrés, les condamnés : 500,000 individus, dit-on, furent ainsi exilés dans les territoires à peine conquis, que la terreur maintenait dans le devoir.

C'est vers cette époque que les Chinois eurent une connaissance plus exacte de Hai-nan (1), située au sud du pays de Nan-iué (2) qu'ils venaient d'envahir, tandis qu'une flotte nombreuse allait, jusqu'au Bengale faire connaître la puissance de la dynastie des Ts'in aux populations indoues.

Le titre de Houang-ti (3) qu'avait pris les Ts'in ne suffit pas pour dominer les compétitions et les intérêts particuliers, les Ts'in furent humiliés par les Han qui les chassèrent bientôt du trône. Les différents généraux et gouverneurs, profitant des troubles, se déclarèrent à peu près indépendants du pouvoir central ; un aventurier chinois, Tchao To, occupa le sud de l'Empire (4) et reconstitua à son profit le royaume de Nan-iué. Ce ne fut qu'en 138 avant Jésus-Christ que la dynastie Ts'ien-Han résolut d'intervenir dans cette région.

Le roi du Toung-ou (partie du Tché-Kiang), en guerre contre celui du Min-iué (Fou-kien), avait demandé l'intervention de l'empereur Han Ou-ti, et celui-ci était sur le point de le secourir, lorsque le Conseil du gouvernement présenta un avis opposé. Il est inutile, était-il dit, d' « en-

---

1) Quand on connaît l'activité des populations côtières de l'Empire chinois, on ne peut supposer que les Continentaux aient attendu l'arrivée des troupes impériales pour s'installer à Hai-nan. La situation de l'île, sur la route de Malacca et des Indes, ne pouvait manquer d'attirer les Cantonais, les marins du Fleuve Bleu, et surtout les populations maritimes du Fou-kien. Il est à peu près certain, que les habitants de la terre ferme entrèrent en rapport avec les insulaires, qu'ils créèrent des comptoirs commerciaux à Hai-nan, en payant des redevances aux chefs autochtones, et, que, plus encore, ils installèrent des centres de colonisation dans les plaines du nord-est et le long du littoral. Les Continentaux précédèrent ainsi, de temps inconnus, l'occupation chinoise ; la Chine fut peut-être même appelée dans l'île par les colons chinois.

2) Littéral « Au delà du sud ».

3) « Empereur suprême ».

4) Son pouvoir s'étendit sur les terres occupées aujourd'hui par le Kouang-tong, le Kouang-si et le Koui-tcheou.

voyer des troupes contre les peuples de Iué (aujourd'hui Tché-kiang, Fou-kien, Kiang-si, Kouang-toung, et Kouang-si) naturellement inquiets et portés à la révolte ; parce qu'en les soumettant, l'Empire n'en retirerait aucun avantage, et que même sous la dynastie des Ts'in, on les avait rejetés de la nation à cause de leur inconstance et de leur méchanceté (1). »

Le Min-iué est un pays batailleur ; en 135 il s'attaque au royaume de Nan-iué (Kouang-toung) qu'il veut soumettre. Le prince de ce dernier pays, Tchao Hou, fait implorer le secours des Chinois.

Le Conseil de l'Empire n'est pas d'avis d'intervenir et par l'intermédiaire du prince de Hoai-nan adresse à l'Empereur le mémoire suivant :

« Les peuples de Iué ne sont pas incorporés à l'Empire, et forment un royaume séparé de nous. Sous les Hia, les Chang, les Tcheou, ils n'ont jamais voulu suivre notre calendrier..... Quel avantage y aura-t-il pour l'Empire de fatiguer les troupes contre un peuple indocile et d'un caractère aussi inconstant ?... les récoltes, ruinées depuis plusieurs années, donnent à peine la subsistance au peuple. Le pays de Iué est hérissé de forêts et de montagnes remplies de serpents et de bêtes fauves. Les chaleurs excessives qui s'y font sentir, les maladies qu'elles occasionnent, le défaut de vivres dans un pays aussi agreste et aussi stérile emporteront la plupart de nos soldats ; si l'ennemi est prudent il se tiendra retranché, et laissera notre armée se détruire elle-même.

» Nos soldats, peu faits à ce climat ne pourront souffrir la cuirasse sur le dos au fort de l'été. Les chemins pour y arriver sont impraticables ; l'air y est malsain, et les eaux pernicieuses...

» Nos troupes qui ne sont point accoutumées à leur

---

1) *Tong-kien-kang-mou*, traduit par Grosier.

manière de faire la guerre, n'oseront s'exposer dans les défilés et dans les gorges : bientôt épuisées de fatigues, rebutées d'attaquer infructueusement ces barbares, qui sans les attendre de pied ferme les harcèleront sans cesse, elles retourneront sur leurs pas, après avoir perdu une partie de leurs gens dans cette expédition malheureuse. Enfin la conquête de ces barbares vaut-elle le sacrifice inévitable de tant de milliers de sujets fidèles, que votre majesté porte dans son cœur ? (1) »

L'Empereur ne voulut pas prendre en considération ce mémoire et ordonna à Ouang Koué, gouverneur du Iu-tchang, et Han An-koué, gouverneur du Houei-ki de marcher sur le Min-iué. Les troupes chinoises étaient arrivées aux défilés du pays ennemi lorsqu'elles apprirent que le roi du Min-iué venait d'être assassiné par son frère. Cet évènement arrêta les hostilités, mais les Chinois profitèrent de leur armée pour soumettre quelques pays au sud du Fleuve Bleu, et le Nan-iué, secouru par l'Empire, dut faire acte de vassalité.

Le Nan-iué était alors gouverné par Tchao Hou, petit-fils de Tchao To, mort en 136 av. J.-C., à l'âge de 71 ans.

Ce fut son fils Tchao Ing-tsi, qui servit d'otage. Ce jeune prince se maria à la Cour de Han Ou-ti, et ne rentra dans ses États qu'à la mort de son père.

Devenu roi, il négligea de se présenter à la Capitale et s'attira les colères de l'Empereur. Sa vie de débauches fut une source de malheur pour son pays ; il laissa à sa mort (113 av. J.-C.) son royaume divisé par des dissensions intérieures.

Sa femme, princesse chinoise, prit la régence durant la tutelle de son jeune fils.

C'est sur ces entrefaites, qu'arriva à la Cour de Nan-iué, Chao Ki, délégué par l'Empereur. Il avait l'ordre de

---

1) *Tong-kien-kang-mou.*

ramener la reine-régente à la Cour, mais celle-ci sut le gagner à sa cause et Chao Ki promit de dire que le chagrin de la perte de son royal époux la mettait hors d'état d'entreprendre un voyage aussi long et aussi pénible. L'Empereur, fort de cette excuse, lui délégua Liu Kia (112) comme ministre et régent du Nan-iué.

La reine donna des fêtes pour la remise de ses pouvoirs à Liu Kia ; ses intentions étaient de profiter de ces cérémonies pour le tuer. Liu Kia s'aperçut du piège, et durant un festin se retira précipitamment.

L'Empereur envoya alors Kieou Io, propre frère de la reine avec 2.000 hommes de troupe.

Liu Kia changea de tactique, au lieu de venir en prince oppresseur, il se fit le chef des partisans de la liberté et de l'indépendance, et dans une émeute fit massacrer la reine et son fils.

Tchao Kien-té, neveu de Tchao Hou fut reconnu roi du Nan-iué, et Kieou Io battit en retraite.

L'Empereur, à la nouvelle de la révolte de Liu Kia, résolut de réunir le Nan-iué à son Empire : quatre armées furent équipées pour envahir ce pays par des voies différentes (111-110 av. J.-Ch.) :

Iang Pou réunit son armée dans le Kiang-si et pénétra dans le territoire ennemi par le col de Mei-ling. Lou Pou-te, commandant l'armée du centre, gagna le Nan-iué par le col de Tche-ling, tandis que l'armée de l'ouest dirigée par Ien suivit le cours du Kouei-kiang, et que Kia, plus à l'ouest s'avança par le Si-kiang.

Les troupes de Iang Pou arrivèrent les premières dans le pays de la ville de Canton actuel ; elles y rallièrent le corps de Kieou Io, grossi des mécontents, et sans attendre les autres armées chinoises, elles vinrent mettre le siège devant la capitale du Nan-iué ; ses faubourgs pris, ils furent incendiés et le lendemain entrèrent dans la ville.

Le roi avait quitté sa résidence à la faveur des ténèbres

de la nuit mais, une troupe chinoise, prévenue, le retrouva et le fit prisonnier.

Le Nan-iué devient une province chinoise tandis que les troupes célestes parcourent les pays voisins pour les soumettre et pénètrent jusqu'au Tonkin. Les armées entrent dans la presqu'île, connue aujourd'hui, sous le nom de Lei-tcheou, en 109 av. J.-Ch. ; l'année suivante Iang-pou fait transporter sur sa flotte les troupes destinées à la conquête de Hai-nan. Les Chinois débarquent dans le voisinage de Lin-kao, hien, où ils livrent le premier combat près du mont des Serpents. Les insulaires sont battus et les Célestes occupent l'île au nom de la dynastie des Ts'ien-han. Iang Pou sacrifie alors sa flotte aux dieux, et la brûle devant l'île de Fen-lêou, chan, ou montagne des vaisseaux brûlés.

Ces nouvelles conquêtes furent divisées en neuf gouvernements :

Le Nan-hai, comprit le delta du Si-kiang;

Le Ho-p'ou, aujourd'hui le Lien-tcheou fou, commandait la région septentrionale du golfe du Tonkin ;

Le Iu-lin, Sin-tcheou fou, du Kouang-si ;

Le Ts'ang-ou, avec les pays voisins du cours du Si-kiang ;

Le Kiao-tche, de nos jours le Tai-ping fou, et une partie du Tonkin (1) ;

Le Kiou-tchen, le Nan-ning fou actuel, comprenait le cours du Iu-kiang ;

Le Je-nan ou Nan-tai, désignait les régions voisines de l'Equateur (?) ;

Enfin Hai-nan était divisé en deux administrations :

---

1) D'après les annales annamites Kiao-tche, Kieou-tchen et Fi-nan furent laissés entre les mains des chefs annamites ou indigènes ; les noms de ces provinces étaient en annamite Nan-hai, Hap-pho, Uat-lam, Thu'ong-ngo, et ceux de Hai-ham (Hai-nan) Chan-nhai et Thiem-nhi.

le Tan-eul et le Tchou-iang qui bientôt prit le nom de Tchou-ai (1).

Hai-nan ne fut pas aussi vite soumis que les généraux chinois l'avaient pensé, si la partie septentrionale fut assez facilement occupée, il n'en fut pas de même de la région méridionale où les côtes escarpées, l'hostilité continuelle des montagnards, les difficultés de secours et de ravitaillement firent que les Chinois délaissèrent bientôt la partie sud appelée Tan-eul pour mieux s'établir au nord dans le gouvernement de Tchou-ai ou côte des Perles (2).

En 46 avant J.-Chr., l'Empereur Han Iuen-ti voulut envoyer des troupes pour châtier les montagnards indépendants de Hai-nan qui avaient fait des incursions dans les vallées occupées par des colons chinois, mais le conseil de l'Empire prit un avis opposé qu'un de ses membres, Kia Kiuen-tche, fut chargé de présenter :

« Du temps des sages Empereurs Iao, Chouen, et Ta Iu..., s'il se rencontrait des peuples qui ne voulussent pas recevoir leurs préceptes, loin de les y contraindre, ils les abandonnaient à leurs volontés, et ne prodiguaient pas le sang de leurs sujets pour dompter des hommes indociles. Nous devons, dans la conjoncture présente, imiter leur conduite, et laisser ces barbares vivre à leur manière, puisqu'il est impossible de les policer et de leur inspirer aucun sentiment de soumission et de fidélité. »

L'Empereur se conforma à cette adresse et les insulaires non soumis ne furent point inquiétés.

Toute l'histoire de Hai-nan roule sur la lutte des envahisseurs contre les aborigènes Sai (Si) ou Miou (Miao) ; ces autochtones furent peu à peu refoulés par les Chinois

---

1) Le Tan-eul et le Tchou-ai étaient elles-mêmes subdivisées en deux arrondissements.

2) La capitale était Tong-t'an, à l'emplacement de K'ioung-tcheou actuel.

et durent chercher un refuge dans la montagne pour laisser aux Célestes les riches vallées qu'aussitôt de nombreux colons venus du continent se mirent à exploiter.

Les annales hai-nanaises sont remplies de faits de guerre entre les Célestes et les autochtones.

« Sous le règne de la dynastie des Soung, au commencement des années Tche-ho [1], les fonctionnaires chinois préposés aux frontières rendirent à des indigènes appelés Fou-hou [2] dix esclaves qui leur appartenaient et qui étaient tombés entre leurs mains. Une autre fois ces Fou-hou violèrent les frontières et, après avoir enlevé cinquante-six Chinois, au nombre desquels étaient deux mandarins des territoires de K'ioung et de Ai, nommés Mo Iong-iun-tse et Tche Tchang, ramenèrent bientôt ces captifs en témoignant beaucoup de repentir. Cependant Mo Iong-iun-tse mourut des fatigues qu'il avait éprouvées et de sévères remontrances leur furent adressées à cet égard.

» La trentième année Chao hing [3], des avis transmis par le gouvernement du Kouang-si apprirent qu'un chef des indigènes du Li-tong nommé Ouang Ouen-men, ayant fait alliance avec Ouang Tcheng-ouen et autres chefs des montagnes occidentales avait emporté d'assaut le bourg fortifié de Ting-an et commettait de grandes déprédations sur le territoire chinois. Des troupes furent envoyées qui pénétrèrent simultanément par différents chemins chez les barbares, incendièrent toutes leurs habitations et prirent vivants plusieurs chefs rebelles, dont l'un se nommait Ouang Iong-pin.

» L'Empereur voulut qu'on usât de clémence. Il ordonna de bien traiter ces prisonniers et de les renvoyer dans leurs montagnes.

---

1) 1154 1155.
2) Littéral « Soutien du sceau ».
3) 1161.

» La seconde des années Kien-tao [1], le haut commissaire impérial du Kouang-si écrivit à la Cour pour demander l'autorisation d'aller visiter le gouvernement de K'ioung. « Je voudrais, disait-il, encourager moi-même les commandants et les soldats des trois cantonnements à surveiller attentivement les frontières dont la garde leur est confiée. Je voudrais aussi les exhorter à donner aux barbares des exemples de modération et de justice, qui leur fissent aimer et respecter l'autorité impériale. A l'égard des chefs indigènes, il serait bon, je crois, de récompenser ceux qui se conduiraient bien en les créant gouverneurs chinois de leur propre territoire, mais de châtier avec une extrême rigueur ceux qui essaieraient de commettre encore des déprédations et des rapts. Quant aux Chinois de nos provinces qui se sont réfugiés au Li-tong, il me paraîtrait à propos de les rappeler dans leur patrie, en leur accordant remise entière des impôts arriérés qu'ils peuvent devoir au trésor. » Toutes ces propositions furent agréées par l'Empereur.

» La sixième année Kien-tao [2], le chef Ouang Iong-hieou viola les frontières, mais se retira promptement et sans combat, sur les représentations des autorités chinoises de Ouan-an [3].

» La neuvième de ces mêmes années (1173), des rebelles sortis de Lo-tchang, hien, firent irruption dans les contrées du littoral pillant et brûlant les habitations des sujets de l'Empire. Le gouverneur de K'ioung les battit, les refoula et écrivit ensuite à la Cour : « Les chefs indigènes Ouang Iong-tsun, Ouang Tcheng-fou et Tchen Ien, ont rendu les lieux fortifiés dont ils s'étaient emparés ; ils ont donné des marques de soumission qui méritent d'être encouragées.

1) 1166.
2) 1170.
3) Aujourd'hui Ouan, tchéou.

On pourrait maintenant les charger eux-mêmes de garder les frontières, en leur conférant à cet effet des titres de fonctionnaires chinois. Je propose aussi de récompenser le commandant des forces impériales Hoang Ouen-kiang, pour la valeur qu'il a déployée et les succès constants qu'il a obtenus ; de transférer à Lo-tchang le poste militaire de Tchen-mai, et enfin, de favoriser le retour des nombreux fugitifs de nos provinces depuis longtemps établis chez les barbares, en publiant qu'il leur est fait remise entière de toute dette envers le trésor. » L'Empereur approuva ces propositions.

» La première année Chun-chi (1), l'Empereur signa un décret qui rendait héréditaires les fonctions dont Ouang Ie-tsun et plusieurs autres chefs indigènes avaient été investis. Ce décret fut motivé par un rapport du gouverneur de K'ioung, attestant que depuis les années Siouen-ho (2), ces chefs et leurs auteurs n'avaient cessé de payer régulièrement le tribut et d'employer toute leur influence à conjurer les troubles ou à les calmer.

» La huitième des mesmes années (3), à la sixième lune, le gouverneur de K'ioung entretenant la Cour d'une femme de la famille Ouang, qui régnait sur les indigènes, écrivait ceci : « Elle gouverne trente-six antres. Elle dit que ses ancêtres, originaires des régions de l'intérieur où nous n'avons jamais pénétré ont réuni sous leur autorité ces trente-six antres, depuis l'époque des années hang-ieou (4), et toujours ont soigneusement gardés les défilés qui mettent leurs montagnes en communication avec notre territoire. Elle rappelle que ses ancêtres de trois générations ont reçu des titres de la Cour, en récompense de leurs bons offices, et que sa propre mère, nommée Hoang,

1) 1174.
2) 1119-1125.
3) 1181.
4) 1049-1053.

à laquelle elle a succédé, contribua beaucoup pour sa part, dans les années Chao-hing (1) à contenir et à pacifier les barbares (2). »

La septième des années Kien-tao (3), cette dame Hoang, qui vivait et régnait encore, étant âgée et n'ayant pas d'héritier mâle, avait désiré transmettre son pouvoir à sa fille appelée Ouang et avait demandé pour elle l'investiture, que l'Empereur avait aussitôt accordée. Dans le même temps, un de ses neveux, qui était de la famille Hang, avait été pourvu d'un titre de mandarin chinois et chargé de la garde d'un tchai (4).

La neuvième année Kia-ting (5), l'investiture fut accordée encore à deux femmes des familles Ouang et Ou, auxquelles on donna le titre de I jen (6). Elles régnaient sur les indigènes du Li-tong par hérédité (7).

D'après Fan Che-hou, les autochtones turbulents font souvent irruption sur le territoire chinois. « De temps en temps, écrit-il, les barbares s'emparent du prétoire et s'arrogent le droit de rendre des jugements. Il faut parlementer avec eux pour obtenir qu'ils veuillent bien se retirer. Les mandarins de ces régions perdues, redoutant également le mécontentement de la Cour et celui des indigènes, n'osent se plaindre et tâchent d'arranger à l'amiable toutes les difficultés.

» La première année Chun-li (8) à la dixième lune, le chef des Seng-li de l'antre de la montagne Tche, nommé Ouang Tchong-ki, amenant avec lui les indigènes de dix

---

1) 1131 1162.

2) *Ma Touan-lin*, traduct. Herv. de St-Denys.

3) 1171.

4) Litteral « Campement fortifié ».

5) 1216.

6) Titre que porte les femmes des mandarins du cinquième rang chinois.

7) *Ma Touan-lin.*

8) 1174.

autres tribus au nombre de plus de dix-huit cents, vint trouver le gouverneur de K'ioung en témoignant le désir de s'incorporer à l'Empire. Quatre-vingts petits chefs à la tête desquels en était un qui se nommait Ouang Tchong-ouen, l'accompagnèrent et manifestèrent les mêmes sentiments. Le gouverneur leur fit un excellent accueil. Ils se rendirent au temple de Hien-ing et jurèrent solennellement de ne commettre à l'avenir aucun acte de rebellion ni de violence. On leur offrit un grand festin et l'on profita de cette réunion pour faire peindre leurs portraits ainsi que tous les détails de leurs costumes, d'après les ordres de la Cour. Les uns avaient la tête nue et les cheveux noués avec un ruban de soie pourpre ; d'autres avaient la tête enveloppée d'un morceau de soie de couleurs variées, d'autres enfin étaient coiffés d'un petit chapeau à larges bords chargés de broderies. Tous portaient dans leurs cheveux deux petits peignes d'argent à dents fines ; quelques-uns étaient parés de plumes de faisan. Leur vêtement consistait en une robe courte, d'une étoffe à fleurs, sous laquelle flottait une robe longue ornée d'une bordure à couleurs vives. Leurs pieds étaient nus. Ce costume était d'ailleurs, celui dont ils usaient pour les grandes cérémonies. Un seul d'entre eux, leur roi, était chaussé de souliers de chanvre et revêtu d'une robe de soie bleue brochée de rouge, avec ceinture richement ornée. Il disait que cette robe, avait été donnée à l'un de ses ancêtres dans les années Siouen-lo (1), à l'occasion d'une visite d'hommage qu'il avait faite et en même temps qu'un titre honorifique lui avait été concédé (2). »

Il ne faudrait cependant pas croire que les autochtones fussent tous aussi désireux de devenir sujets du Fils du Ciel, ce fait fut un acte isolé, et les indigènes des montagnes

---

1) 1119-1120.
2) *Ma Touan-lin,* traduction Hervey de Saint-Denys, t. II, p. 393.

luttent encore aujourd'hui pied à pied pour leur liberté et la conservation de leurs coutumes.

La faiblesse des empereurs Heou Han (25-221 après J.-Ch.) permet aux chefs militaires de se rendre indépendants. Dans le sud, un Chinois, nommé Ho P'ou, se crée un petit royaume avec la presqu'île de Lei-tcheou et Hainan, et reste le chef de cette principauté jusqu'à l'époque des San-kouo [1].

Les Ou (221), dont la résidence est à Ou-tchang, fou, puis à Nan-king, envoient leurs troupes jusque dans Hainan [2], et dirigent le sud de la Chine, jusqu'à l'arrivée des Si Tsin (323), mais à partir de 420 jusqu'en 589 sous les Soung, les Ts'i, les Léang et les Tch'en, la Chine est morcelée en deux parties : le Fleuve Bleu est à peu près la frontière des deux États. Les premiers Soui (589) tentèrent de rétablir l'unité chinoise, mais la faiblesse des derniers Empereurs de cette dynastie engendre un désordre complet de l'Empire, les mandarins ne reconnaissent plus les limites de leur gouvernement, il faut l'énergie des T'ang (620) pour remettre le pays aux exactions des gouverneurs et rétablir la tranquillité. En 627 le sud prend le nom de Ling-nan, et Nan-hai (Canton) en devient la capitale.

Les troubles recommencent à la fin de la dynastie des T'ang, les gouverneurs du sud vident entre eux leurs querelles, les populations sont réduites à la misère.

Un curieux rapport, fait par un officier du palais des Han méridionaux, prisonnier de l'armée des Soung, décrit ainsi l'état d'oppression des peuples du Sud.

« Il n'y a pas un supplice que mon maître ne mette en usage, à l'égard des criminels : les brûler vifs, les

1) « Les Trois Empires ».

2) L'administration du Tchou-ai fut rétablie, et Tse-ouen devint la capitale des divers districts du Sud ; cette division fut maintenue par les Soung.

couper en pièces, les livrer aux tigres et aux éléphants sont les peines les plus ordinaires qu'il leur fait souffrir. Les impôts sont exorbitants et les corvées excessives; toutes les fois que le peuple veut entrer dans la ville de Ioung-tcheou (Nan-king), il lui en coûte dix sous ; la mesure de grains à K'ioung-tcheou (Hai-nan) paie jusqu'à quarante et cinquante sous ; il y a des mandarins dont l'unique emploi est de veiller à la pêche des perles, et d'en apporter chaque année au prince une certaine quantité ; on voit dans son palais une profusion étonnante de perles et d'écailles de tortues mises en œuvre avec beaucoup d'art. Il a fait faire à dix li de la ville où il tient sa Cour une multitude de palais où il va se promener ; il y a passé des mois entiers : il regarde la fortune des familles opulentes comme étant à lui ; dans les récompenses qu'il est obligé de faire, il s'adresse d'ordinaire à ces familles qu'il réduit le plus souvent à la misère. »

En 985, une émigration venue du Tchen-tcheng (1) sous la direction d'un chef de tribu, Pou Lo-nogo (2), aborda à Hai-nan. Ces réfugiés, fuyaient l'oppression du roi Li Houan, du Kia-tcheou (3) qui venait d'envahir la côte méridionale de la presqu'île indo-chinoise ; ils demandèrent à devenir les sujets de l'Empire et s'installèrent au Tan, tcheou.

L'Empereur Tai-tsou (964), s'écria qu'il voulait délivrer les peuples méridionaux de l'esclavage, mais les princes du royaume de Chou et les Han du nord le forcè-

1) Il avait avec lui ses parents et alliés au nombre de plus de cent. (Ma Touan-lin).

2) Le Tchen-tcheng comprenait les bouches du Mé-kong et l'An-nam.

3) Kiao-tcheou est également appelé dans les annales chinoises Kiao-tche. An-nan fut aussi un des noms que les Célestes donnèrent à ce pays.

rent à maîtriser ce sentiment et à remettre à plus tard ses projets.

Le roi Lieou-tchang, des Han méridionaux, ne se laissa pas surprendre, il réunit une armée importante et prit lui-même l'offensive. L'Empereur envoya alors le général Pan Mei avee une armée d'élite. Les troupes des Han commandées par un eunuque furent battues malgré leurs nombreux éléphants armés en guerre.

L'armée impériale occupa tout le pays qui comprenait alors 971 départements et 170,263 familles imposées ; Pan Mei fut nommé gouverneur des nouvelles provinces qu'il venait de conquérir, tandis que le dernier roi, prisonnier, dut gagner Tien-tcheou où résidait l'Empereur ; c'est là qu'il mourut (980) avec le titre de Prince du 3e ordre sous le nom de Nan-iué.

En 1085 Hai-nan fait partie du Kouang-nam oriental.

A la fin du xiie siècle les princes Soung commandent le sud tandis que les Kin gouvernent le nord de la Chine. Les Mongols profitent des divisions politiques intérieures pour étendre leur pouvoir dans le nord et l'ouest de l'Empire, et s'emparent bientôt du trône des Kin.

Les Nan Soung sont les derniers à entrer en lutte avec les Iouen, Mongols, qui ne cessent de faire marcher leur armée au sud du Fleuve Bleu. Ouen Tien-siang, ministre des Soung, veut convaincre le général Pe Ien des Mongols de ne pas se porter plus au sud (1276) :

« Si vous portez vos vues plus loin, et que vous ayez formé le dessein d'anéantir la dynastie Soung, sachez que vous avez encore bien du chemin à faire et des combats à livrer avant d'en venir à bout. Les provinces de Hoai (Kiang-nan), de Tché (Tché-kiang), de Min (Fou-kien), et de Kouang (Kouang-toung) ne sont pas encore en votre pouvoir. Nous pouvons nous y défendre, et, comme le

4

sort des armes est journalier, qui sait si les choses ne changeront pas ? »

Les Soung furent vaincus, et durent se réfugier dans le Fou-kien ; peu après leurs états passèrent au pouvoir des Iouen. Des étrangers gouvernèrent alors la Chine (1280).

CHAPITRE TROISIÈME

LE CATHOLICISME

LES JÉSUITES

L'inscription du P. Schall, gravée sur l'église élevée à Pé-king en 1650, résume ainsi l'historique de l'évangélisation chrétienne en Extrême-Orient :

« La foi fut d'abord apportée en Chine par l'apôtre saint Thomas ; elle le fut une seconde fois et avec un plus grand succès par les Syriens sous la dynastie des T'ang. Enfin elle se répandit pour la troisième fois au temps des Ming, grâce aux prédications et aux ouvrages chinois de saint François Xavier, puis de P. Mathieu Ricci... »

Si la valeur du manuscrit en langue chaldaïque, trouvé dans un très ancien bréviaire de l'église de Malabar, est discutable à propos de saint Thomas (1), la stèle de Si-an,

1) « C'est par le moyen de saint Thomas que les erreurs de l'idolâtrie indienne ont été dissipées ; c'est par le moyen de saint Thomas que les Chinois et les Ethiopiens se sont convertis à la foi et ont embrassé la vérité... »

fou, qui confirme au contraire l'existence de colonies de moines nestoriens en Chine au VIIe siècle de notre ère, est d'une authenticité qui n'est pas contestée ; cette pierre date de 782.

Si-an, fou, au temps de la dynastie T'ang (620-907) s'appelait Tch'ang-an, elle donna l'hospitalité aux chrétiens Syriens qui eurent dans cette capitale de fréquentes relations avec les membres de la famille impériale. « O-lo-pen, est-il écrit, parti de Judée, après avoir couru de grands dangers sur mer et sur terre, arriva enfin en Chine, l'an 632 de notre Seigneur. »

Mais les communications entre l'Europe occidentale et l'Extrême-Orient tombent entre les mains des Musulmans ; les Princes de « l'Empire du Milieu » entrent eux-mêmes en lutte avec les nombreux monastères nestoriens ou bouddhiques qui se sont élevés, et les font supprimer. Vers 980, d'après Aboul-Farage, des missionnaires « trouvèrent le christianisme éteint en Chine. Les chrétiens avaient péri de différentes manières, leur église avait été détruite et il ne restait plus qu'un seul fidèle dans la contrée [1]. »

Mais les invasions asiatiques qui pénètrent en Europe orientale émeuvent l'Europe ; la bataille de Lignitz achève de consterner tous les chrétiens, et les papes, eux-mêmes effrayés, députent des missionnaires auprès des grands Khans mongols pour les conjurer de renoncer à leurs conquêtes et à leur œuvre de destruction.

Gen-gis khan (T'ai-tsou) et K'ou-bi-lai (Che-tsou) font partie de cette pléïade de conquérants mongols qui préparent ou fondent la dynastie des Iouen ; leur luxe et leur pouvoir attirent à leur cour des représentants et même des colonies de toutes les races qu'ils ont vaincues : les Perses, les Arabes y représentent la religion musul-

1) *Missions catholiques*, 1886, p. 52.

mane ; les Russes, les Syriens et les Arméniens y professent ouvertement le culte chrétien, et les bouddhistes ne manquent pas à leur tour d'y glaner dans cette foule de croyants ou d'idolâtres de nombreux adhérents. Les camps des grands Mongols étaient comme un musée ambulant des religions de l'époque, tous les cultes y étaient admis et même protégés, et tous comme le dit Odoric ne manquaient pas, à tour de rôle, de glorifier ces grands conquérants.

Les Ming qui étaient une dynastie chinoise succédèrent aux Mongols tolérants ; ils entreprirent de supprimer toutes les religions, et les pagodes bouddhiques elles-mêmes ne furent pas épargnées.

Il faut atteindre le XVI[e] siècle pour revoir apparaître le christianisme en Extrême-Orient ; ce n'est plus par l'Asie Mineure que les missionnaires gagnent les pays chinois comme au temps de saint Louis, mais c'est par le cap de Bonne-Espérance, Goa et le sud des Indes que François Xavier, Matteo de Ricci et les Jésuites séjournent à Canton, au Fou-kien ou à Pé-king.

Les Portugais arrivés les premiers en Chine obtiennent l'étroite langue de terre de Macao (1543 ou 1547) pour leurs établissements, et le Pape donne au roi de Portugal une sorte de protectorat catholique sur les terres asiatiques.

Depuis l'année 1549 les missions de la Compagnie de Jésus dans l'Asie, situées au-delà du Gange, dépendent de la province de Goa ; elles sont toutes composées de Pères Portugais, et c'est des Indes que le Provincial dirige les missionnaires qui vont bientôt se répandre au-delà du détroit de Malacca.

François Xavier (1552) ne peut mettre pied sur le continent chinois, mais le P. Melchior Barreto se glisse en 1556 à Canton, le P. Gago se trouve incidemment à Hai-nan en 1560, et en 1562 le P. François Perez vient

s'établir à Macao. Cette résidence, en territoire portugais, se transforme peu à peu en un collège et un séminaire, et en 1575 le pape Grégoire XIII crée un évêché, dit de la Chine, ayant son siège à Macao.

Malgré le danger qu'il y a de pénétrer en Chine, trois Jésuites y entrent en 1563, le bienheureux Pierre d'Alfaro avec trois autres religieux mineurs risquent leur vie dans Canton en 1579, et des Franciscains, échoués sur les côtes de Hai-nan en 1584, sont jetés en prison.

Les Franciscains espagnols [1], de la province de saint Grégoire aux Philippines, étaient destinés à la mission nouvelle de Cochinchine, lorsqu'une tempête les rejeta sur le littoral du K'ioung tcheou, fou. Les membres de cette mission étaient les PP. Diego d'Oropesa, da Montilla, Pedro Ortis, Cristobal Gomez, Diego Ximenes, Francisco Villarino et Manuel da Santiago ; quatre prêtres s'étaient joints à l'expédition, parmi eux étaient les frères Laici.

Ces Européens firent naufrage dans le district de Tch'ang-houa. Saisis comme vagabonds, ils furent conduits sous escorte à la capitale de l'île où ils furent emprisonnés avec les condamnés.

« J'ai vu, a écrit un des naufragés [2], dans la prison de la ville de Ahynam, une grande salle où il y avait plus de cent prisonniers, tous presque nus et les pieds enfermés dans des blocs ; nous avions, dans cette salle et pendant toute la nuit, une sentinelle avec un petit tambour sur lequel il tapait pour répondre aux coups, que donnait sur son tambour le garde qui était en faction à la porte de la prison. »

Les Franciscains n'ont fait que passer dans l'île, sans laisser de souvenirs au point de vue religieux. De Hai-

---

1) Voir le chapitre spécial sur cette expédition : *Relation de la Mission franciscaine du P. d'Oropesa.*

2) *Libro y relacion de la China, hecho por un frayle descalço...*

nan, ils sont dirigés sur Canton, d'où ils gagnent Macao, puis Manille.

Le premier missionnaire qui obtient une autorisation de résidence est le P. Ruggieri (1581). Mathieu de Ricci en 1582 est admis à Tchao-king, fou, alors capitale du Kouang-tong, et le vice-roi lui permet de demeurer dans sa cité. Mais cette faveur lui est bientôt retirée par un nouveau gouverneur général qui le renvoie en août 1589 vers d'autres régions. Ricci pénètre alors jusqu'à Chao-tcheou, fou, par le Fleuve du Nord ; c'est là qu'il se retire de 1589 à 1595, protégé par un mandarin important : Ouang Tchong-ming [1], habitant cette cité. C'est ce même officier, devenu un ami de Ricci, qui l'introduit à Pé-king (7 sept. 1598).

Ce fonctionnaire de la dynastie des Ming avait un fils qui embrassa le christianisme, il reçut à son baptême le nom de Paul. Paul Ouang quitta plus tard la capitale de l'Empire pour retourner à Hai-nan ; le Père Mathieu Ricci lui remit une lettre de recommandation pour le P. Palmerio, visiteur des missions de la Chine et du Japon à Macao (1632).

---

1) Le P. Huc dit Kouang.

« Pendant que le P. Ricci dirigeait la mission de Tchao-tcheou, fou (?), il avait fait connaissance d'un grand dignitaire de l'Empire, nommé Kouang, qui se rendait alors en qualité de commissaire, à Hai-nan, grande île située au sud de la Chine. Un jour, le P. Ricci lut dans le *Moniteur de Pe-king* que son ancien ami le grand mandarin Kouang venait d'être nommé président de la première Cour souveraine, et qu'il devait se rendre au plus tôt à Pe-king... Ce haut dignitaire ne tarda pas en effet de quitter Hai-nan et d'arriver à Tchao-tcheou (?). Il reçut la visite du P. Cataneo, lui demanda des nouvelles de son ami Li Ma-teou (Mathieu Ricci), et apprit avec plaisir qu'il avait fondé un établissement à Nan-tchang, fou... — Nous nous verrons à Nan-tchang, fou, dit-il, je le prendrai avec moi jusqu'à Nan-king, jusqu'à Pe-king même; car j'ai besoin de lui pour corriger le calendrier de l'Empire et réformer le tribunal des mathématiques...»

Le Christianisme en Chine, t. II, p. 134-135. Dans ce texte l'auteur a voulu dire Chao-tcheou, fou.

« A cette époque la Province de Goa avait été subdivisée. En 1612, le T. R. P. Claude Aquaviva en avait détaché la Province du Japon, dont la maison mère avait été fixée à Macao. Elle avait pour champ d'action l'Indo-Chine, la Chine et le Japon. Comme un seul Provincial ne pouvait faire la visite annuelle des maisons réparties sur des régions si étendues, le T. R. P. Mutio Vitelleschi en détacha en 1618 la vice-province de Chine. Cette vice-province fut chargée des missions établies et à établir dans l'Empire chinois ; on excepte cependant les deux Kouang, qui restent attachées à la province du Japon (1), jusqu'en 1773 ; c'est ainsi que Hai-nan dépendait de cette province, composée principalement de Pères Portugais (2). »

Le P. Cardim, nous expose ainsi les démarches de Paul Ouang :

« ...Un mandarin chinois natif de cette isle se transporta pour je ne sçay quelle affaire en la cité de Macao, et fut logé en notre collège avec toute la charité possible : il en fut ravy, et fit grande instance auprès du Père André Palmier visiteur de la Province du Japon, et de la vice-province de la Chine, de luy accorder un de nos Pères, qu'il meneroit avec soy en l'isle de Hainam, pour le baptiser avec sa femme, ses enfans, et toute sa famille. Le Père visiteur s'en excusa d'autant qu'il n'avoit personne au collège, qui sçeut la langue chinoise, mais il promist qu'il y en envoyeroit un de ceux qui travailloient en la Chine... »

---

1) En 1614, l'Empereur Dai-fu-sa-ma avait lancé un édit qui chassait les Etrangers du Japon. Ses sujets eux-mêmes qui avaient embrassé le christianisme ne furent point épargnés dans sa colère. Ces néophytes asiatiques sous la direction des P. Jésuites se réfugièrent à Macao, d'où ils se répandirent à Fai-fou en Annam, dans les villes du Tonkin, de Cochinchine, du Siam, du Cambodge pour former autant de dépendances de la mission que les Jésuites continuèrent d'appeler Province du Japon.

2) *Manuscrit* du P. Carrez.

Ce fut le P. Pierre Marquès (ou Marquez) qui fut chargé de se rendre en Hai-nan (1632). Ce missionnaire avait surtout travaillé au Japon et en Indo-Chine, il connaissait fort peu de chinois, on dut lui adjoindre un habile et zélé cathéchiste, Dominique Mendez, originaire du Tché-kiang.

Paul Ouang dut probablement recevoir ces religieux dans sa famille, car ce n'est qu'en 1635 qu'on parle d'une résidence particulière de la mission.

« Le frère Mendez instruisit toute la famille du mandarin, et le 27 mars 1632, le P. Marquès baptisa sa femme, ses trois fils, une de ses brus et quatre de ses petits-fils. La bonne semence du christianisme se répandit rapidement [1]. »

En 1635, le P. Pierre Marquès, qui avait eu de la peine à apprendre la langue du pays fut rappelé à Macao, et remplacé par le P. Benoit de Mattos, arrivé l'année précédente de la province du Fou-kien. La communauté de langue de Hai-nan et des pays d'Amoy mettait ce missionnaire à même de s'entretenir aussitôt avec ses nouveaux paroissiens.

Il voulut se procurer une résidence à la capitale de l'île ; une maison qu'on disait hantée se trouvait justement à louer, il l'acheta, la fit réparer, et commença ses fonctions sans être inquiété. Sa parole convaincante lui attira de suite bon nombre d'habitants et dès la première année il fit trois cent trente-cinq baptêmes.

« L'an 1636 toute la chrestienté de cette isle estoit partagée en quatre cantons, le premier estoit en la cité métropolitaine qui se nomme Kincenfu [2], le second à Tingoam [3], le troisième à Bancao [4], et le quatrième à

1) *Manuscrit* du P. Carrez.
2) K'ing-seng fou, K'ioung-tcheou fou.
3) Deing-an, Ting-an.
4) Ban-kao ou Pan-kao, près Ting-an.

Lummo [1], qui ont tous leurs églises bien accommodées et bien ornées. La ville de Tingoam est esloignée de la métropolitaine de dix lieues : Le Père Benoist Mattos y alla le dimanche des rameaux, y estant invité par le peuple ; et prist à tasche d'y faire l'office de la saincte semaine avec les cérémonies ordinaires de l'Eglise. Il y prescha aussi la Passion, et ces bons néophites tesmoignèrent par leurs sanglots et leurs larmes la compassion qu'ils portoient à notre bon Sauveur souffrant. Le Vendredy Saint se fit l'adoration de la saincte Croix, ce qui parut si sainct et si dévot, que tous en restèrent grandement consolés, et tout le jour on ne fit autre chose que se discipliner, ou prier devant le Crucifix. Encore que les chrestiens de cette ville soient tous nouveaux car Mathieu, fils de Paul le mandarin, qui mena nos Pères en cette isle, les y conduisit tout le premier, néantmoins notre bon Dieu se communique particulièrement à eux, et les comble de ses grâces.

» Le Père quittant cette ville s'en alla à Bancao, qui appartenait à Dom Paul mandarin, le premier hoste de nos Pères, où il travailla jour et nuit preschant, catéchisant, et administrant les sacremens et ce avec tant de zèle, de dévotion et de ferveur que tous ceux du lieu se firent baptiser, sans qu'il y restast un seul idolâtre. Ce bon Paul apprenant cette heureuse nouvelle, il en fut extrêmement joyeux, et commanda aussitost que l'on bâstis une belle église, pour la commodité de ce bon peuple. Après ces riches et admirables conversions le Père s'en alla à Lummo, village esloigné d'une journée de Bancao. Il est situé dans des bois fort espais et qui environnent tellement les maisons qu'on a de la peine à y entrer. Il y avoit désia quelques chrestiens, que le Père Marquez y avoit jadis baptisés, le Père les voulut instruire de nouveau pour les ouyr en confession, et fist quelques conférences sur ce

1) Long-moun.

sujet : le fruit que les chrétiens en recueillirent fut tel qu'ils venoient de plusieurs lieues loin pour estre instruits.

» L'an 1637, au plus fort de la ferveur des chrestiens, lorsque trois cens et trente personnes se firent baptiser ensemble, le diable entra en furie de se voir ainsi chassé de son royaume. Il commença donc à émouvoir une persécution contre les chrestiens, par le moyen des Bonzes.

» Les Bonzes ne s'appaisèrent point par la mort d'un des leurs, ainsi se courrançans de plus en plus contre les chrestiens, contre la loy du vray Dieu, et contre les Pères, ils présentèrent au mandarin gouverneur de l'isle un memoire plein de fables et fadaises pour l'induire à chasser le Père Mattos de l'isle, jurans qu'autrement les Pagodes, la submergeroient et noyeroient entièrement, comme ils avoient prédit. Le gouverneur ne tint conte de ces menteries ; et ils rechargèrent par un nouveau mémoire, soubsigné de beaucoup de Lettrés et des principaux de la populace...

» ...Le mandarin se voyant contraint de leur donner audiance, les fit entrer, et commençant à parler le premier se mit à louer notre saincte loy, protestant qu'elle estoit bonne et saincte...

» L'ennemi du genre humain voyant que ce stratagème ne réussissoit point à son gré, suscita d'autres lettrés, qui conférèrent par ensemble et dressèrent un autre mémorial contre le Père, disant qu'il avoit la maison toute pleine d'armes et de munitions de guerre, avec quoy il se vouloit rendre maistre de l'isle de Hainam... Ils firent plusieurs copies de ce memorial, les attachèrent en divers endroits et aux lieux publics de la cité, afin qu'un chacun les pût lire, et à ce qu'ils souslevassent la populace contre le Père. Et de fait celuy qui le logeoit le chassa de sa maison, craignant d'encourir la disgrâce du peuple, comme firent pareillement trois autres chez lesquels il se retira, si bien qu'à peine pût-il treuver une petite cabane pour habiter.

Quand il en sortoit les occasions de souffrir ne luy manquoient point, car plusieurs luy jettoient des caillous, et le frappoient à coups de baston, d'autres le chargeoient d'injures et calomnioient avec une estrange animosité. Alors il vit bien qu'il estoit nécessaire que le gouverneur reconnut la vérité... il adressa un memorial... Les armes, Monseigneur, luy dit-il, que j'ay en ma maison sont spirituelles...

» Cette persécution ne refroidit point les neophites...

» ...En cet accident si fascheux il demanda au gouverneur ce qu'il avoit à faire, et il luy conseilla de céder à cette fureur insensée. Or quoy le Père eus prist résolution de demeurer en l'isle travesti, et fait semblant de s'embarquer, néantmoins le concours des Gentils fut si grand pour le voir partir, et leur rage si subtile, que jamais il ne pût tromper. Il tira donc droit à Macao...

» ...Le Père... recommanda son troupeau au bon Marcel (1).

» ...Les bonzes en estans avertis... le prièrent de venir se reposer en leur maison, où il luy pourroient plus commodément proposer quelques doutes touchant la Loy chrestienne. L'innocent Marcel leur accorda leur demande, ne soupçonnant d'eux aucune malice,... ils le prièrent de se rafreschir, et pour rafreschisement luy donnèrent du poison, qu'ils luy avoient préparé, et qui l'envoya au Ciel... Les chrestiens avec son serviteur ensevelirent son corps comme celuy d'un Sainct... son serviteur retourna à Macao et raconta le tout au Père Benoist, luy apportant beaucoup de lettres de la part des chrestiens de l'isle et encore de la part de beaucoup de Gentils, qui le redemandoient avec grande instance... ces lettres... persua-

---

1) Marcel est une altération de Manuel (Emmanuel). C'était un catéchiste, originaire de Fou-tcheou, fou (Fou-kien) que le P. de Mattos avait amené avec lui. Il mourut empoisonné le 20 août 1640.

dèrent au Père visiteur de l'y renvoyer, lequel y retourna très volontiers, et les chrestiens se remirent en leur première ferveur [1]. »

Après le départ du P. de Mattos (1640), les Hai-nanais ne restent pas sans pasteur. D'après le P. Bernardin de Rouen [2] des Franciscains avaient reparu dans l'île en 1639, et conduits par le P. Antonio de Santa-Maria ils avaient installé une maison et une église. Le P. de Santa-Maria institua le Tiers-Ordre, dans lequel le Portugais Manuel Bello, et la fille du gouverneur de Hai-nan entrent les premiers.

Pendant le séjour des membres de l'Ordre de saint François dans le K'ioung-tcheou, fou [3], le P. de Mattos se rend en Cochinchine, emmené par le P. de Rhodes,

---

1) *Relation du Japon*, par le P. Cardim.

2) *Histoire universelle des Missions Franciscaines*, vol. II, p. 283.

3) D'après un manuscrit conservé à Manille sous le titre de *Razon de las Missiones del Imperio de China...*, les Franciscains, de la sainte province de San Gregorio aux Philippines, ont laissé l'énumération de leurs établissements sur le continent chinois, au moment de l'édit de 1724. A cette époque, il n'est pas fait mention de leur chrétienté de 1639 à Hai-nan, qu'ils cédèrent sans doute aux PP. Jésuites au retour du P. de Mattos, mais leurs établissements dans la province du Kouang-toung continental étaient très importants. Ils étaient situés dans le delta du Si-kiang, et entre Canton et Tchao-tcheou, fou.

Les rives du Si-kiang et les terres situées au sud de ce fleuve étaient réparties entre d'autres ordres religieux. La *Revue de l'Extrême-Orient*, de 1884, a publié le *Catalogus Ecclesiarum existentium in Imperio Sinarum,* de la collection du British Museum. En 1724, on trouvait dans les pays méridionaux de la Rivière de l'Ouest des églises dans les cités suivantes :

In Lui cheu fu, una PP. Societatis (Lei-tcheou, fou).
In Lien cheu fu, una PP. Societatis (Lien-tcheou, fou).
In Kiung cheu fu, una PP. Societatis (K'ioung-tcheou, fou).
In Cheng ching hien, una DD. Gallorum (Cheu-tch'eng, hien).
In Sin hoei hien, una PP. Societatis (Sin-houi, hien).
In Sin hing hien, una (Sin-sing, hien).
In Xao king fu, una PP. Augustiniaorum (Tchao-king, fou).
In Foe Xan, una PP. Societatis.

et demeure à Sinoa (Hué) de 1641 à 1643, mais revient l'année suivante en Hai-nan.

Vers la fin de 1645 quelques nouveaux prêtres de la Compagnie de Jésus arrivent d'Europe à la province du Japon. Le 23 février 1646, cinq missionnaires quittent Macao pour le Tonkin ; ils ont avec eux trois P. Jésuites pour Hai-nan. Ces trois derniers évangélistes sont Jean André Lubelli (ou Lobelli), Antoine Constantin, et Valentin Nogheira ; ils vont renforcer la mission du P. de Mattos.

« Après vingt-quatre heures de navigation, le capitaine de vaisseau vint relâcher au port de Sancian, tant pour donner aux Pères le moyen d'honorer cette terre sanctifiée par les derniers moments de l'apôtre des Indes, que pour calmer une mer plus calme *(sic)*. Le lendemain il se remit en route pour l'île d'Haynan ; et, quoique les vagues fussent assez fortes, le vaisseau continua à avancer jusqu'à minuit (1). »

L'orage grandit et pousse le bâtiment contre un écueil où il se brise ; seul le P. André Lubelli cramponné à un mât est recueilli par des pêcheurs, puis parvient sain et sauf à la mission.

Ce second séjour du P. de Mattos en Hai-nan a lieu au moment des derniers troubles qui amènent des étrangers au trône de Chine (les Ts'in), et la fin de la dynastie nationale des Ming qui fuyant le nord s'est réfugiée dans les provinces méridionales de leur Empire.

En 1647 un général mandchou, nommé Li, s'empare de Canton sur l'armée des Ming et y installe comme vice-roi, Toung, mandarin de Nan-king. Canton est livré pendant trois jours aux soldats vainqueurs. Les Pères Jésuites qui y ont ouvert l'année précédente une maison qu'habitent le P. Sambiasi et le P. Ferreira avec un frère coad-

---

1) *Voyages et travaux des missionnaires de la Compagnie de Jésus.*

juteur, réussissent à sauver leur vie. Les envahisseurs se retirent en fixant trois flèches à la porte, pour indiquer qu'elle a été visitée et dévalisée, mais un officier obtient peu après que la maison soit remise en ordre.

De Canton, le général Li passe à l'île de Hai-nan. Il s'y trouvait alors quatre missionnaires : le P. de Mattos, supérieur de la mission, le P. Nunez, portugais, le P. Boym, polonais, et le P. Lobelli, italien. Les Jésuites eurent beaucoup à souffrir de cette invasion ; les soldats se saisirent du P. de Mattos, le dépouillèrent et le conduisirent presque nu devant le général. Ce chef eut pitié de son état et lui fit rendre ses vêtements ; il ordonna de faire relâcher les autres missionnaires et pour les dédommager de toutes ces aventures leur fit remettre vingt taëls pour subvenir à leurs premiers besoins (1).

De Hai-nan, les troupes mandchoues passèrent au Kouang-si où les Ming s'étaient retirés. Vers le milieu de 1648, Li fut gagné à la cause de la dynastie nationale et s'unit à Iong-lié qui avait établi sa cour à Tchao-king, fou, sur le Si-kiang. Le vice-roi de Canton, Toung, qui avait refusé de se rallier aux Ming fut mis à mort et peu après toute la province se rattacha à la dynastie chinoise.

Mais cette victoire est de courte durée : deux ans après les Tartares reprennent Canton, et repassent dans l'île d'Hai-nan (1651-1652) où le vice-roi du Kouang-toung placé par les Ming s'est réfugié.

Hai-nan est à cette époque assaillie de tous côtés, en même temps que les troupes Tartares, arrivent dans l'île les flottes de Tchen-koung (Coxinga), elles ravagent les côtes et si ces pirates échouent devant K'ioung-tcheou, ils se rattrapent au Tan, tcheou, qu'ils occupent.

En cette année 1652, les compagnons du P. de Mattos

---

1) D'après le P. Carrez.

ont quitté Hai-nan ; ce missionnaire est alors seul dans l'île [1].

Plein de courage et d'énergie ce P. Jésuite tente une démarche auprès de Coxinga pour sauver Hai-nan des incursions des forbans.

« Le P. de Mattos avait connu ce chef pirate au Fou-kien, il crut que s'il allait le trouver, il l'amènerait à signer la paix ; le vice-roi de la province agréa cette proposition et le P. Jésuite se rendit en négociateur auprès du roi des écumeurs des mers de Chine. Mais celui-ci feignit de le prendre pour un espion et le fit mettre aux fers. Il resta trois mois en prison, au bout de ce temps le vice-roi n'ayant pas voulu payer 2,000 taëls pour sa délivrance, le P. de Mattos fut précipité dans les flots.

» Ainsi périt ce bon missionnaire, victime de sa charité (fin mars ou commencement d'avril 1652). Le vice-roi fit rechercher son corps, qui rejeté par les vagues, reçut une sépulture honorable. Il fut enterré dans le cimetière voisin de K'ioung-tcheou.

» Le second séjour du P. de Mattos avait été fécond. Dans un de ses deux registres de baptêmes, qu'on retrouva après sa mort on lisait les noms de 2,263 adultes baptisés. L'autre livre fut perdu.

---

1) Dans la *Relation de ce qui s'est passé en l'année 1649*, on lit à propos du K'ioung-tcheou, fou :

« Il y a pres de quinze ans que l'on a commencé cette mission ; mais l'on n'y a pas fait grand bruit, à cause qu'il n'y a qu'une seule personne pour instruire les peuples. Il est bien vray que l'on avoit envoyé au Père Mattos, qui est tout seul depuis fort longtemps, cinq Peres de nostre Compagnie pour travailler avec luy : mais outre que deux se noyerent dans un naufrage, les trois autres qui commençoient à apprendre la langue se retirèrent au Tunquin, et de là à Macao, suivant le conseil que leur donna le Pere Mattos, lors que l'entrée des Tartares jetta l'effroy dans l'ame de tous les peuples. De cette façon le Pere y est demeuré seul; mais parce qu'il sçait parfaitement les langues du Pays, nous esperons que la constance, avec laquelle il a tenu ferme dans cette Isle, ne sera pas inutile aux peuples à qui il preschera l'Evangile. »

» A la fin de l'année 1652, l'île faisait définitivement retour à la dynastie des Ts'in.

» De 1652 à 1656, aucun écrit ne nous est parvenu pour nous faire connaître l'état de la mission. Ce n'est qu'à cette dernière date qu'un Français, le P. Forget, arrivé en Chine avec seize autres de ses compatriotes, vint se mettre à la tête des chrétientés de Hai-nan.

» Le P. Forget était recteur du collège Saint-Eloi à Metz lorsqu'à l'âge de cinquante ans il résolut de partir pour le Céleste Empire. Son industrieuse charité, sa prudence, les exemples d'une vie toute sainte, compensèrent ce qui lui manquait au début de son arrivée en Asie, la connaissance de la langue chinoise ; il se fit aimer des idolâtres aussi bien que des néophytes.

» Les mandarins avaient occupé sans titres l'ancienne résidence du P. de Mattos, il réussit à se la faire restituer, puis en 1659, il fit rebâtir sur de meilleures proportions l'église de Kioung-tcheou,fou ; les fidèles s'étant accrus tant parmi les citadins que parmi les campagnards. Mais son âge, les privations, les fatigues l'épuisèrent, et après quatre années de travaux, il rendit le dernier soupir (9 octobre 1660). Il fut enterré hors des murs de la préfecture, dans le cimetière des chrétiens [1]. »

La côte de Hai-nan est rarement propice à la navigation, les Pères de la Compagnie de Jésus eurent à souffrir plusieurs fois de la violence des courants et de la tempête. En 1658, quelques missionnaires bannis du Tonkin doivent reprendre la route de Macao (fin juillet), mais « leur vaisseau alla échouer sur les côtes de l'île d'Haynan, où il fut brisé par la violence des flots. La plupart des passagers avaient pu échapper au naufrage, et nos Pères furent recueillis par le P. Forget, supérieur de la mission que nous avons en cette

1) *Manuscrit* du P. Carrez.

île. Après un mois de séjour, les exilés reprirent le chemin de Macao, où ils arrivèrent sur la fin septembre 1658 (1). »

Le P. Forget n'avait point été le seul à assurer l'extension des chrétientés de l'île, dès 1657 il avait été aidé dans ses travaux par un autre Français le P. Adrien Greslon. Celui-ci, assisté du P. Stanislas Torrente, arrivé plus récemment (1659-1660), recueillit le dernier souffle de son compatriote, mais fut la même année rappelé à Macao pour être dirigé dans le bassin du Fleuve Bleu où ses soins étaient réclamés.

Laissé seul, le P. Torrente prit la direction des églises de K'ioung-tcheou, fou, (K'ioung-chan, hien) et de Ting-an, hien. Il visita les neuf autres stations chrétiennes moins importantes, situées dans les bourgs et villages voisins de la vallée du Fou-ho, comme Ban-kao, Long-moun, Ka-ti, etc.

« Parmi les chrétiens de la Capitale, il comptait beaucoup de soldats de la garnison ; c'étaient les plus fervents et les plus zélés. Quoique pauvres, ils étaient remplis d'une sainte émulation pour orner les églises, assister aux offices et amener de nouveaux catéchumènes. Les femmes, qui en Chine ont d'ordinaire des chapelles spéciales, se rassemblaient dans la maison de l'une d'elles une ou deux fois par mois et y prenaient part aux saints mystères (2). »

En 1664, sans que nous en connaissions les raisons, le P. Torrente fut rappelé pour aller au Kiang-si où la persécution éclata trois mois après son arrivée. Le P. Vice-provincial qui était le P. Sébastien d'Amaya le ramena à Canton où le P. Torrente tomba malade. Malgré son état, il y fut arrêté avec le P. Lobelli et conduit à Pé-king (1665).

Un édit impérial ordonnait de saisir les Européens qui séjournaient dans l'Empire et de les reconduire à Canton

1) *Voyages et travaux des missionnaires de la Compagnie de Jésus.*

2) *Manuscrit* du P. Carrez.

qui était le seul port que les Etrangers pussent fréquenter ; ce décret contre les « Barbares occidentaux » fut aggravé quelques années après (1669) par un nouvel édit qui mit encore plus d'entraves à l'extension du catholicisme ; il défendait aux missionnaires de bâtir des églises, d'enseigner en public ou en particulier, de donner le baptême aux Chinois, de distribuer aux chrétiens des médailles, des chapelets, des croix et autres marques de religion.

Ce décret fut appliqué avec plus ou moins de sévérité, atténué par la suite selon l'esprit des gouverneurs chinois. Le P. Torrente après six années de détention, gagna Macao, d'où il réussit à rentrer dans l'île de Hai-nan (1673) après plus de huit ans d'absence. Le P. François de Vega lui fut adjoint.

La paix relative de cette période du règne de Kang-hi permit au P. Torrente de reprendre ses fonctions et de cultiver les chrétientés de l'île. Il y mourut le 30 mars 1681 ; son corps repose dans le cimetière chrétien.

Le P. de Vega avait quitté Hai-nan dès 1678, on ne sait ce qui se produisit de 1681 à 1685, mais il est à présumer que l'île reçut cependant la visite de quelque missionnaire.

Joachim Calmes, jeune encore, ne put travailler qu'une année ; la mort vint le frapper le 9 octobre 1686. Il fut inhumé dans l'île.

La date de 1686 est la dernière qu'on retrouve dans le cimetière de K'ioung-tcheou.

La marche de la mission devient alors très indécise, les démêlés du gouverneur du Tche-kiang avec le P. Intercetta à Ham-tcheou (1691), la lutte sourde des Bonzes et des lettrés en général, sur l'esprit nouveau que leur semblent apporter en Chine les «Barbares occidentaux», ne sont pas faits pour faciliter les relations des missionnaires avec les chrétiens et les autorités : l'île d'Hai-nan fut peut-être ainsi, pendant quelques années, privée des membres de la Compagnie de Jésus.

A cette époque, les Européens eux-mêmes sont sans cohésion. La lutte entre les Jésuites et les autres ordres religieux en Asie, sur les manières de comprendre les usages chinois, de les permettre ou de les rejeter de la vie privée des néophytes, cause de nombreuses dissensions entre les missionnaires durant le XVII[e] siècle. Enfin les Portugais, qui prétendent au « droit de patronage » sur toutes les missions de Chine, empêchent les congrégations religieuses de pénétrer à Macao sur d'autres bâtiments que les leurs ; ils saisissent même des étrangers et les exilent (1685-86). C'est ainsi que pendant quelques années les missionnaires doivent déserter Macao pour les ports du Fou-kien et du Tche-kiang.

Louis Le Comte dans ses *Mémoires* nous montre l'état aigü des relations entre les Français et autres Européens d'une part, et les Portugais de l'autre. « Nous ne crûmes pas, dit-il, devoir aller à Macao, comme l'année précédente, parce qu'on nous avertit que nous ne ferions pas plaisir aux Portugais, et que si nous y allions, ils étaient encore moins disposés à nous en faire, » et plus loin au moment des jours néfastes « ...ce prêtre avait de grandes raisons de nous abandonner à notre conduite et à la Providence : car en nous protégeant il s'exposait à l'indignation du vice-roi de Goa et du gouverneur de Macao, dont il avait reçu des lettres, qui assurément n'étaient conformes ni aux intentions du Roy de Portugal, ni à la charité chrétienne... »

Malgré ces moments difficiles, on sait qu'un Jésuite portugais, le P. Joseph d'Almeida, se trouve en Hai-nan en 1701. Il avait déjà pris la direction de la mission de K'ioung-tcheou, fou, depuis quelque temps ; il y reste plusieurs années, mais au moment de la persécution (1724), il quitte la Chine pour le Siam.

Les beaux jours de la chrétienté semblent alors toucher à leur fin en Asie, au moment de la mort de

K'ang-hi (1723). Son fils Chouen-tche, qui ne veut pas s'aliéner les sympathies des Lettrés et des Bonzes, interdit l'exercice des cérémonies catholiques dans l'Empire et relègue tous les missionnaires à la côte (1724). Ce souffle de la persécution contre les idées européennes n'est pas alors particulier à la Chine, il se produit en même temps dans les pays voisins.

Dans ces régions asiatiques la religion chrétienne subit de terribles assauts, les missionnaires paient souvent de leur tête la foi trop vive qui les anime ; ils se voient proscrits du Tonkin en 1722, renvoyés du Fou-kien en 1723, exclus de l'Empire chinois en 1724, chassés de Cochinchine en 1725. Macao devient leur refuge suprême.

Les missionnaires résidant à Pé-king présentèrent un placet à l'Empereur pour le faire revenir sur sa décision, mais ils n'arrivèrent point à le convaincre.

« Feu l'Empereur mon père, leur dit-il, après m'avoir instruit pendant quarante ans, m'a choisi de préférence à mes frères pour lui succéder au trône. Je me fais un point capital de l'imiter et de ne m'éloigner en rien de sa manière de gouverner. Dans la province du Fou-kien, quelques Européens troublaient le peuple et voulaient anéantir nos lois ; les mandarins de cette province me les ont déférés ; j'ai dû réprimer le désordre ; c'est une affaire de l'Empire, j'en suis chargé ; et je ne puis ni ne dois agir maintenant comme je faisais, lorsque je n'étais que prince particulier.

» Vous dites que votre loi n'est pas fausse, je le crois : si je pensais qu'elle fut fausse, qui m'empêcherait de détruire entièrement vos églises et de vous chasser pour toujours ? Les fausses lois sont celles qui, sous prétexte de porter à la vertu, soufflent l'esprit de révolte, comme fait la secte de Nénuphar-Blanc. Mais que diriez-vous si j'envoyais une troupe de bonzes et de la ma dans votre

pays pour y prêcher leur loi ? Comment les recevriez-vous ?...

» Autrefois vous n'aviez pas de vos gens et des églises dans toutes les provinces. Ce n'est que sous le règne de mon père qu'on a élevé partout des temples du Seigneur du Ciel, et que votre loi s'est répandue avec rapidité...

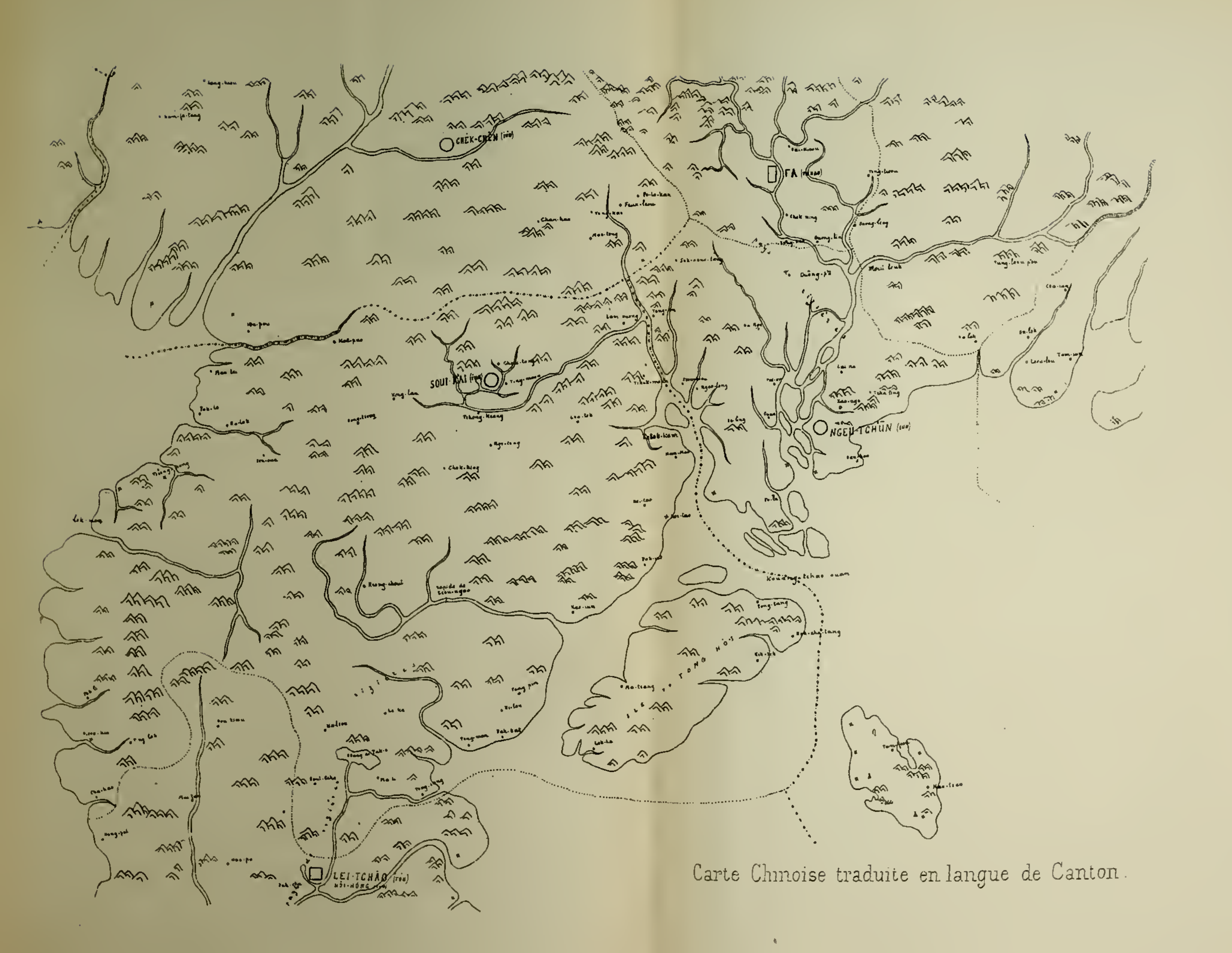
» Vous voulez que tous les Chinois se fassent chré tiens, et votre loi le demande, je le sais bien ; mais en ce cas-là, que deviendrons-nous ? les sujets de vos rois. Les chrétiens que vous faites ne reconnaissent que vous : dans un temps de trouble, ils n'écouteraient pas d'autre voix que la vôtre.

» La Chine, au nord, a l'empire des Russes, qui n'est pas méprisable : elle a au sud les Européens et leurs royaumes qui sont encore plus considérables, et à l'ouest le chef des Tartares-Œleuths, que je veux empêcher d'entrer dans la Chine, de peur qu'il n'y excite des troubles. L'ambassadeur de l'empereur Blanc (1) sollicitait qu'on accordât aux Russes la permission d'établir dans toutes les provinces des factoreries pour le commerce : il fut refusé, et on ne lui permit de trafiquer qu'à Pé-king et sur les frontières, dans le pays des Khalkhas. Je vous permets de demeurer, ici et à Canton, autant de temps que vous ne donnerez aucun sujet de plainte. »

Comme on le voit, la crainte de l'Etranger ou de son intervention fut la cause de cet édit de 1724, il s'abattit avec fureur sur tous les missionnaires qui s'étaient introduits dans l'Empire, leurs propriétés furent confisquées et eux-mêmes reconduits à Canton ou à Macao d'où il leur fut défendu de sortir. L'esprit des Chinois de nos jours, n'a pas changé et si cet édit n'a porté au XVIIIe siècle que sur les missionnaires c'est qu'à cette époque

1) Le Tsar de Russie.

les négociants européens ne s'étaient pas encore aventurés dans l'intérieur de la Chine. Il ne faut donc pas voir dans ces persécutions une haine particulière à la religion, mais plutôt un esprit sectaire mélangé de craintes et de préjugés pour tout ce qui est étranger ou tout ce qui n'est pas l'essence même de la Chine.



Carte Chinoise traduite en langue de Canton.

LA PÉNINSULE DU LEI-TCHEOU

(LOUI-TCHEOU, OU LOUEI-TSIÔU)

A quelques kilomètres en face de Hai-nan court le rivage de la péninsule du Lei-tcheou, qui comprend la préfecture du même nom.

Sur sa façade du golfe du Tonkin, la presqu'île prend naissance dans la baie des Annamites [1] (ou de An-p'ou) et s'achève sur les côtes de la mer de Chine dans la grande rade de l'Amphitrite [2] (Baie de Kouang-tcheou). Elle est flanquée à l'est par les îles de Toung-hai ou Toung-chan, et de Nao-tcheou, et à l'ouest par les îlots Jolly [3] (Ouei-tcheou) et de Che-iang. Ces deux derniers relèvent du Lien-tcheou, fou, tao de Kao-lien. Ces terres étaient autrefois des repaires de pirates : toutes ces côtes méridionales de la Chine ont vécu terrorisées durant des siècles par

1) Ce nom vient du trafic des femmes d'Indo-Chine qui se faisait autrefois par cette baie. Les pirates surprenaient un village voisin du littoral, s'emparaient des habitants des côtes d'Annam et emmenaient les femmes. Soui-k'i, hien, non loin de cette baie était un centre important de la vente.

2) Le vaisseau français l'*Amphitrite* vint mouiller plusieurs mois dans cette rade pour réparer ses avaries ; il a laissé son nom à cet estuaire.

3) Ce fut un missionnaire français, le P. Jolly qui entreprit de coloniser cette île.

cette espèce de pillards ambulants dont les cachettes étaient quelque rocher égaré sur les flots. Ces écumeurs de mer ont presque disparu du littoral chinois. La Chine doit du reste l'épuration de sa population maritime, non à son administration mais aux flottes étrangères, principalement à la France et à l'Angleterre, et sur les îlots qui nous occupent à l'initiative privée de quelques missionnaires français.

C'était en 1868, les Hak-ka du Kouang-toung avaient cherché querelle aux Poun-ti qui habitent les plaines voisines de Canton, et avaient été vaincus. Quelques familles catholiques Hak-ka, pillées par les deux camps et fuyant les désordres causés par cette guerre civile vinrent se grouper auprès du P. Jolly pour lui demander sa protection. La province était en sang, la persécution recommençait, le missionnaire français résolut d'émigrer avec ses paroissiens ; il affréta des jonques et vint aborder à Ouei-tcheou (1).

L'île avait déjà quelques colons, dont l'arrivée datait de trois ans à peine ; ces insulaires avaient occupé naturellement les meilleures terres, et l'émigration amenée par le P. Jolly dut se contenter de ce qui restait. On sait que le Hak-ka est un agriculteur infatigable ; le missionnaire ne pouvait avoir de meilleurs auxiliaires. En peu d'années le pays fut transformé, et, la population s'éleva au chiffre de 6,000 individus paisibles, travailleurs et économes. La piraterie ne trouva plus le refuge d'autrefois et dut s'en éloigner. Quant aux Missions étrangères, de Paris, elles ont aujourd'hui dans l'île Jolly, une de leurs plus florissantes chrétientés d'Extrême-Orient avec une église remarquable.

Ouei-tcheou, dont l'étendue est de sept kilomètres sur cinq, est un rendez-vous de pêche des plus actifs ;

1) Ouei-tchao *c*, Houi-tsiou *h*, surnommée île Jolly.

durant plus de trois mois de l'hiver, les pêcheries attirent de nombreux continentaux des ports de la côte voisine, qui viennent doubler la population insulaire. Un port naturel, Nan-ouan, dans le sud, offre un abri commode, mais l'île n'est pas en dehors du passage des cyclones ; deux typhons successifs sont venus détruire à la fin d'octobre 1897 la plupart des récoltes : les arachides, les patates, la canne à sucre, le riz, les bananes, qui sont les principales cultures, furent rasés, et, quantité d'habitations abattues.

Sur la côte voisine Pe-hai (Pak-hoi *c*), et An-p'ou (On-p'o *c*) sont les ports les plus voisins. Pe-hai a un commerce de 4 à 4.500.000 d'Hai-kouan Taëls (16 à 20.000.000 de frs) ; c'est l'entrepôt d'une grande partie des marchandises du Kouang-si, commerce qui d'ailleurs ne peut que prospérer avec la mise en valeur du pays par les Français. Pe-hai dessert également la région orientale de la province du Kouang-toung ; c'est un territoire très anciennement conquis par les Chinois, mais où cependant on rencontre une race autochtone que les Célestes appellent Iao-jen. Ces « gens turbulents » furent définitivement soumis à l'Empire sous K'ang-hi (1703), mais ils ont conservé leur coiffure particulière.

La péninsule voisine du Lei-tcheou n'a pas conservé d'anciennes peuplades autochtones ; le nord est habité par des gens du dialecte de Canton, le centre et le sud par une population laborieuse, originaire en grande partie de la région d'Amoy dont elle parle la langue.

Sur la côte orientale on rencontre le mouillage de Lo-min (Lok-man *c*), poste de douane maritime ; en descendant le littoral se trouvent : l'ancrage de Po-li, le village de Houng-pai, le bourg maritime de Hai-k'ang, so, le hameau de Ou-che et la baie de Leou-cha.

Après le cap Cami : le village Kio-ouei, la cité de Hai-an où est le poste de douane maritime de la sous-préfecture du Siu-ouen, hien, les baies de Ts'ing et de

Nan-chao, les mouillages de Tch'e-k'an et de Kin-nang, et le hâvre de Pan-kiou.

La côte est semée de dunes mobiles, et en mer, les bancs de sable et les rochers gênent la navigation. Nao-tcheou, île Gago [1], est à l'horizon, le pendant des îlots Ouei, tcheou (Jolly), et Che-iang ; c'est la seconde balance dont la presqu'île de Lei-tcheou serait la colonne.

Nao-tcheou, est une terre rougeâtre et ondulée, habitée par des pêcheurs, et des paysans ; le riz, les patates et la canne à sucre sont les principales ressources des terriens, tandis que les marins vivent du produit de la pêche, et du transport des quelques rares marchandises qui arrivent du continent.

Ces insulaires parlent un dérivé hok-lo, mitigé de mots cantonnais. Les paysans ne sont pas riches ; l'élevage du porc et des poulets occupe la femme à son foyer tandis que l'homme va aux champs, et conduit sa charrette ; celle-ci est petite et grossièrement façonnée, elle sert comme moyen de transport surtout au moment des récoltes ; le plus souvent, c'est un enfant qui mène l'attelage qu'un buffle ou un zébus traîne à travers d'étroits sentiers, créés et entretenus par le simple passage des véhicules.

Cinq à six mille individus vivent sur cette terre ; la population est répartie entre cinq bourgades et deux autres petits groupements ; dans la campagne à peine perçoit-on par hasard une, deux ou trois habitations que des bambous et quelques autres arbustes touffus cachent aux yeux indiscrets.

On rencontre les pêcheurs de Nao-tcheou, jusqu'au détroit de Hai-nan où ils fréquentent les ports de Hai-keou (Hoi-hao *c*) et de Hai-an (Hoi-on *c*). Cette dernière cité est le

---

1) Nom d'un missionnaire portugais qui fit escale dans cette île en 1561.

lieu le plus commerçant du sud de la péninsule ; c'est à ce mouillage que débarquent les marchandises et les voyageurs qui se rendent à Hai-nan ou en reviennent. Les Chinois ont installé dans ce mouillage une station de la marine militaire, à la tête de laquelle est un officier supérieur. Ce port fut visité autrefois par des Européens : les Franciscains du XVIe siècle et les naufragés du *Friendship* au XIXe siècle furent dirigés par cette ville maritime lorsqu'ils furent conduits à Canton par les autorités haï-nanaises.

En moins de trois heures on arrive à Siu-ouen, hien, sous-préfecture la plus méridionale de la péninsule ; elle comprend trois sous-districts avec quatorze cantons et sept cent quatre-vingt-quatorze bourgades ou hameaux.

De Siu-ouen, hien, il faut deux étapes pour arriver à la capitale de la Péninsule.

Les citadins appellent leur ville Louei-tchiou. Les premiers renseignements qui soient parvenus (1) en Europe ont été publiés dans la *Géographie Blavienne* (1663) ; on y lit une description qui doit être puisée du chinois, car à cette époque aucun missionnaire ne semble avoir séjourné dans ce lieu.

« La ville, dit cette géographie, est située dans un fonds qui est fort agréable et fertile et qui surpasse facilement toutes les villes qui sont au couchant pour l'abondance et diversité de toutes choses ; elle est proche de la mer qui touche et passe fort près de la ville à l'orient ; elle se nomme *foudre* à raison qu'elle tire une très belle fontaine d'eau d'une montagne sur laquelle les habitans ont basti fort supertitieusement un magnifique temple à l'esprit ou au dieu des foudres ; car ils s'imagi-

---

1) En 1898, les *Annales de Géographie* ont publié quelques notes sur cette région : *La Péninsule de Loui-tcheou* (ou Lei-tcheou), MADROLLE, 15 mars et 15 mai. L'article avait été distrait de cette étude ; on fera bien de l'adjoindre à ce travail pour avoir un ensemble plus complet sur cette presqu'île méridionale de l'Empire chinois.

nent qu'il y a un certain esprit qui commande et a authorité sur les foudres, qui est une pièce d'un marteau rompu lorsqu'il tombe : c'est avec ce marteau qu'ils feignent qu'on bat les caisses et les gros tambours, et que c'est de là que vient le bruit et le coup de foudre ; aussi y entend-on souvent le tonnerre et presque toute l'année. Cette ville est aussi embellie du lac de Lohu, qui est au couchant, dont il s'en forme un autre lorsqu'on a fait entrer le premier dans la ville par le moyen d'un canal : elle a trois cités sous sa juridiction, dont la première est Luicheu [1], la seconde Suiki [2], la troisième Siuuen [3].

» On l'appelait anciennement le pays de Gao, et sous la famille de Hana [4] Siuuen [3] ; Leangus [5] le nomma Hocheu [6] ; pour le nom qu'elle a à présent, c'est la famille de Taiminga [7] qui le luy a donné.

» Ce pays abonde en poissons, paons et perles : il a aussi un animal que les Chinois nomment la vache qui va viste, il se défend d'une corne fort longue et ronde, qu'il a aussi dessus du front et sur le sommet de la teste : on escrit qu'il court avec tant de vitesse, qu'il peut bien faire aisément plus de trois cents stades en un jour [8]. De plus il croist dans tous ces pays une sorte d'osier qui est admirable, que les Chinois nomment Teng, et les Portugais la rouē ; vous diriez que c'est une corde naturellement entortillée et tournée, car aussi s'estend-elle fort en longueur,

1) Lei-tcheou ou Loui-tcheou.
2) Soui-k'i.
3) Siu-ouen.
4) Dynastie des Han.
5) Dynastie des Leang (502-557).
6) Ho-tcheou.
7) Dynastie des Ming (1368-1644).
8) Les Célestes ont voulu désigner le cerf. Les auteurs chinois anciens assurent que ce tubicorne existait dans cette région, mais il a de nos jours complètement disparu de la presqu'île ; il faut aller dans le centre de l'île d'Hai-nan pour le rencontrer.

rampe et se traîne comme une véritable corde à terre et par les montagnes, cet osier est plein d'épines, verd, et qui a les fueilles longastres ; c'est bien tout, s'il est espais d'un doigt, si ne laisse il pas de s'estendre la longueur d'une stade, et il y en a si grand nombre sur les montagnes, que cette plante venant à s'entortiller, embarasse et empesche que les cerfs ne passent par là ; cet osier est très souple et mollet, et qui ne se rompt pas aisément, aussi a-t-on accoustumé d'en faire des cables et des cordages de navires ; bien davantage, on le coupe et sépare en filets et rubans fort menus et déliés, dont on fait des corbeilles, paniers, clayes, sièges et autres choses semblables ; mais surtout des matelas fort mollets et délicats, où la plupart des Chinois ont accoutumé de coucher et de reposer tout nuds, quand ils sont en garde près du Roy : ce meuble est extrêmement net et propre, frais en esté, que les Chinois trouvent fort commode par une longue habitude qu'ils ont prise, quand mesme ils ne mettroyent ces matelas que sur des aix ou des planches ; ils font aussi de petits licts et reposoirs de ces osiers, comme aussi des coussins qu'ils remplissent de senteurs et de choses odoriférantes par volupté et délices.

» La montagne de Kinglui (1) est au midy de la ville où cette fontaine parut et se produisit d'un coup de foudre. »

Le dieu du Tonnerre est le protecteur de la région, il est vénéré dans une pagode particulière ; autour de lui les dieux des Eclairs, de la Pluie, du Vent forment son escorte obligée.

Les missionnaires catholiques arrivèrent au Lei-tcheou, fou, à la fin du XVIIe siècle, et eurent à subir de terribles épreuves, causées par l'animosité des gouvernants.

« Quoique le vice-roi de Canton ait de l'affection pour

1) King-loui ou King-lei.

les Europeans, les chretiens de cette province n'en ont pas été plus à l'abri de la persecution commune. Le mandarin de Loui-tcheou, fou [1] s'est emparé de l'Eglise du P. Emmanuel Tellet et il en a fait une école. Ce n'a été qu'après bien du tems, et à force de prieres et de sollicitations que le P. Pereyra a obtenu du vice-roi qu'elle fût restituée. Plusieurs autres Eglises, dont le detail seroit ennuyeux, ont été pareillement usurpées par les mandarins. Enfin presque partout les nouveaux fideles sont maltraitez ; l'ardeur des catechumenes est refroidie, et les infideles s'enhardissent de plus en plus à tourmenter les chretiens par d'injustes et de continuelles vexations [2]. »

Après les édits qui furent publiés à la mort de K'ang-hi, les Chinois catholiques durent renier leur religion, et les Européens furent forcés de se réfugier à Macao. Il est probable que durant plus de deux siècles, le Lei-tcheou, fou, ne fut plus visité par les missionnaires.

Ce fut le P. Amat, des Missions étrangères de Paris, qui fut chargé par son évêque, résidant à Canton, de rétablir dans la péninsule le culte qu'autrefois des Français y avaient importé. Il éleva la première chapelle catholique à Pa-ké *h*, mais il dut quelques années plus tard céder la place au P. Chausse, qui est devenu, depuis, évêque à Canton.

Les débuts de l'établissement de nos concitoyens dans les pays furent pénibles ; les lettrés virent dans ces nouveaux venus des concurrents dans le domaine de la science, les mandarins des gens ne relevant pas de leur autorité et pouvant dénoncer leur injustice, le peuple des « étrangers sortis des mers » qui ne pouvaient qu'attirer les mauvais génies, soupçons qui dégénérèrent bientôt en lutte ouverte.

---

1) Ces faits rapportés se sont passés vers 1722 à 1723.
2) *Lettres édifiantes et curieuses*, XVIe recueil, 1724.

Les excitations continuelles par des récits diaboliques finirent par convaincre les plus indifférents sur le séjour des Etrangers parmi eux, et un beau jour ameutèrent à un tel point les esprits que les meneurs, profitant de l'émoi qui régnait même dans les sphères gouvernementales, passèrent de la parole à l'action, mirent le feu à la petite chapelle de Louei-tsiou *h*, et chassèrent nos compatriotes de leur pays (1867).

Notre consul à Canton intervint, et sur ses instances, l'établissement fut relevé par les soins des mandarins. Quelques mois après deux nouveaux missionnaires vinrent s'y installer.

Ces Français étaient les PP. Jolly et Delavay ; leur arrivée causa une grande surprise, puis une telle excitation, que sur les contes fantastiques qu'on fit courir sur leur état d'âme, les habitants se remirent à incendier leur refuge dans la nuit de Noël 1868 ; les malfaiteurs se saisirent du P. Delavay, le dépouillèrent de ses vêtements, le traînèrent par les cheveux et l'accablèrent de pierres et de coups. Un mandarin sauva le blessé, mais le mouvement destructeur se propagea dans les hameaux voisins où se trouvaient des chrétiens. On eut bientôt à enregistrer quatre chapelles détruites et 160 habitations pillées ou démolies. « Les Barbares ont mangé tout cru un enfant » ; telle était l'accusation absurde portée contre nos missionnaires.

Les Français se retirèrent à Canton et attendirent de longs mois le résultat de l'enquête pour être remis en possession de leurs biens, mais quel ne fut pas l'étrange conclusion des mandarins-rapporteurs : nos compatriotes étaient accusés d'avoir troublé l'ordre et de n'avoir réuni comme néophytes que des voleurs.

Après quatre années d'absence, les missionnaires rentrèrent dans la presqu'île et sous la direction du P. Chausse, relevèrent les ruines accumulées, mais ne pu-

rent obtenir aucun secours pour les chrétiens pillés et pourchassés.

Ce retour ne fut pas non plus pour calmer les esprits, les meneurs remuèrent encore la foule, on effraya les néophytes et on alla jusqu'à menacer les mandarins qui oseraient rechercher les fauteurs des désordres. Cependant un calme relatif se fit peu à peu, et aucun attentat sérieux ne fut renouvelé.

En 1875, la Propagande de Rome ayant cédé Hai-nan aux Portugais de Macao, le P. Chagot, missionnaire Français dans cette île, fut envoyé au Louei-tsiou *h*, où les gens parlent également la langue hok-lo ; il édifia de nouvelles chapelles [1], augmenta le nombre des prosélytes et resta dans le pays jusqu'à sa mort (1896).

Si les gens des campagnes sont ici de bons enfants, les citadins sont restés hostiles aux étrangers. En 1893 un bonze du bourg de Heu-loung chercha encore à attiser les rancunes anciennes en faisant parler les idoles : « Depuis qu'il y a des chrétiens, dans le village, s'écriait-il, il m'est impossible de parcourir vos familles pour les protéger. Je ne puis donc continuer à vous défendre si vous ne les chassez pas. » Et les notables eux-mêmes de croire à la véracité de cet oracle.

Ces faits ne sont pas particuliers à la région, les Célestes n'en veulent pas spécialement au prêtre et à sa religion mais bien plutôt au « Barbare » qui vient s'installer chez eux. Ce qui se passe pour nos missionnaires arriverait très certainement à tout laïc qui ferait un long séjour, demandez-le plutôt aux explorateurs isolés — tous ont goûté des chinoiseries de nos bons Célestes !

C'est dans cette capitale péninsulaire que réside tous les fonctionnaires civils et militaires de la préfecture, et le

1) En 1886, la principale résidence était au village de la Sainte-Trinité, situé à 10 lieues N.-O. de Lei-tcheou. Dans la seule année de 1894, il y eut 102 baptêmes d'adultes.

sous-préfet du Hai-k'ang, hien, qui dirige deux sous-districts ; le premier comprend quatre cantons et quarante-trois villages, le second quinze cantons et cent quarante-quatre hameaux.

La péninsule fut incorporée à l'Empire chinois sous les Ts'in, et adjointe au gouvernement du Ho-p'ou ; plus tard les Han postérieurs donnèrent à cette langue de terre une petite administration sous le nom de Siu-ouen, désignation que les T'ang (627) changèrent en Lei, en l'élevant à la classe des *tcheou ;* les Mongols, à la fin du XIIIe siècle donnèrent à ce district le titre de *lou*, et la presqu'île forma un département relevant du gouvernement du Hai-pe ; celui-ci s'étendait à la partie septentrionale de l'île qu'en Europe on appelle Hai-nan. Le terme lou fut de courte durée ; en 1368, ce mot fut changé en celui de *fou ;* les gouvernements du Hai-pé et du Hai-nan disparurent, et, la péninsule d'une part, et l'île voisine de l'autre, formant des préfectures spéciales, furent comprises dans une nouvelle lieutenance ou inspection, *tao*, qui prit le nom initial de chacune des deux préfectures : Lei-k'ioung Tao. Depuis le XIVe siècle, cette forme administrative a été maintenue.

La cité de Lei-tcheou, anciennement Lei-iang, est à 1.422 *li* de la capitale de la province, et à 300 de la préfecture de l'île de Hai-nan.

D'un bout à l'autre de la péninsule les mœurs sont les mêmes, et malgré le dualisme des langues il n'existe pas d'antagonisme marqué entre les péninsulaires. On ne pourrait cependant pas en dire autant à propos des quelques colonies, étrangères au pays, qui comme les Hak-ka se groupent dans les campagnes, ou comme les Cantonais se localisent dans les villes, et qui, les premiers dans l'agriculture, les seconds dans le commerce, font une concurrence acharnée aux indigènes. Aux uns, les péninsulaires envient le courage et la foi dans le labeur, aux

autres leur assimilation aux affaires, et la cohésion dans leur groupement contre ces deux peuples ils leur reprochent, plus encore, d'être étrangers au pays. Les Lei jen, cependant, ne sont pas de mauvais cultivateurs, ils sont même persévérants dans leur travail, mais aussi plus timides et moins actifs.

La presqu'île est composée par une terre argilo gréseuse, de couleur rouge, mamelonnée, faisant suite à la terre, de même nature, de la partie septentrionale de l'île de Hai-nan. Ce sol, très plissé, laisse voir de nombreuses cavités ; la plus vaste est la plaine de Lei-tcheou.

Le climat de cette dépression est sain, l'eau y est bonne, et la population très dense, est pressée dans d'étroites habitations perdues dans les bambous. Au-delà le pays est réputé malsain, et l'eau est moins bonne vers le sud : c'est la région des plateaux dont les sommets les plus élevés n'ont que quelques centaines de mètres. La terre très grasse pourrait donner d'abondants produits, mais elle est délaissée, et ne fournit qu'une herbe haute, bientôt grillée par l'action du soleil, et que les Chinois éminemment cultivateurs mais point éleveurs, n'ont pas essayé de convertir en pâturages.

En suivant le fil de la rivière [1] qui passe à Lei-tcheou on arrive à la mer ; de nombreux bancs de sable laissent un chenal assez profond pour le passage des jonques chinoises, qui ne transportent pas moins de 3 à 4 millions de francs de marchandises annuellement ; le commerce côtier est assez actif ; il se fait principalement avec Lap-pa *c* (Li-pa) et Macao, Hong-Kong, Canton et Hai-nan.

La côte du Lei-tcheou, fou, fuit dans la direction du nord jusqu'au Kouang-tcheou, ouan, ou Rade de l'Amphitrite.

Cette baie non utilisée par la marine chinoise serait, m'affirmaient des porteurs de mon escorte, originaires de

1) Tan-choui, kiang.

cette région, l'estuaire de la rivière de Soui-k'i, vaste nappe d'eau, aux rives peuplées et bien cultivées. Un dérivé cantonais s'y parle, ce qui n'empêche pas l'hok-lo [1] d'être la langue de quelques riverains méridionaux.

Cette étendue de mer sert de limite aux sous-préfectures de Soui-ki [2] et de Ou-tch'ouan [3], et s'enfonce jusqu'aux frontières de Cheu-tch'eng [4] qu'il atteint à la petite cité de Leang-kia, t'an. Les jonques de haute mer, cependant, ne remontent que jusqu'à la douane de Tse-kan, où des bateaux à fond plat prennent les marchandises pour Soui-k'i dont la rivière débouche plus au nord, dans le Kouang-tcheou, ouan.

On peut se demander comment il se fait qu'une baie aussi vaste soit aussi peu fréquentée, et pourquoi aucun renseignement géographique ou économique n'a encore été imprimé sur cette région.

Les raisons principales qui l'ont fait délaisser sont, qu'il n'y a pas de mines ayant attiré les commerçants et les banquiers chinois, que le commerce y est des plus restreints (200.000 fr. environ en 1895) malgré une population relativement dense, laborieuse, mais pauvre, et que les Chinois trouvent inutile de mouiller dans la baie, quand leurs jonques vont ramasser dans la vallée voisine du Kao-tcheou, fou, qui sert d'entrepôt, tout le fret qui leur est nécessaire. Depuis le passage de l'*Amphitrite* en 1701, et celui du capitaine français de Longueville avec une canonnière chinoise (1870), on n'a peu entendu reparler du Kouang-tcheou, ouan.

Les marines de guerre étrangères elles-mêmes n'ont pas cru devoir s'aventurer dans cet estuaire, et c'est pour cette raison que la connaissance de cette région m'échap-

1) Ou Hog-lo.
2) De la préfecture de Lei-tcheou, lieutenance (tao) de K'ioung-lei.
3) De la préfecture de Kao, lieutenance de Kao-lien
4) Arrondissement de la préfecture de Kao.

perait également si je n'avais eu dans mon escorte de Hainan deux porteurs originaires des rives de cette baie.

Trois à quatre passes donnent accès à cette nappe d'eau intérieure ; elles contournent deux îles principales, l'Amphitrite (Toung-hai) à l'ouest, et la Rigaudière au nord-est.

Tao-sien *c*, Pak-hai *c*, Lim-pa-tang *c*, Foui-tag *c* sont des îlots échelonnés dans la baie comme des sentinelles à droite et à gauche du chenal qui mène à la passe orientale. En pleine mer quelques brisants semblent défendre l'approche des côtes, et ont, jusqu'à présent, effrayés les vapeurs, mais un chenal dragué en mer permettrait aux plus gros bâtiments de trouver un excellent refuge dans cette mer intérieure.

Les jonques, assez nombreuses, viennent se dédouaner à Tse-kan : le riz, la canne à sucre, le poisson forment le commerce régional le plus important ; le mouvement maritime est évalué à 100 ou 120.000 Hk. Taëls valant 420 à 500.000 francs ; l'exportation entre pour un tiers dans ce chiffre ; Macao et Hong-kong sont en constant rapport avec cette baie.

C'est l'administrateur du Soui-k'i, hien, qui commande le nord de la péninsule ; l'arrondissement comprend trois sous-districts, le premier compte six cantons, le second huit, le troisième neuf ; les communes sont au nombre de cent dix. On se rend à Sou-k'i soit par terre par Hai-tao, soit par eau en remontant le Kouang-tcheou, ouan, jusqu'à une rivière qui débouche dans le nord de la baie. Le P'ang-k'ang, choui, étant peu profond on monte sur un bateau à fond plat ou un radeau pour atteindre Soui-k'i.

Cette ville est à la jonction des routes vers Cheu-tch'eng, Lei-tcheou, et Léang-kia-t'an, dans une plaine bien irriguée, où pousse un riz de bonne qualité.

Toute la région de la rade de l'Amphitrite est sillonnée de jonques ; une navigation active, favorisée par de nom-

breux canaux, dessert la riche vallée du Ling-lu, kiang [1], point de concentration, et les districts peuplés du Ou-tch'ouan, hien, du Houa, tcheou, et du Mong-ming, hien.

L'île de l'Amphitrite (Toung-hai ou Toung-chan) défend une des entrées de la rade du même nom. Cette terre fut autrefois colonisée par les forbans du Fou-kien dont quelques villages parlent encore la langue. C'est là que les pirates du XVIIIe siècle et antérieurement, recélaient leurs prises ou se donnaient rendez-vous avant de fondre sur les pays voisins, ou avant de surprendre les bâtiments de commerce.

Les narrateurs chinois ont fait une description de Tong-hai, et la géographie blavienne nous a laissé ce court aperçu : l'île « a bien septante stades de circuit. Il y a huit gros bourgs qui sont fort peuplés, qui ne s'occupent et employent qu'a pescher des perles dans la mer. » On pourrait ajouter au point de vue administratif que cette terre relève du Soui-k'i, hien, et dépend du sous-district appelé Chen-tchu'an, se ; le mandarin réside dans cette île, qui elle-même forme le canton du Toung-hai, che. Les services administratifs sont à Toung-chan, petit marché situé au nord de la terre de l'Amphitrite, non loin du Iu-tsoui, ling [2], colline que les cartes marines indiquent sous le nom de Jacquelin.

---

1) Ce fleuve prend le nom de Kiou-tcheou, kiang, au sud de Houa, tcheou, de Lo, kiang, au nord de cette ville, et de Pao, kiang, à Kao-tcheou, fou. Il reçoit à gauche le San-kiao, ho.

2) D'autres disent Ouei-tsoui, ling.

CHAPITRE CINQUIÈME

RELATION

DE LA MISSION FRANCISCAINE DU P. D'OROPESA

EN INDO-CHINE ET DANS LA PROVINCE DU KOUANG-TOUNG

Les membres de l'ordre de saint François, de la province catholique de saint Grégoire aux Philippines, avaient résolu de prêcher la foi aux habitants de l'Indo-Chine; ils équipèrent une mission, dont les frais furent, en grande partie, supportés par le Fr. Manuel da Santiago (1583). Le P. Diego d'Oropesa fut mis à la tête de l'expédition chrétienne, et avec onze autres missionnaires [1] dont quatre frères laïcs, il s'embarqua pour l'Indo-Chine.

Dans le *Libro y relacion..., hecho por un Frayle franciscano descalço...* l'auteur, un missionnaire naufragé anonyme, donne un récit succinct du voyage des Franciscains à travers Hai-nan et les pays de la province du Kouang-toung : « Nous avons été faits prisonniers dans la cité de Chanhuan [2] ; c'est un bon port situé sur le littoral, et la

1) Voir page 54, le nom des Espagnols qui prirent part au voyage.
2) Tch'ang-houa.

dernière ville de l'île de Ahynam, près du royaume de Cochinchina qui est à une distance d'environ une nuit de voyage par mer. Nous avons traversé cette île ; notre marche a été de dix jours environ, ce qui représente près de 45 lieues.

» Nous sommes parvenus à la terre ferme, après une traversée de 4 lieues de l'île au continent.

» Nous avons parcouru le royaume jusqu'à Canton ; pendant ce voyage, nous vîmes plusieurs et de grandes villes très populeuses ; je ne cite pas leurs noms parce que cela ne me paraît être d'aucune utilité, et d'aucun intérêt. Quand nous sommes arrivés à Canton nous étions bien étonnés parce que cette agglomération nous a semblé être plutôt un village qu'une ville. La population surtout, nous a paru ni aussi polie, ni se conduisant aussi bien que les habitants que nous avions rencontrés jusqu'à ce jour ; les édifices étaient mal construits. »

Ce récit de voyage, quoique bref, ne manque pas de valeur, car il donne deux indications importantes, la région du naufrage et la traversée du détroit de Hai-nan, renseignements que le mémoire du P. Dominique Martinez, cependant plus détaillé, nous laisse ignorer.

« Les missionnaires, nous dit le P. Martinez, favorisés par une bonne brise, firent voile vers la côte de Cochinchina, mais, près du littoral un vent contraire obligea le bâtiment à chercher un refuge dans un mouillage situé à 6 lieues du port principal que les Espagnols comptaient atteindre. La population était nombreuse dans cette rade et un officier faisait le guet avec sa garde. Lorsque l'embarcation fut signalée, les soldats se rangèrent en ligne de bataille, mais le mandarin s'apercevant que les passagers n'étaient pas armés, calma ses inquiétudes...

» Le Gouverneur ou Capitaine Général se prit de sympathie pour nos Religieux, à cause de leurs malheurs, de

leur modestie, de leur conduite religieuse; il s'offrit même de les pourvoir des choses qui leur manquaient.

» Sa bienveillance alla plus loin, il fit jeter une passerelle, afin que les étrangers puissent descendre à terre plus commodément, puis il ordonna d'élever une cabane sur la plage... Quant aux soldats et aux habitants ils furent priés de ne causer aucun ennui aux nouveaux arrivés.

» Le gouverneur fit une enquête sur le but du voyage des missionnaires, sur le pays d'où ils venaient, et sur tout ce que la curiosité le poussait à s'enquérir. C'est ainsi qu'il leur demanda de faire quelque chose qui eut rapport à leur ministère.

» Les Religieux, touchés de cet accueil, résolurent de dire une messe chantée.

» Ils firent part de leur intention au Gouverneur, et en l'informant de la grandeur du sacrifice, ils le prièrent de donner des ordres à ses administrés pour qu'ils ne se conduisissent pas d'une manière irrévérentieuse, qu'ils gardassent le silence, et ne fissent aucun bruit qui put troubler la dévotion de ceux qui allaient offrir le grand Sacrifice. Le mandarin promit, et tint sa promesse.

» Le Gouverneur, sa femme et presque toute la population se rendirent à la cabane où les Religieux avaient tant bien que mal élevé un autel.

» Lorsque tout fut en ordre, les missionnaires entonnèrent la Messe du Saint-Esprit qui fut dite par le Fr. Diego de Oropesa, supérieur, tandis que les autres officièrent.

» En entendant l'harmonie des voix, en voyant la majesté des cérémonies et la splendeur des ornements qui sont nécessaires pour célébrer la messe, tous les païens restèrent comme ébahis, et tournèrent leurs visages étonnés du chœur à l'autel et réciproquement.

» La messe dite, le gouverneur témoigna aux étrangers

sa grande satisfaction ; il leur dit qu'il n'avait jamais entendu chose pareille, et qu'il était ravi... L'autorisation du Roi n'étant pas nécessaire, pour un court séjour, le gouverneur leur promit de les admettre dans sa province, certain que l'Empereur les recevrait très bien. Il donna quelques fêtes en l'honneur des Religieux, en attendant la réponse du Roi, qui pouvait arriver dix à douze jours après.

» Quelques jours après, le gouverneur manda les Religieux, et leur fit ouvrir en sa présence la lettre impériale, ce qui donna lieu à quelques cérémonies...

» Dans sa réponse le Roi dit que puisque les étrangers étaient des honnêtes gens, en même temps que des hommes utiles à son royaume, il leur permettait de rester dans le pays ; il assura qu'ils seraient libres de faire ce qui leur plairait, qu'ils pouvaient aller où ils voudraient sans être inquiétés, et qu'ils seraient heureux de les voir à sa Cour ; sa protection spéciale leur était acquise dès ce moment.

» Tous furent très touchés de la réponse du Roi ; ils résolurent de partir avec l'officier qui était chargé de les conduire à la Résidence royale.

»... Les Religieux quittèrent leur premier mouillage. Ils étaient gais, et confiants dans le Seigneur ; les bonnes espérances qu'ils avaient conçues, ce qu'ils avaient entendu, vu et reçu du gouverneur et de ses gens, la réponse du Roi, tout contribuait à leur donner bon espoir.

» Après une navigation de quelques jours, une tempête les força à chercher un refuge dans une île appelée Haynan, qui est à une lieue de la terre ferme de Chine ; là ils abandonnèrent leur embarcation sans avoir rien pu sauver sauf leur personne. Mais les insulaires prirent les naufragés pour des pirates, les mirent en prison, leur lancèrent des injures, et leur firent subir un traitement outrageant.

» Les indigènes firent prévenir le mandarin du bourg le plus proche de cet évènement, et les étrangers furent

conduits auprès de cet officier. Les prisonniers restèrent huit jours dans cette petite ville, chargés de liens, dormant sur la terre sans autre couverture que leurs vêtements déchirés, recevant une fois par jour seulement un peu de riz très sale et mal préparé, dans un baquet servant habituellement au bétail.

» Sans leur accorder audience, le mandarin les envoya à un fonctionnaire d'un rang plus élevé, qui résidait dans une cité à 40 lieues de là [1].

» Les Religieux furent conduits vers le second juge ; celui-ci, sans s'informer des faits, rendit son jugement sur de fausses dénonciations ; il les condamna au supplice ou torture ; son arrêt était le suivant :

« Les Religieux iront à pied, chargés de lourdes chaînes, et escortés par des bourreaux ; des pancartes seront suspendues à leurs liens, et il y aura écrit ces caractères : *Pirates et espions*. Des crieurs publics annonceront à haute voix leur condamnation. »

» Les prisonniers partirent lentement, plus morts que vifs, accompagnés par une foule nombreuse qui ne cessa de les insulter par la parole et par l'action ; chemin faisant, ils rencontrèrent à la porte de la ville leur juge, qui ordonna de les débarrasser de leurs liens, mais ils durent conserver les écriteaux afin qu'on sut bien quelle était la cause de leur emprisonnement.

» Ils firent ainsi à pied environ 40 lieues [2], recevant, dans chaque ville où ils passèrent, de nouvelles injures et blessures.

» Ils parvinrent enfin dans une ville [3] où résidait le second juge, aussi barbare et cruel que le premier. Ce mandarin sans vouloir écouter un seul mot les fit conduire en prison, où ils furent traités très durement.

---

1) A K'ioung-tcheou, fou.

2) Le P. Martinez oublie à ce moment de dire que les missionnaires durent traverser le détroit de Hai-nan pour gagner le continent.

3) Canton.

» Dans cette prison se trouvaient des gens de différentes conditions, comme des Maures païens idolâtres, des hommes libres, et des esclaves. Ces derniers voyant la conduite modeste et la résignation des Religieux, les prirent en pitié car ils s'aperçurent qu'ils avaient à faire à des hommes de distinction. Les Religieux firent du bien à ces pauvres prisonniers, tant par la parole que par leurs prières; de leur côté les esclaves contribuèrent à alléger les ennuis de leurs vénérables condisciples en leur cédant leur nourriture. Ils aimèrent tant les Religieux qu'ils ouvrirent, pendant la nuit, au risque de leur vie, le bloc dans lequel les pieds des Religieux étaient retenus, pour que ces étrangers puissent dormir plus à leur aise.

» Plusieurs jours s'étaient passés lorsque le gouverneur se rendit à la prison ; il prit des informations sur les étrangers, et sur leur pays d'origine ; un Chinois, en prison, qui avait habité Manille et Macao, servit d'interprète.

» Il parla en ces termes: « Seigneur, ces hommes sont des prêtres de Castille, où ils sont tenus en grand estime, et s'ils s'étaient trouvés, au lieu d'ici, soit à Manille soit à Macao, ils eussent été traités avec respect. Les autres prisonniers peuvent témoigner qu'ils nous ont fait beaucoup de bien. »

» Le juge fut touché par ce récit, il les fit sortir de prison et conduire dans une maison, mais avec l'ordre de ne pas la quitter.

» Nos Religieux, étaient depuis quelques jours dans leur nouvelle demeure, lorsqu'ils reçurent la visite d'un métis qui avait habité Macao et qui avait reçu quelques bienfaits des Religieux ; il venait s'assurer si ces missionnaires étaient les mêmes que ceux qu'il avait connus là-bas. Il dit aux étrangers qu'il connaissait dans la ville des négociants qui commerçaient avec Macao et qu'actuellement un Chinois était sur le point de s'y rendre ; s'ils y

consentaient, il pourrait aller le trouver aussitôt pour savoir s'il se chargerait de les emmener. Les Religieux s'empressèrent d'accéder à cette offre et le prièrent d'amener le Chinois.

» Le négociant consentit à emmener les étrangers à Macao et fit les démarches nécessaires auprès du mandarin ; il avança tous les frais sur la promesse qu'ils lui seraient remboursés à l'arrivée (1). »

Le résumé de leur voyage est celui-ci.

Les missionnaires, partis d'Annam pour le Tonkin, s'échouèrent près d'un hameau de pêcheurs, voisin de l'embouchure de la rivière qui passe près de la sous-préfecture de Tch'ang-houa, puis amenés devant le magistrat du district. Le beau riz blanc de l'Annam et des régions riches de la Chine est à peu près inconnu dans le pays, et les indigènes doivent se nourrir surtout de patates et de riz de montagne ; les naufragés ne trouvèrent pas ce riz rouge indigène à leur goût.

De Tch'ang-houa, les Espagnols furent envoyés au préfet et au Tao-tai qui résident à la capitale de l'île, à K'ioung-tcheou, fou.

Ce fut de cette cité que les prisonniers furent dirigés sur Canton par le détroit de Hai-nan et la presqu'île du Lei-tcheou. De la capitale du Kouang-toung, les Religieux partirent pour Macao d'où ils s'embarquèrent pour les Philippines.

Partis en 1583 de Manille, ils n'y rentrèrent qu'en 1585. Leur nouveau séjour dans les possessions espagnoles fut de courte durée, la plupart des Franciscains se rembarquèrent, les uns pour le Siam, les autres pour la Chine ou le Japon ; presque tous moururent en mission.

---

1) *Compendio historico de la apostolica provincia de san Gregorio,* par le P. Martinez.

Les chapitres VI et VII du livre II paraissent, pour la première fois, en français.

CHAPITRE SIXIÈME

LA COTE DU KOUANG-TOUNG

DU LEI-TCHEOU A MACAO

De la rade l'Amphitrite aux bouches du Si-kiang [1], le littoral est découpé en baies peu profondes, et défendu par des roches, des îlots et des bancs de sable qui forment une excellente ligne de défense. Les refuges pour les vapeurs européens sont rares, peu fréquentés, et quelques-uns encore peu connus.

Après l'île de la Rigaudière (d'autres disent des Aigrettes), une large rivière débouche dans l'Océan ; c'est le Ling-lu, kiang.

Ce cours d'eau, au lit tortueux et semé d'îlots, est navigable pour les bateaux à fond plat jusque vers le Sin-i, hien ; il vient du Kao-tcheou, fou, et du Houa, tcheou, et coule dans une vallée riante, fertile et peuplée, dans laquelle sont situées les stations commerciales de Mei-lu et de Houang-p'o. Ce sont des lieux de transit pour les

1) Les Chinois donnent au cours inférieur de ce fleuve le nom de Rivière des Perles.

productions indigènes et des postes d'octroi : le tabac est exporté jusqu'à Hai-nan, le riz envoyé dans les districts moins bien approvisionnés, la soie et la canne à sucre expédiées jusqu'à Canton. On remarque aussi dans le pays d'importantes fabriques de papier.

La population est connue sous le nom de Kao jen ; elle est active et laborieuse et n'hésite pas à traverser les mers pour chercher fortune dans les pays étrangers. On la rencontre fortement groupée à Hong-kong, en Hai-nan, dans les Indes néerlandaises, au Siam et dans la presqu'île malaise.

Après Ou-tch'ouan, hien, on suit une côte triste et sans cultures, et on arrive à la petite cité maritime de Choui-toung, dont on aperçoit les murs blancs au fond d'un hâvre sans fonds, où des salines sont exploitées. Dans les environs des sources chaudes ont été signalées, mais les indigènes n'en font aucun usage. Choui-toung est un centre important ; le mouvement des jonques accuse 600.000 Hk. T. valant 2.400.000 à 3.000.000 de francs. Les négociants du Kao-tcheou, fou, ont là leurs entrepôts.

Plus à l'est la sous-préfecture du Tien-pai, hien, dans une anse peu profonde défendue en mer par quelques îlots rocheux. Il se fait dans ce pays une exportation importante de sel vers les districts de l'intérieur et jusqu'à Canton.

C'est de Tien-pai que les PP. de Fontaney et de Tartre partirent pour Pé-king, emmenant les cadeaux qui étaient destinés à l'Empereur.

Le bâtiment qui transportait ces deux membres de la Compagnie de Jésus, était en détresse ; le mandarin du lieu prit soin du vaisseau (1), et vint en aide au débarquement des présents destinés au Fils du Ciel.

Le convoi prit la route de terre.

---

1) Voir page 27.

« Deux mandarins du Tsong-tou vinrent le lendemain ordonner la marche, et présider à la conduite des balots de l'Empereur. Chacun des balots portoit un petit étendar jaune avec une inscription chinoise, pour avertir le peuple qu'on eut du respect quand ils passeroient. Les porteurs estoient obligés de donner leur nom par écrit, et quelqu'un qui les cautionnât ; un soldat marchoit toujours à costé et le capitaine répondoit de luy... Nous étions plus de quatre cens hommes en comptant le Tagen et les gens qui l'accompagnent ordinairement. Ces gens sont des espèces de timbaliers, de trompettes, de joüeurs de cornet à bouquin ; des crieurs, des porteurs de parasols et d'étendars, des valets de pied, des officiers même de justice destinés à châtier les coupables, etc. Le Tagen étoit porté dans un palankin, nous le précédions et nous luy tenions lieu de Laoyés : c'est ainsi que nous sortîmes de Tien-pay, et que nous fismes le voyage jusqu'à Canton.

» En arrivant à Yan-chuin-yen, qui est une petite ville fort jolie, nous crûmes que tous les habitans estoient venus au-devant de nous, tant il y en avoit qui bordoient de part et d'autre le chemin. Il nous devoroient des yeux, ravis apparemment de voir pour la première fois de leur vie un Tagen Européan, et des barbes plus grandes qu'elles ne sont communément à la Chine. Ce que j'admirois, c'est qu'il n'y eust aucun tumulte, et qu'il regnât un profond silence au milieu de cette troupe infinie de peuple assemblé, sans pourtant qu'on vît nul officier de police qui parust prendre soin de les tenir dans le devoir ; ils ont cette retenuë et cette modestie de l'éducation chinoise ; et comme j'ay dit du respect profond que leur inspire la veuë de tout ce qui appartient à l'Empereur. Le mandarin de Yan-chuin-yen (1), qui nous avoit envoyé la veille à plus de six lieuës de sa ville un souper tout apresté, nous

1) Iang-tch'un, hien ; Ieong-tch'un, un, en Cantonais.

accabla à notre arrivée de civilités et de présens. Nous fusmes logés dans un magnifique Cong-koen. Il falloit passer trois cours, avant que d'arriver à l'appartement des Tagen et des Laoyés ; l'exposition de ces sortes de maisons est toûjours presque au midy...

» De Yan-chuin-yen nous vinsmes à Ho-tcheou : nous rencontrâmes en chemin une chose assez particulière. Ce sont des roches d'une hauteur extraordinaire, et de la figure d'une grosse tour quarrée qu'on voit plantées au milieu des plus vastes plaines. On ne sçait comment elles se trouvent là, si ce n'est que ce furent autrefois des montagnes, et que les eaux du ciel ayant peu à peu fait ébouler la terre qui environnait ces masses de pierre, les ayent ainsi à la longue escarpée de toutes parts...

» Il y a dans cette Province là de très beau marbre, dont on se sert pour faire des ponts, et remplir les trous qui rendroient les chemins impraticables. Un bonze, qui n'avoit pas de quoy de vivre s'estant avisé depuis quelque tems de reparer de la sorte un de ces chemins, où une petite rivière faisoit un très vilain marois, le zèle qu'il a témoigné en cela pour le bien public, et pour la commodité des voyageurs, luy a attiré tant d'aumônes, qu'il se voit en état aujourd'huy de bastir un beau pont, et auprès du pont une maison de bonzes. A voir de loin les grosses pierres de marbre qu'il a amassées dans cette vallée, pour son dessein, je crûs qu'on vouloit bastir un palais tout entier, tant il en avoit. Le marbre est d'une très belle espèce, on le voit dans les endroits du chemin que les pieds des passans ont déjà polis.

» A Ho-tcheou la petite armée de terre qui nous accompagnoit se changea en une armée navale. On mit tous les balots sur neuf barques. On nous en donna quatre autres : l'une où étoient les provisions, et où on faisoit la cuisine ; l'autre pour la musique et les joüeurs

d'instruments ; la troisième qui portoit les soldats d'escorte ; et la quatrième pour nous.

» Le long de la rivière, de lieuë en lieuë, il y avoit des corps de gardes, les soldats se rangeoient en haye du plus loin qu'il nous voyoient, et nous saluoient à notre passage de la décharge de leur mousqueterie, nos flûtes donnant le signal... Ils portent l'arme sous le bras, la crosse en devant ; et la décharge se fait comme s'ils vouloient frapper quelque but derrière eux.

» Le 20 novembre nous arrivâmes à Chao-kin (1). C'est une grande ville où demeure le Tsong-tou, qui est bon ami du Père de Fontaney. Le port est fort spacieux, au conflans de trois rivières ou grands canaux, dont l'un va à Hotcheou, l'autre vers le Chansi, et le troisième conduit à Canton, à une lieuë de Chao kin (2). »

Lorsqu'on quitte Tien-pai, on entre dans le district de Iang-kiang, port de la vallée du To-iang, dont l'entrée est cachée en mer par le Houi-loung, chan (3), île élevée où est bâti le bourg de Tcha-p'o.

Puis les îles rocheuses deviennent de plus en plus nombreuses :

Chéong-tchun *c* (ou Saint-Jean proprement dit), Hatchun *c* (Hawcheun *a*), et Mong-tchao *c* (Mongchow *a*) forment ce qu'on appelle le groupe des îles Saint-Jean ou Sancian (4).

Ces terres de formation granitique sont élevées et

---

1) Tchao-king, fou.

2) *Lettres édifiantes.* — Rec. II. — Lettre du P. de Tartre.

3) Pour désigner les îles, les Chinois emploient souvent les termes *chan* quand c'est une terre élevée, montagneuse, et *tcheou* lorsque l'île est plate.

4) Sancian, prononciation étrangère de Sam-chan *c*, les trois montagnes ou trois îles ; on dit aussi Sam-tchao *c*.

couvertes de bois ; de nombreuses sources sortent des anfractuosités du sol, quelques-unes ont été reconnues ferrugineuses. Un vent à peu près continuel balaye ces soulèvements insulaires et contribue à donner à cette côte un climat très sain.

L'île principale comprend deux massifs opposés l'un à l'autre, et réunis par une étroite langue de sable que les habitants appellent Fei-cha-mei ou queue de sable mouvant. C'est ce qui forme Chéong-tchun [1] ou Sancian, terre habitée par trois à quatre mille Célestes, de caractère paisible, dont le gagne-pain est le labour ou la pêche.

Une sorte de brigadier de gendarmerie avec douze hommes est chargé d'assurer l'ordre, et de faire rentrer les impositions : ce sont les taxes sur les rizières qui forment les principales recettes.

La côte trés découpée offre quelques refuges aux bâtiments ; les Portugais surent reconnaître la valeur de cette île et son excellente position, sur une côte qui possède si peu de rades favorables. Vers 1521 les Portugais stationnaient déjà dans la baie qu'ils appelaient Tamao ; mais les autorités chinoises virent avec inquiétude des bateaux étrangers jeter l'ancre si près des canaux qui conduisent à Canton et résolurent, en 1522, de les forcer à se retirer.

Les Portugais s'installèrent alors fortement à Liampo (Ning-po, fou) puis à Chincheu (Tsin-tcheou, fou) ; mais après la perte de ces établissements ils ne placèrent plus à terre que des installations provisoires, et retournèrent à San-cian :

« Vers l'an 1550, les marchands portugais fréquentaient l'île de San-chiam, aux portes de la Chine du côté de Canton, mais sans y avoir de demeures fixes, car c'était seulement avec les rames et les voiles de leurs navires,

---

1) Littéral. « Au-dessus du bras de mer. »

qu'ils construisaient des cabanes qui restaient uniquement pendant le temps que durait leur commerce [1]. »

A la fin de 1551, on cite le passage dans l'île de Duarte de Gama. A bord du vaisseau du fils de Vasco de Gama se trouvait le missionnaire Xavier, qui venant du Japon se rendait à Malaca et à Goa.

A la fin de 1552, François Xavier, l'apôtre des Indes, était de retour à San-cian :

« Sanchan est une île déserte, faisant partie de celles qui appartiennent à la province de Canton, à trente lieues en mer de cette ville et à dix en deça de l'île de Macao, où les Portugais n'arrivaient pas encore avec leurs navires quand y vint le Père François. Ceux qui étaient à Sanchan (ils étaient nombreux), les uns logés à bord des vaisseaux, et les autres campés dans l'île, le reçurent et le fêtèrent conformément à la haute opinion et à la connaissance qu'ils avaient de sa sainteté... Le principal souci du Père François, à Sanchan, était d'effectuer son entrée dans le royaume de Chine, entrée contre laquelle il eut d'abord l'opinion des marchands portugais, qui, bien que craignant également le danger qui pouvait en résulter pour leur négoce et leurs marchandises ne se montrèrent inquiets, tout d'abord, que pour le péril auquel le Père exposerait sa propre vie et sa liberté en paraissant à Canton sans la recommandation des mandarins. Ces marchands lui affirmaient qu'il ne tentait pas moins Dieu en agissant ainsi que s'il en jetait volontairement à la mer ou s'il entrait dans une île déserte, parce qu'il n'était pas moins certain de trouver la mort sous les bambous ou dans une captivité perpétuelle dans les prisons de Canton, que les Portugais qu'il prétendait délivrer, et qui n'étaient autrement coupables que d'avoir été trouvés sur la plage où ils avaient abordé après un naufrage. Les Chinois qui faisaient du

1) *Azia Portugueza*, par Faria y Sousa. 3 vol.

commerce à Sanchan parlaient dans le même sens. Ils montraient la rigueur de la loi chinoise, la cruauté des mandarins, et l'impossibilité pour les naturels de faire aborder à Canton un étranger [1]. »

François Xavier n'eut pas le temps de mettre ses projets à exécution, il rendit l'âme le 17 février 1553 dans la petite baie de Nim-iu *c*, après un séjour de deux mois et demi dans l'île.

« Tamao, situé sur la côte nord-ouest de San-chan était un port renommé dans lequel les marchands étrangers et chinois relâchaient pour y traiter de leurs propres affaires. Jean de Barros et d'autres historiens désignent souvent ce port par le mot malais Beneaga ou Veneaga, qui signifie débouché ou place de commerce. Les navires venaient mouiller au pied de la montagne où François Xavier était enterré. A la fin de la mousson, toutes les transactions étaient suspendues, les comptes réglés, et l'île restait alors inoccupée, jusqu'au retour des marchands... D'après le témoignage de documents chronologiques particuliers, nous sommes portés à en conclure que les mandarins fermèrent le port de Tamao, et en 1554, concentrèrent tout le commerce à Lampacao, île si près de Macao, que, lorsque le ciel est pur, elle est visible du haut de la montagne où se trouve l'ermitage de Nossa Senhora da Penha de França [2] ».

L'*Amphitrite* dans son premier voyage mouilla près l'île de Sancian le 6 octobre 1698 [3].

« Les premiers jours on ne sçavoit où l'on étoit, et à peine vouloit-on nous croire, nous autres jésuites, après

1) *Histoire de la vie du Père François de Xavier*, par Fr. Joao de Lucena.

2) *An historical sketch of the Portuguese settlements in China.*

3) Ce vaisseau était parti le 7 mars 1698 de la Rochelle, il arriva en vue des côtes de Chine après sept mois de mer. Ce fut à ce voyage que l'*Amphitrite* manqua de se perdre dans les Paracels.

que nous eûmes été à ce glorieux Tombeau pour satisfaire notre dévotion, et pour nous acquiter du vœu que nous avions fait. Nous partîmes pour ce saint pélerinage un jeudy 9 d'octobre, et après avoir fait quatre bonnes lieuës par mer et une par terre, nous nous trouvâmes tout d'un coup au lieu que nous cherchions. Nous apperçûmes une assez grande pierre élevée debout, et du moment que nous pûmes lire ces trois ou quatre mots portugais : *Aqui foi sepultado S. Franco Xavier,* nous baisâmes plusieurs fois une terre si sainte... Après ces premiers transports de ferveur, nous examinâmes exactement ce monument, puis avec des branches d'arbres et un morceau de voile nous bâtismes une pauvre tente, qui ne représentoit pas mal la cabane sous laquelle saint François Xavier mourut... Après ces sortes de réflexions nous vîmes renaître le jour, et nous eûmes l'avantage et la consolation huit prêtres que nous étions, de dire tous la sainte messe un vendredy jour de S. François de Borgia. La pierre du tombeau de l'Apôtre des Indes faisoit le fond de nôtre autel, que nous avions élevé sur l'endroit même où il paroît clairement que ce saint fut enterré. Nous sommes non seulement les premiers Jésuites français, qui ayent eu cet honneur, mais même personne ne l'a eu avant nous, que le seul Père Caroccio, jésuite italien, de grand mérite, mort depuis peu des fatigues immenses de ses travaux apostoliques (1) ».

Quelques années après, une autre relation parvint en France ; elle est due au P. de Tartre.

L'*Amphitrite* avait été désemparé, à son second voyage, dans le voisinage des îles des Larrons, et poussée vers l'île de Sancian.

« Ce qui alarma davantage, c'est que quand on fut près de Sancian on ne vit pas où l'on pourrait se mettre à l'abry.

---

1) *Lettres édif.* IIIe rec. (1703) p. 84. — Lettre du P. de Prémare.

» Il y a trois bayes du costé du midy ; les deux premières estoient trop étroites et peu seures ; à l'entrée de la troisième on voyoit comme une barrière de brisans. Les pilotes n'eurent jamais l'assurance d'y entrer : M. de la Rigaudière, contre le sentiment de tous, jugeant que ces prétendus brisans n'estoient qu'un refoulement de marée, fit avancer hardiment tout au travers, et nous trouva un abry que nous aurions en vain cherché ailleurs. On laissa tomber l'ancre, quoiqu'on ne se crût pas tout-à-fait hors de danger. Nous fûmes bercés encore pendant deux nuits, et nous n'eûmes point de repos qu'un pilote chinois de Sancian ne nous eût fait mouiller à la vue du tombeau de saint François Xavier. On le salua en arrivant par cinq coups de canon : on chanta ensuite le Te Deum...

» Le Père de Fontaney, avant que de partir, alla dire la messe à la chapelle que nos Pères Portugais ont élevé depuis un an sur le tombeau... elle est assez jolie : ce n'est que du plastre, mais les Chinois ont répandu sur ce plastre leur beau vernis rouge et bleu, qui rend les dedans très propres et très brillants (1) ».

Mais ce petit monument ne put résister aux représailles des païens, il fut détruit lors des persécutions de 1724 et 1732.

Au XIXe siècle deux visites épiscopales furent faites à Sancian par l'évêque portugais de Macao entre 1820 et 1827 ; pour ces cérémonies on dut élever des constructions volantes, car le lieu saint n'est plus qu'une ruine.

Ce fut dans la seconde moitié de ce siècle qu'un évêque français, Monseigneur Guillemin, résolut de relever le tombeau de saint François Xavier ; il dut vaincre la mauvaise volonté des Chinois, et surmonter les tracasseries que lui causèrent les Portugais de Macao, qui préten-

---

1) *Lettres édif.* — IVe rec.

daient à la direction de Sancian. Enfin avec le secours du gouvernement impérial de France, la chapelle fut achevée.

La cloche offerte par l'impératrice Eugénie arriva en temps utile, et le monument fut inauguré en grande pompe le 25 avril 1869.

Ce fut huit ans plus tard, que la statue du grand apôtre fut placée derrière la chapelle, sur un piédestal de dix mètres de haut, et bénie au milieu d'un imposant pèlerinage ; sept nationalités catholiques y étaient représentées. La France n'oublia point ses enfants qui répandaient, avec gloire, son nom en Extrême-Orient, elle envoya à cette cérémonie son consul intérimaire à Canton, M. de Lagrenée, et une corvette de guerre le *Talisman* (30 janvier 1877).

« Pendant douze années, dit à cette occasion Monseigneur Guillemin, j'ai vainement essayé de venir à Sancian. La terreur qu'inspiraient les pirates, maîtres de l'île, rendait ce voyage impossible ; et voilà que trois évêques et trente-six missionnaires viennent aujourd'hui offrir le Saint-Sacrifice sur la tombe de celui qui, le premier, nous a ouvert la voie pour convertir les infidèles. »

C'est ainsi que depuis trente ans, un pélérinage s'organise par souscription après Pâques. Les pélerins s'embarquent sur un vapeur un samedi soir à Hong-kong ; le bâtiment fait escale la nuit à Macao pour arriver le dimanche matin à Sancian. Les missionnaires célèbrent la messe sur les cinq autels de la chapelle, et tout le monde baise le saint tombeau, élevé au milieu de la nef ; c'est là qu'est conservée une dalle de granit gris, revêtue d'une double inscription en portugais et en chinois. La chapelle, d'apparence gothique, est d'un gracieux effet ; l'intérieur seul n'est pas tout à fait en rapport avec l'extérieur, l'introduction du style grec en est la cause. Ce monument, construit en granit et en briques, n'en reste pas moins une

œuvre importante de la France, protectrice de la Religion catholique dans l'Empire chinois.

Les pélerins terminent leur journée à la résidence du missionnaire, située au milieu de la baie de Sun-ti, les bons marcheurs se rendent à la baie voisine de Tai-loung, tandis que les plus intrépides escaladent la hauteur jusqu'au Signal ; le soir même le vapeur repart pour les colonies portugaise et anglaise.

Derrière les îles Saint-Jean se trouve le petit port de Kouang-hai (Kouong-hoi *c*), cité de la sous-préfecture du Sin-sing, hien (San-hing *c*), puis l'île de Toung-kou dans laquelle a été créée la chrétienté française de Tchat-kai *c*.

De nombreux îlots cachent l'entrée du cours inférieur de la Rivière de l'Ouest ; sur sa gauche s'élève la colonie portugaise de Macao, en face de laquelle est la douane chinoise de Lap-pa *c*.

LEXIQUE GÉOGRAPHIQUE

DU

LEI-K'IOUNG TAO

LEXIQUE GÉOGRAPHIQUE

DES NOMS DE LIEUX DU LEI-K'IOUNG TAO

Avec le ton et l'aspiration dans le dialecte de Pe-king

La traduction a été faite en langue *Cantonaise*

et dans le parler *Hok-lo*

AÎ, tcheōu. — *Bords abrupts des montagnes.* NGAI, TCHAO, *cantonais ;* NGAI, TSIOU, *hok-lo.* Sous-préfecture du K'ioung-tcheou, fou, au sud de l'île de Hai-nan.

CHÊ-P'ÂN. — *Pierre plate.* Marché du Lei-tcheou, fou ; district de Hai-k'ang.

CHĀ-LAO. — CHA-LO *c.* Mouillage du Houi-t'oung, dans l'île de Hai-nan.

CHÒUI-OÙEI. — *Source de l'eau.* SOUI-MI *c.* Bourg chinois de la partie sud du K'ioung-chan, hien, dans l'île de Hai-nan.

HÀI-ĀN. — *Mer tranquille.* HOI-AN *c.* Bourg sur la côte méridionale du Lei-tcheou, fou ; district de Siu-ouen, hien.

HÀI-K'ĀNG, hién. — *Mer calme.* HOI-HONG, IUN *c ;* HAI-KANG, KOUEI *h.* Sous-préfecture de la campagne de Lei-tcheou, fou ; province du Kouang-toung.

HÀI-K'ĀNG, soùo. — *Mer tranquille.* HOI-KONG *c.* Bourg sur la côte occidentale du Lei-tcheou, fou, arrondissement de Hai-k'ang.

HÀI-K'EŌU. — *Embouchure de la mer.* HOI-HAO *c ;* HAE-KAO *h.* Port principal

de Hai-nan, ville ouverte au commerce étranger, dans le district du K'ioung-chan, hien. 20,000 habit.

HÀI-NÂN. — *Sud maritime.* HOI-NAM *c;* HAE-NAN *h.* Ile méridionale de l'Empire ; dépend, sous le nom de K'ioung-tcheou, fou, de la province du Kouang-toung.

HÓUI-T'OÛNG, hién. — FOUI-T'ONG, UN *c ;* HOUI-T'ONG, KOUA *h.* Sous-préfecture du K'ioung-tcheou, fou.

HOÛNG-P'ÂI. — *Disposé grandement.* HONG-P'AI *c.* Village et mouillage du Lei-tcheou, fou sur la côte occidentale, arrondissement de Hai-k'ang.

IÂNG-KĀN. — IEOUNG-KOM *c.* Marché du Lei-tcheou, fou ; district du Soui-k'i, hien.

IÑG-LÍ. — *Profit étonnant.* Marché du Lei-tcheou, fou ; arrondissement de Hai-k'ang.

IOÙNG-NÍNG. — OUING-NING *c.* Bourg du K'ioung-tcheou, fou.

IU-TSOUI, lìng. — Hauteur sur la côte orientale de l'île de Toung-chan. Les cartes marines lui donnent le nom de Jacquelin; on dit encore en chinois Ouei-tsoui.

KÀN-GUĒN, hién. — *Se montrer reconnaissant.* KAM-IAN, UN *c ;* KAM-OUN, KOUA *h.* Sous-préfectre du K'ioung-tcheou, fou.

KI-KIĀ. — Marché du Lei tcheou, fou ; arrondissement de Hai-k'ang.

KIĀ-KĪ. — KA-TCHEK *c.* Marché important du district du Houi-t'oung, préfecture du K'ioung-tcheou, fou. C'est la troisième ville de l'île de Hai-nan par sa population.

KIÁNG-TCHŪN. — Marché du Lei-tcheou, fou ; arrondissement de Hai-k'ang.

KÌN-NÂNG, soùo. — KOM-NONG, CHO *c.* Village et mouillage dans le Lei-tcheou, fou ; district du Siu-ouen, hien.

KIO-OÙEI, ts'ōuen. — *Extrémité du cap.* KOK-MEI, TS'UN *c.* Village sur la côte méridionale du Lei-tcheou, fou ; district de Siu-ouen, hien.

K'IÔUNG-CHĀN, hién. — *La cité de la montagne de la pierre précieuse.* KEING-SAN, UN *c.* KING-TOA, KOUA *h.* Sous-préfecture de l'île de Hai-nan ; cette ville est aussi le siège de la préfecture du K'ioung-tcheou, fou.

K'IÔUNG-TCHĒOU, foù. — *Nom d'une pierre précieuse.* KEING-TCHAO, FOU

c ; KING-TSIOU, FOU *h*. Préfecture chinoise comprenant toute l'île de Hai-nan. Le K'ioung-tcheou, fou, et le Lei-cheou, fou, forment une lieutenance particulière sous le nom de Lei-k'ioung, tao. Dans la même cité se tiennent les services administratifs du sous-préfet du K'ioung-chan, hien.

KOŪAN-TCH'ĀNG. — Marché du Lei-tcheou, fou ; arrondissement de Hai-k'ang.

KOUÁNG-TCHEŌU, ouān. — KOUANG-TCHAO, OUAN *c*. Baie fermée au sud par l'île de Toung-hai, entre les préfectures du Lei-tcheou et du Kao-tcheou. Le nom français est Rade de l'Amphitrite.

KOU-OUEI-TS'ÀO, kiang. — KAO-MI-TSO, KONG *c*. Mouillage dans le N.-O. de l'île de Toung-hai, préfecture du Lei-tcheou, fou, district du Soui-k'i, hien.

LÊI-TCHEŌU, foù. — *La ville du Tonnerre*. LOUI-TCHEOU, FOU, *Se-tch'ouen* ; LEI-TCHAO, FOU *c* ; LOUEI-TCHIOU, HOU *h*. Préfecture comprenant toute la presqu'île voisine de l'île de Hai-nan. Ces deux pays forment un gouvernement dirigé par un tao-tai, relevant du Kouang-toung. Au siège de la préfecture se tient l'administration du Hai-k'ang, hien.

LEÔU-CHĀ, kiang. — *Sable mouvant*. Mouillage du Lei-tcheou, fou, sur la côte occidentale de la péninsule, arrondissement de Hai-k'ang.

LÎN-KĀO, hién. — *Montagne proche*. LAM-KO, UN *c* ; LIM-KO, KOUA *h*. District de l'île de Hai-nan.

LÎNG-CHĀN. — LING-SAN *c*. Bourgade du K'ioung-chan, hien, dans l'île d'Hai-nan.

LING-CHÒUI, hién. — LEING-SOUI, UN *c* ; LEING-TOUI, KOUA *h*. Sous-préfecture du K'ioung-tcheou, fou, province du Kouang-toung.

LÌNG-MÊN. — *Porte de la montagne*. LING-MOUN *c* ; NEING-MOUN, *local*. Bourg dans la région montagneuse de Hai-nan, district du Ting-an, hien.

LŎ-HÓUI, hién. — *Occasion de plaisir*. LOK-FOUI, UN *c* ; LOK-HOUI, KOUA *h*. Sous-préfectre du K'ioung-tcheou, fou, province du Kouang-toung.

LŎ-MÎN, kiang. — *Peuple jogeux*. LOK-MAN, KONG *c*. Mouillage et village du Lei-tcheou, fou, sur la côte occidentale ; douane maritime, district du Soui-h'i, hien.

LOŪNG-KOUĒN. — Cité du Ouan, tcheou, dans le

nord de ce district; département du K'ioung-tcheou, fou.

MÂ-TAN, kiang. — Mouillage dans l'ouest de l'île de Toung-hai, préfecture du Lei-tcheou, fou, district de Soui-k'i, hien.

MÂI-TCH'ÊN. — Village du Lei-tcheou, fou; district du Siu-ouen, hien.

NÁ-TÁ. — NO-TAI *c*; NO-DOA *h*; NO-TIA *l*. Bourg de Hai-nan, dans le district du Tan, tcheou.

OŪ-CHÊ. — *Pierre noire.* U-TCHEK *c*. Mouillage et village sur la côte occidentale de la presqu'île du Lei-tcheou, fou, arrondissement de Hai-k'ang.

OUÁN, tcheōu. — *Dix mille.* MAN, TCHAO *c*; VANG, TSIOU *h*. Sous-préfecture du K'ioung-tcheou, fou, province du Kouang-toung.

OUÊN-TCH'ĀNG, hién. — *Cité du Dieu de la littérature.* MAN-TCH'EONG, UN *c*; MOUN-TSIONG, KOUA *h*. Sous-préfre du K'ioung-tcheou, fou.

PĀN-KIŌU. — PAN-KAO *c*. Petite baie de la péninsule du Lei-tcheou, fou.

PÀO-T'ÎNG. — PO-T'ING *c*. Bourg chinois dans la région montagneuse du Ling-choui, hien, dans le K'ioung-tcheou, fou.

PĒI-HÔ. — Marché du Lei-tcheou, fou; arrondissement de Hai-k'ang.

PEÌ-LÎ. — *Le noir septentrion.* PAK-LAI *c*. Bourg maritime du Tch'ang-houa, hien, dans le K'ioung-tcheou, fou; douane locale, du Kouang-toung.

PĒI-LÍ, fou. — PAK-LI, FAO. Port et marché du Lei-tcheou, fou; district du Siu-ouen, hien.

P'ÎNG-HÔU. — *Lac [aux eaux] calmes.* Marché du Lei-tcheou, fou, arrondissement de Hai-k'ang.

P'ÎNG-TCH'ANG. — Marché du Lei-tcheou, fou; arrondissement de Hai-k'ang.

PŎ-LÌ, kiang. — *Longue distance.* — POK-LI, KONG *c*. Village et mouillage du Lei-tcheou, fou, sur la côte occidentale, district du Soui-k'i, hien.

P'OU-TS'IÊN. — P'O-TS'IN *c*. Port au nord du Ouen-tch'ang, hien, dans le K'ioung-tcheou, fou; douane maritime locale. (Kouang-toung).

SĀN-IÀ, kiang. — *Trois fois laid.* SAM-A, KONG. Petit port chinois avec un mouillage intérieur, dans le district du Ai, tcheou, préfecture du K'ioung-tcheou, fou. Douane locale et poste

militaire dans le sud de Hai-nan.

SĪN-LIAO, fou. — SAN-LIOU, FAO. Petit port voisin de Pei-li, fou, dans le Lei-tcheou, fou.

SIÛ-OUÊN, hién. — *Entendre posément.* TSU-MAN, IUN *c* ; TCHA-MOUN, KOUEI, *h.* Sous-préfecture du Lei-tcheou, fou, province du Kouang-toung.

SOÚI-K'Ī, hién. — *Ruisseau conforme au désir.* SOUI-K'AI, IUN *c.* Sous-préfecture du département du Lei-tcheou, fou, province du Kouang-toung.

T'ÁI-P'ÎNG. — *Excès de calme.* Bourg voisin des montagnes du centre de Hai-nan, dans le district du K'ioung-chan, hien.

TĀN, tcheōu. — TAM, TCHAO. TAN, TSIOU. Sous-préfecture de Hai-nan, dans le nord-ouest de l'île.

T'AN-TÒU. — *Boisseau profond.* T'AN-TAO *c.* Marché du Lei-tcheou, fou ; arrondissement de Hai-k'ang.

TCH'ĀNG-HOÚA, hién. — *Transformation splendide.* TCH'EONG-FA *c* ; TSIONG-FA *h.* District chinois de Hai-nan dans la partie occidentale de l'île.

TCHÉ-K'AN. — TCHEK-HOM *c.* Poste de douane dans le district de Soui-k'i ; port dans la baie de l'Amphitrite, sur la rive occidentale de cette rive.

T'CHÉ-K'AN. — *Cavité nue.* TCHEK-HOM *c.* Village sur la côte méridionale du Lei-tcheou, fou ; district de Siu-ouen, hien.

TCH'ÉN-MAI, hién. — TCHEING-MAI, UN *c* ; DIO-VAI, KOUA *h.* Sous-préfecture du K'ioung-tcheou, fou.

TCH'Ú-KIÉ. — Village du Lei-tchou, fou ; district du Siu-ouen, hien.

TÍNG-ĀN, hién. — *Calme assuré.* TEING-ON, UN *c* ; KEING-AN, KOUA *h.* Sous-préfecture située dans l'intérieur de l'île de Hai-nan.

TOŪNG-CHĀN. — *Montagne orientale.* TONG-SAN *c.* Ile qui ferme le Kouang-tcheou, ouan, au sud ; on l'appelle encore Toung-hai ou île de l'Amphitrite. C'est également le nom d'une petite bourgade.

TOŪNG-T'ŌU, chān. — Ilot au N.-O. de la terre de Toung-hai, département du Lei-tcheou, fou, district du Soui-k'i, hien.

TS'ĪNG-LÂN. — *Bleu d'azur.* TS'ING-LAM *c.* Mouillage à l'embouchure de la rivière qui vient du Ouen-tch'ang, hien, département du K'ioung-tcheou, fou ; douane maritime locale, dans le Kouang-toung.

ADDENDA ET CORRIGENDA

CAMOENS — LES RELATIONS DE L'EUROPE AVEC L'EXTRÊME-ORIENT AU XVI[e] SIÈCLE LETTRE DU P. JEAN FORGET AU R. P. NICOLAS ROGER

Page 7, note 3

Grands traits de la Carte catalane.

Page 8, ligne 2

Marco Polo dit : « Quant l'en se part de Quinsay (1) et on chevauche une journée, si treuve l'en la cité de Tacpiguy. » Il s'agit donc de Tchao-king, fou, du Tché-kiang.

Page 9, note 1

La citation est dans l'*Extrême-Orient dans l'Atlas catalan de Charles V, roi de France.*

1) Hang-tcheou, fou.

Page 12, ligne 23

Grande île, plus étendue *que* Ceylao...

Page 14, ligne 23

Vingt-*deux* ans plus tard, huit Religieux franciscains et deux frères du *Tiers-ordre*...

Page 6, ligne 15

Cet Atlas manuscrit se compose de douze feuilles de vélin fixées sur sept tables en bois.

Les douze planches de cet Atlas ont été reproduites en fac simile par J.-A.-C. Buchon et J. Tastu dans leur *Notice d'un Atlas en langue catalane,* et par le Vicomte de Santarem dans son *Atlas*. M. H. Cordier s'est occupé de la partie de l'Extrême-Orient de ce manuscrit catalan.

Page 8, ligne 12

D'après Pauthier il faudrait dire *Brins* (au lieu de *Brius*, comme on a lu jusqu'ici, le *u* et le *n* étant difficile à distinguer dans les manuscrits gothiques). *Livre de Marco Polo*, p. 383.

Page 15

On pourrait relater le voyage de Louis de Camoëns, poète portugais, engagé comme simple soldat aux Indes portugaises, puis exilé aux Moluques, et enfin pourvu d'un emploi à Macao. Dans son voyage en Extrême-Orient le bâtiment qu'il montait fit naufrage dans le sud de la presqu'île Indo-Chinoise ; le poète dut gagner la côte à la

nage, tenant de la main droite le manuscrit de son poème les Lusiades, et nageant de l'autre.

Il parle ainsi des pays situés au sud de la Chine :

CHANT X

CXXIX

« Vês corre a costa que Champa se chama,
Cuja mata he do pao cheiroso ornada ;
Vês Cauchichina esta de escura fama,
E de Ainao vê a incognita enseada :
Aqui o soberbo imperio, que se affama
Com terras, e riqueza nao cuidada,
Da China... »

TRADUCTION

« Vois-tu cette côte de Champa, dont les forêts produisent un [bois odorant ?
Vois-tu la Cochinchine peu renommée et la baie inconnue de [Hai-nan ?
Ici s'étend l'orgueilleux empire de Chine, célèbre par sa [richesse... »

Page 15

A propos des relations de l'Europe avec l'Extrême-Orient, voici ce que Hugues de Linscot disait avant la fin du XVI[e] siècle :

« Tous les ans vn nauire de l'Inde vient à Machau auec lettres d'ottroy et passe port du Roy de Portugal, et de là nauigue au Iapon pour y prendre charge, puis retourné à Machau va à Malacca et finalement à Goa. Nul ne peut faire ce voyage sinon auec expres ottroy du Roy qui est donne tour à tour à quelcun, n'y ayant qu'vn seul nauire qui aille tous les ans de Goa à Machau, et est cest ottroy donné à quelque personne de marque qui aura fait quel-

que seruice au Roy es Indes, pour recognoissance de son seruice. Or le voyage et trafic de la Chine et de Malacca est libre a vn chacun, mais celuy de Iapon n'est permis qua cestuy la seul qui a reçeu l'ottroy. »

Histoire de la navigation de Iean Hvgves de Linscot, hollandois, et de son voyage es Indes Orientales.

La traduction française est de 1610, imprimée à Amstelredam.

Page 14, ligne 22

A moins que ce soit une des îles Saint-Jean, groupe plus escarpé et plus rocheux.

Page 15, ligne 5

1584.

Page 21, ligne 27

En *1698.*

Page 41, ligne 27

Sai *(Li).*

Page 47, ligne 20

Pour remettre le pays *des* exactions.

Page 51, la note

Le P. Boym, jésuite polonais et missionnaire en Chine,

a réfuté, dans une lettre publiée en 1667 dans la *China Illustra* du P. Kircher, les idées émises par le P. Trigault à propos de Saint-Thomas en Chine. Le P. Trigault assurait que Saint-Thomas avait pu prêcher l'Evangile aux Chinois.

Page 53, ligne 32

Ce fut à la prière du roi Jean III, de Portugal, que Ignace de Loyola envoya Xavier en mission aux Indes (1539). Cette année même, Ignace avait réuni les membres de la Compagnie de Jésus à Venise ; ils étaient alors au nombre de neuf.

Page 54, ligne 16

Deux Frères laics, sans doute natifs des Philippines, membres du Tiers-ordre, s'étaient joints à l'expédition.

Page 65, ligne 5

Le P. Greslon prit momentanément la direction de la chrétienté de Hai-nan dès 1657.

Quant au P. Forget il ne quitta Goa que le 28 janvier 1658, et n'arriva qu'en juin à Macao, d'où il fut dirigé aussitôt sur Hai-nan. Les missionnaires, bannis du Tonkin, et qui naufragèrent sur le littoral insulaire nous assurent du moins ce départ dans leur relation : *Nos Pères furent recueillis par le P. Forget* (juillet-août).

Le P. Forget accompagna probablement les naufragés à Macao (fin septembre), et profita de son séjour dans cette ville pour écrire en Europe ; nous donnons la troisième copie d'une de ses lettres.

Lettre du P. Jean Forget, missionnaire en Chine, membre de la Compagnie de Jésus, chargé de la mission de Hai-nan, au R. P. Nicolas Roger, provincial de Champagne.

De Macao, ce 4 février 1659.

Mon Révérend Père,

Pax Christi.

Pour 3e copie de lettres (1) que j'écris à V. R., (2) je comprendray tout en peu de mots, à cause que nous sommes sur notre départ. J'ay divisé tout ce que j'escris en 3 parties.

La 1re est nostre voiage de Goa jusques icy. Nous en sortimes le 28 janvier 1658, dix Français, trois Portugais, deux Italiens, divisez en trois pataches (3). Le voiage, qui n'est que de six semaines jusqu'à Macazar, où l'on fait une pause et n'ayant des provisions que pour ce temps, ne s'est fait qu'en 4 mois avec toutes les extrémitez que V. R. peut conjecturer aisément ; mais je peux dire que noz disgraces ont esté nos bonheurs. Il y en a trois miraculeux.

Le 1er est qu'au bout de Java, des trois districts qui donnent passage à Macazar, on n'a jamais passé par celui du milieu. Les Hollandais nous attendoient aux deux autres et Dieu permit que jamais nos pilotes ne reconnurent le premier ; et lassez de la longueur de cette naviga-

---

1) Autrefois les missionnaires écrivaient leurs lettres en double ou en triple expédition et les envoyaient par des voies différentes. Lorsque les correspondances avaient la chance de parvenir à destination les écarts entre leurs réceptions étaient parfois de plusieurs mois, d'une année même.

2) Votre Révérence.

3) Bâtiment léger.

tion, se hasardèrent de passer par le second. Deux pataches surmontèrent les courants et les dangers d'écueils. La nostre dont le mat estoit rompu, retourna en arrière et nous jetta en mer pour trois semaines entières ; mais nous ramena au 3e bras de mer, d'où les Hollandais s'estoient desjà retirez par désespoir de notre venue. Et ce qui est plus admirable, c'est que nous ayants joints proche de Macazar, estants à la portée du mousquet et en plein jour, Dieu les aveugla et jamais ilz ne nous virent, comme ils confessèrent du depuis, estans au port avec nous. Ce port de Macazar est indifféremment aussy aux Portugois et aux Hollandois.

De plus la femme du seigneur Viera, à qui appartenoit nostre vaisseau et un des deux premiers, avoit présenté à une image de la Sainte-Vierge deux requestes en papier, et le 1er jour que le 1er passa le bras de mer, il en tomba un ; et 3 semaines après, l'autre, en mesme temps que nous passames.

Enfin les misères, la faim, la soif nous firent tous malades. J'eus le flux de sang 40 jours, sans soulagement quelconque. J'ay fait en cette occasion un si bon apprentissage, que je ne crains plus rien par la grâce de Dieu. Le P. Jacques Morel, qui sortit de son vaisseau pour me venir ayder, n'y put retourner, à cause des tourmentes et endura avec nous puisamment. Deux personnes considérables dans notre patache, hommes de bien et d'honneur, m'ont assuré que Dieu avait multiplié l'eaüe qui ne qui ne pouvoit durer que six semaines. Il est vray que, quand il pleuvoit, on retenoit sur le tillac (1) ce qu'on pouvoit. Elle étoit bonne deux jours; par après très puante et nous en avons beu de celle (2) de trois semaines.

La 2de partie fera veoir plus amplement dans les autres

---

1) Pont d'une navire.
2) " de celle-ci ".

copies, comme le Japon est fermé, et comme le Tartre [1] est maistre absolu de la Chine ; et que cet Empereur aime fort noz Pères, donne pleine liberté pour prescher l'Evangile, et visite nostre Residence à Péquin et nostre Eglise bastie vis-à-vis du palais, l'espace de trois heures pour un jour ; qu'il a envoyé icy un de noz Pères en ambassade accompagné de deux mandarins en cette ville, pour assurer les Portugois de son amitié, à l'exclusion des Hollandois, qui sont icy la peste et la ruine de tout bien. Ce sont eux qui ont perdu le Japon et qui nous font tous les maux imaginables. Les PP. Gobé, Claude et Jacques Morel vont à la Chine, après les PP. le Faure [2], Nicolas Morel et Augerye [3]. Ils ont obtenu cette province pour tousjours du R. P. Visiteur ; et moy, voyant que nos missions du Japon manquoient cette année, par faute de navire, après l'avoir demandé, je n'y ai gaigné. Tout se prépare pour l'esté qui vient auquel on fera des merveilles dans le peu de personnes qu'il y a icy. Il en peut bien venir d'autres de France ; quand il en arriveroit une flotte de cent, ce ne seroit pas trop. La province de Japon a pour ses missions à présent les royaumes : 1° de Macazar ; 2° Siama ; 3° Camboia ; 4° Cochinchine ; 5° Tonquin ; 6° Haynan, où je m'en vais. Cette mission commence avec des avantages admirables. Elle va estre une des plus glorieuses, si mes péchez n'y apportent point d'obstacle.

Pour devenir chef, ceux qui ont vocation et permission de venir par deça liront dans les autres les préparatifs qui leur sont nécessaires. J'employeray le reste de cette page à supplier vostre Révérence de vouloir me recommander aux ss. feaveurs de toute la province. Je salue en tout respect et humilité tous nos RR. PP. et Très chers FF. et nommément le R. P. Cordier, qui me laissant venir icy,

1) Le Tartare.
2) Le P. Jacques le Favre.
3) Le P. Humbert Augeri.

m'a fait le plus grand bien que je pouvois recevoir en ce monde. J'aurois bien volonté de nommer ici tous ceux qui me font l'honneur de me vouloir du bien ; mais ce seroit aller à l'infiny. Leur écrire, il est impossible ; car qui pense de faire une lettre, il en entreprend six.

Je supplieray encore Vostre R. de vouloir faire part de nos nouvelles amplement escrittes à Dijon, Reims, au Charme, à Metz, où le R. P. Recteur du collège (1) sçaura à qui il faudra communiquer. Je le prie de ne pas omettre les Carmélites, Ursulines, ny les religieuses de la visitation. Si le P. Berbis est encor en vie, il me fera volontiers la grâce que je me promets de son bon cœur, à sçavoir de me recommander aux prières des personnes (2) qui m'y ont témoigné quelque confiance.

De vostre Révérence.

Tres humble et tres obéissant serviteur en N. S.

JEAN FORGET.

Page 68, ligne 35

Dans un *Catalogue* de la Compagnie de Jésus, portant l'année 1849, la chrétienté de Hai-nan est de nouveau marquée. Il y eut à cette époque une tentative de relèvement de la mission, mais d'autres documents provenant d'années postérieures ne mentionnent plus l'île d'Hai-nan.

---

1) C'était le P. René Ditheau, de Joinville.

2) Dans son manuscrit le P. Forget a ajouté *aux prières des personnes,* ces mots *à ses ss sj ;* cette abréviation signifie que le P. Forget priait le P. Berbis de le recommander à la messe dans *ses saints sacrifices.*

Page 77, ligne 18

Géographie du *Novus Atlas*, par Martin Martini, exécuté par Blaeu (1526).

Page 89, ligne 7

Et avec *neuf* autres missionnaires dont *deux Franciscains du Tiers-ordre.*

La Roche-sur-Yon, Les Sables. — Imp. Roche-Jourdain.

Carte revue en 1898.



Les noms employés sont écrits d'après les patois locaux.

A part les caractères, les mots chinois en rouge sont du dialecte de Pe king

CHALLEMEL, Éditeur

PARIS, 17, Rue Jacob, PARIS

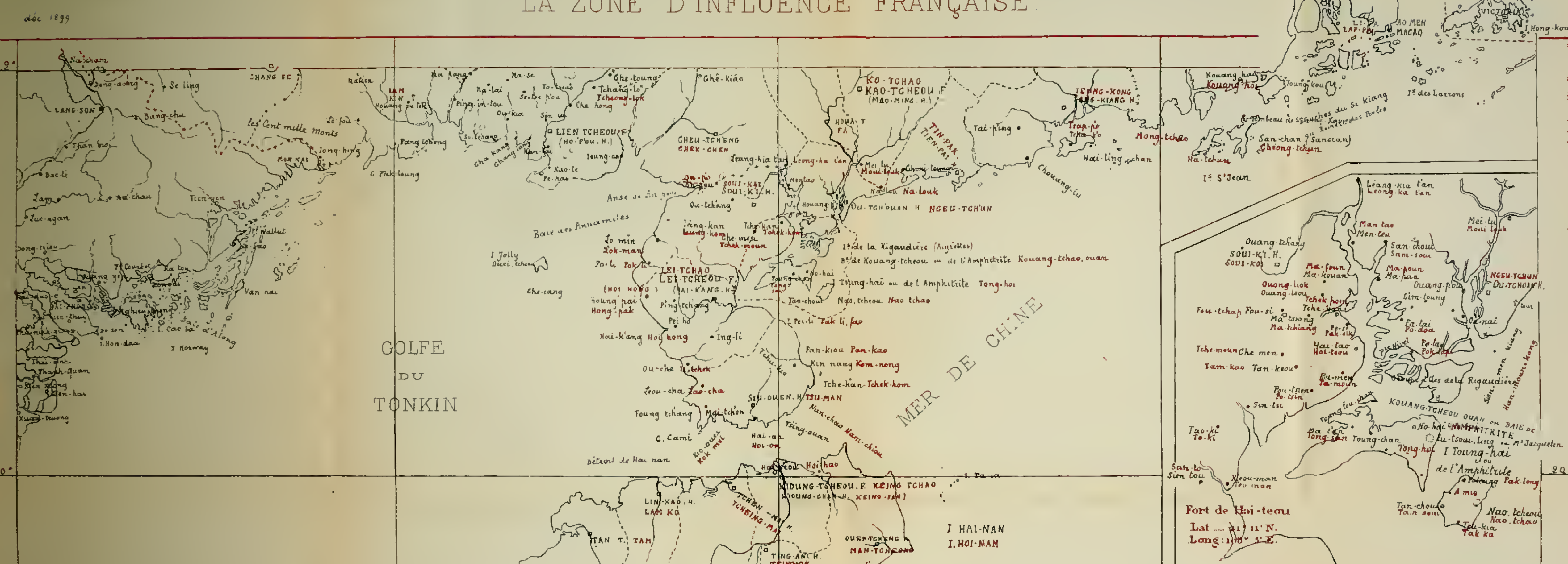
- - - - - - Itinéraire de la Mission Franciscaine 1334

——— du P. Gago 1560-61

. . . . . de l'Amphitrite 1701

PARTIE MÉRIDIONALE DE LA ZONE D'INFLUENCE FRANÇAISE

déc. 1899



+ - + - + - + Limite d'Etat
.... — „ — des Concessions étrangères.
— + — + — + — + Limite de Province.

— . — . — . — . — Limite de Tao (Lieutenance)
— . . — . . — . . — — „ — de Fou (Préfecture)
- - - - - - - - - — „ — de Hien (Sous-préfecture)

Les noms en rouge sont des expressions de Canton.

Les noms en noir sont du dialecte de Pé-King.

DU MÊME AUTEUR

	frs.
Notes d'un Voyage en Afrique occidentale. — *De la Casamance en Guinée par le Fouta Diallo.* Conférence faite à la Société de géographie commerciale, en novembre 1893, sous la présidence d'honneur de M. Etienne, député. Paris, chez Le Soudier, 174, boulevard St-Germain, 1894, broch. in-8°.	1 »
Le même ouvrage, sur papier spécial, tiré à 30 exemplaires.	2 »
En Guinée. — *Le Continent noir.* Ouvrage illustré d'un portrait par J.-F. Raffaëlli, de 300 dessins par L. Cahours, et de 22 plans ou cartes. Paris, chez Le Soudier, 174, boulevard St-Germain, 2e édition, 1895, beau volume, gr. in-8°...	12 »
Le même, édition de luxe à 60 exemplaires (épuisée).......	20 »
Les Peuples et les Langues de la Chine méridionale. — *Parlers de l'île de Hai-nan et de la presqu'île de Lei-tcheou*, suivis de quelques expressions des peuples originaires des régions voisines du Tibet ; une carte de la Chine méridionale. Paris, chez A. Challamel, 17, rue Jacob, 1898..	2.50
Hai-nan et la côte continentale voisine. Ouvrage in-8°, publié en plusieurs séries, pour former un fonds de bibliothèque hai-nanaise. La 1re série, préface du Cte R. de Marguerye, contient 6 planches hors texte. Paris, chez A. Challamel, 17, rue Jacob, 1900..	10 »
Le même, sur papier de Hollande, tiré à 25 exemplaires numérotés..	15 »

SOUS PRESSE

A travers la province du Iun-nan. — *Du Tonkin au Kien-tchang par la bouche méridionale du Fleuve Bleu.....*

CARTES

L'Afrique septentrionale. Carte en couleurs. Paris, chez A. Challamel, 17, rue Jacob	1 »
L'Afrique méridionale. Carte en couleurs. Paris, chez A. Challamel, 17, rue Jacob...	1 »
L'Afrique occidentale (Gambie, Casamance, Guinée portugaise, Guinée française, Fouta Diallo.) Carte en couleurs au 1.000.000e. Paris, chez A. Challamel, 17, rue Jacob......	2 »
Le Soudan. Carte en couleurs. Paris, chez Le Soudier, 174, boulevard St-Germain..	1 »
Hai-nan. Carte au 2.000.000e	1 »
L'Atlas de l'Empire Chinois.................... la feuille.	2 »

Paru : feuille de Ta-tsien-lou (Tibet) au 1.000.000e.

— feuille de Iun-nan, fou (Chine), au 1.000.000e.

Pour paraître prochainement : feuille de Tchao-toung, fou au 1.000.000e.